
3 1761 08821051 3

FABLES
DE KRILOF

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR, RUE GARANCIÈRE, 8

FABLES

DE KRILOF

TRADUITES EN VERS FRANÇAIS

PAR

CHARLES PARFAIT



PARIS
HENRI PLON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
RUE GARANCIÈRE, 10

1867

PRÉFACE.

Le poëte russe dont nous présentons l'œuvre au public français n'est point précédé d'une renommée qui ait rendu chez nous son nom familier. Un de nos plus éminents critiques[1] a pu, cette année même, dans un ouvrage où se retrouve toute son ingénieuse et solide érudition, faire une longue revue des fabulistes français et étrangers, sans citer une seule fois le nom de Krilof. Et pourtant, ce nom est un des plus populaires chez une nation de soixante-dix millions d'hommes. En Russie, le livre de Krilof est dans toutes les mains, comme son nom est dans toutes les bouches. C'est dans son recueil que tout enfant apprend à lire. Nul auteur n'a fourni plus de dictons et de proverbes au bon sens de ses compatriotes ; nul n'a pénétré plus avant dans l'esprit et dans le cœur de toutes les classes. Aussi la Russie a-t-elle voué à son poëte favori une espèce de culte filial ; il est le seul de ses littérateurs auquel elle ait accordé les honneurs d'une statue.

[1] M. Saint-Marc Girardin : *la Fontaine et les Fabulistes.*

Beaucoup de gens chez nous en sont encore à se demander si les Russes ont une littérature, et même s'ils ont une langue particulière. Habitués que nous sommes à les entendre pratiquer la nôtre avec tant d'aisance, nous serions tentés de croire qu'elle est leur idiome naturel, et qu'ils n'en ont point d'autre chez eux pour leur usage.

Et cependant la langue russe est une des plus riches et des plus harmonieuses qui soient en Europe ; c'est la plus douce des langues du Nord ; elle a produit des œuvres qui ont presque atteint jusqu'aux limites du génie, mais le retentissement en est à peine arrivé jusqu'à nous. Chose étrange que ces gloires ainsi exclusivement confinées dans l'enceinte de leur pays, à une époque où la curiosité littéraire est partout si vive et si éveillée ! Les moyens de communication les plus rapides ont mis en vain la capitale de la Russie à trois jours de distance de la nôtre. Si nous nous sommes peu à peu initiés à ses mœurs intimes, à ses habitudes locales et à ses institutions, sa littérature nous est encore presque complétement étrangère.

Pour expliquer ce fait, qu'on ne saurait imputer à notre indifférence littéraire, il serait juste de dire que les Russes ont été, à cet égard, les premiers

complices de notre ignorance. Le dédain dans lequel ils ont tenu si longtemps leur propre langue explique assez naturellement le peu de curiosité que nous avons mis à l'étudier.

Séparée jadis de la grande famille européenne par sa position et par les accidents de sa vie historique, la Russie, lorsque le génie d'un de ses plus grands monarques la mit en contact avec les nations de l'Occident, s'était hâtée de puiser les éléments d'une littérature toute faite chez les peuples auxquels la rattachaient ses nouvelles destinées; mais la langue russe, à l'époque de Pierre le Grand, n'était encore qu'un chaos bizarre de mots slavons, allemands et polonais. En littérature, elle n'avait fourni que des chroniques, des légendes et des chansons populaires. Elle n'avait que des formes indécises qui ne pouvaient faire éclore des talents nationaux. On crut que cet idiome si pauvre et si stérile ne valait pas la peine d'être écrit; on en vint même à le dédaigner comme langue usuelle, et le préjugé s'enracina si bien dans l'esprit des hautes classes, que beaucoup de seigneurs, dans la pratique ordinaire de la vie, parlaient avec une pureté singulière presque toutes les langues européennes, à l'exception de la leur.

Un homme du peuple fut le Malherbe de cette langue si méprisée. Sous le règne de l'impératrice Élisabeth, Lomonossof (1740), fils d'un pêcheur des bords de la mer Blanche, donna tout à la fois à la langue russe sa grammaire et sa poétique, et, dans des œuvres tour à tour scientifiques et littéraires, multiplia les préceptes et les exemples. Mais, lorsque le goût littéraire commença de s'éveiller chez le peuple russe, il n'en était déjà plus à cette période de naïveté où l'instinct populaire se produit spontanément sous des formes originales. Aussi les premiers efforts de ses écrivains furent-ils tout d'abord consacrés à copier presque textuellement les chefs-d'œuvre des littératures étrangères, et les relations de Catherine II avec nos philosophes du dix-huitième siècle contribuèrent à pousser les écrivains russes plus particulièrement dans la voie de l'imitation française. Tandis que Soumarakof, Kniajnine et Fou-Visine se font l'écho de Molière, de Racine ou de Voltaire, Pétrof, Kapnist et Derjavine s'inspirent des chants de nos grands lyriques. Mais, sous la plume de ces écrivains inexpérimentés, la langue se hérisse de formes incompatibles avec son génie. Leur goût encore hésitant ne s'assimile qu'incomplétement les beautés de leurs modèles et en exagère

parfois singulièrement les défauts, en y ajoutant l'emphase et la fausse sentimentalité du temps.

Karamsine (1765-1827) ramène bientôt l'imitation à des procédés plus naturels. Tandis que Dmitrief et Ozerof épurent la langue poétique et en tempèrent les écarts, ce grave historien, dans ses récits d'une simplicité pleine de noblesse, s'attache à polir la prose et à assimiler la langue littéraire à la langue usuelle, en dégageant l'idiome russe de tous ses oripeaux étrangers.

Mais, au moment même où ces sages et prudents esprits s'occupent de discipliner le goût et d'assouplir la langue, sans oser encore l'aventurer dans les hasards de l'inspiration, voici que, sous l'influence du mouvement romantique opéré en Angleterre et en Allemagne par le génie de Schiller, de Gœthe et de Byron, s'élève en Russie une école nouvelle qui se recrute de talents jeunes, impatients et décidés à secouer le joug de la vieille routine littéraire. Dès lors, l'imitation s'achemine vers la production originale. Si les écrivains russes se rangent sous les drapeaux des écoles étrangères, c'est en volontaires désormais indépendants. On sent qu'ils écrivent sous l'influence des idées européennes; mais leur instinct littéraire transforme ces idées mêmes en sentiments

nationaux, et donne une libre expansion à leur caractère individuel.

Karamsine, en étudiant les origines de son pays avec une curiosité passionnée, avait révélé à la jeune génération une source nouvelle d'inspiration, et les événements de 1812, en allumant dans les cœurs la haine de l'étranger, avaient forcé la Russie à se replier sur elle-même. Son patriotisme fit sa fortune littéraire. Batiouchkof, Baratinski, Viazemski, Joukovski, sont les noms les plus éclatants de cette vaillante phalange d'écrivains à qui la littérature russe dut enfin son complet épanouissement. Il en est un pourtant qui les éclipse tous : c'est celui de Pouchkine. Talent épique, lyrique et dramatique à la fois, Pouchkine semble occuper toutes les avenues de la littérature de son pays. Pourquoi faut-il qu'un duel funeste ait sitôt ravi à de grandes et légitimes espérances ce poëte illustre qui, en mourant, sembla léguer à Lermontof son génie et sa destinée?

C'est au milieu du tumulte romantique de cette brillante époque que se fait entendre la voix humble et familière de Krilof. Il semble que cette poésie simple et toute de bon sens ne dut pas trouver grande faveur à un moment où un lyrisme passionné captivait l'admiration publique. Mais les récits de

Krilof étaient si fortement empreints du génie russe, que, loin de former une dissonance dans le concert de tant de patriotiques inspirations, ils contribuèrent, plus que toute autre œuvre littéraire, à révéler la Russie à elle-même. Toutes les classes saluèrent d'une acclamation unanime ce talent populaire accessible à tous, et qui donnait une si large satisfaction aux besoins nationaux.

Ce n'est pas que Krilof introduisît dans la littérature de son pays un genre qui lui fût jusqu'alors étranger. Peuple semi-oriental, les Russes avaient de bonne heure témoigné leur prédilection pour l'apologue, et leur penchant naturel à la satire les disposait singulièrement à l'accueillir avec faveur. Parmi les écrivains qui avaient contribué à former la langue, quelques-uns avaient dû à la fable une renommée populaire. Soumarakof, Kemnitzer et Dmitrief avaient tour à tour publié des traductions ou des imitations libres des meilleures fables de la Fontaine, et la nouveauté de ces petits récits, qui répondaient si bien aux instincts d'un peuple naturellement conteur, leur avait valu un succès passager à une époque d'indigence littéraire. D'ailleurs, ces pâles imitateurs avaient recherché avant tout la brièveté de Phèdre, et la sécheresse de leur in-

vention ne laisse apprécier aujourd'hui que leurs efforts pour populariser la langue de leur pays. C'est à Krilof qu'il était réservé de créer en Russie la fable nationale.

Pour bien comprendre la part que notre poëte a prise à ce mouvement littéraire, il nous faut le suivre pas à pas dans son existence parfois assez accidentée, et suivre les tâtonnements et les évolutions de sa pensée.

Ivan-Andréiévitch Krilof naquit à Moscou en 1768. Son père était alors capitaine dans l'armée, officier obscur, sans fortune et sans avenir. La femme qu'il avait épousée n'était pas moins pauvre que lui. La naissance d'un fils, qui ne pouvait qu'augmenter leur gêne, fut cependant une cause de joie pour ce ménage condamné aux plus dures privations.

A l'âge de quatre ans, le jeune Krilof faillit périr en tombant aux mains des soldats de Pougatchef[1]; mais sa mère fut assez heureuse pour le mettre à

[1] On sait que Pougatchef était un Cosaque du Don, qui, après avoir déserté, s'était mis à la tête d'une troupe de vagabonds, en se faisant passer pour le czar Pierre III, qui était mort. Catherine II le fit poursuivre dans le gouvernement d'Orenbourg, où il pillait les campagnes. Livré par ses compagnons, en échange d'une somme de cent mille roubles, et conduit, dans une cage de fer, à Moscou, il y fut exécuté en 1775.

l'abri de leurs recherches en le cachant dans un grand pot de terre. Son père avait attiré sur lui la colère du chef rebelle, en défendant avec un opiniâtre courage la forteresse de Jaitscha, dont le Cosaque parvint cependant à s'emparer. Le capitaine put, non sans peine, s'échapper et se réfugia à Orenbourg. De là, il passa presque aussitôt à Tver, où il s'établit. Mais, comme sa famille s'était augmentée et que sa solde était loin de suffire aux nécessités les plus urgentes, il quitta l'état militaire pour se consacrer au service civil. Admis dans un des plus humbles postes de l'administration, il se lia, par bonheur pour son fils, avec le gouverneur de la ville, qui s'intéressa tout d'abord à l'avenir de l'enfant.

C'est dans la maison et au sein de la famille de M. Lwof qu'Ivan-Andréiévitch passa les plus heureuses années de sa jeunesse. Il prenait part à toutes les leçons données aux enfants du gouverneur, et, en très-peu de temps, il fit de remarquables progrès dans la langue française, grâce surtout aux répétitions que sa mère elle-même lui donnait chaque soir, et au zèle qu'elle parvint à exciter en lui. Disons en passant que Krilof, qui devait traduire avec une si remarquable intelligence notre grand

fabuliste, ne pratiqua jamais assez notre langue pour la parler bien couramment.

Le jeune Ivan n'avait que quatorze ans lorsqu'il perdit son père. L'orphelin se trouva dès lors le seul soutien comme il était l'unique consolation de la pauvre veuve. Il fallait donc obtenir pour lui un emploi qui fournît à la mère et à l'enfant de quoi suffire à leurs premiers besoins. La nomination du jeune Krilof à une place de commis inférieur à la chancellerie de la cour de justice de Kaliazin fut la mince faveur que sa mère obtint après de longues sollicitations ; mais elle parvint, un an après, à faire nommer son fils à un poste analogue, à Tver, où son père avait servi. Ce changement de résidence n'amena aucune amélioration dans la position de la famille, qui bientôt se trouva en proie à une telle misère, que madame Krilof résolut de se rendre à Saint-Pétersbourg, afin d'y solliciter une pension pour elle et une place plus lucrative pour son fils.

Ce voyage, entrepris dans des conditions si malheureuses, décida de l'avenir de Krilof. Il avait à peine dix-sept ans quand il arriva dans la capitale. Il y fut presque immédiatement placé comme scribe dans le cabinet de l'empereur. C'était un très-modeste emploi ; mais il fallut bien s'en contenter, et

le jeune employé se mit à l'œuvre avec une résignation qui annonçait que ce n'était point dans la carrière des places et des honneurs qu'il avait mis son ambition.

Doué d'une grande activité d'esprit et animé d'un ardent désir de célébrité, il avait, quoique bien jeune, une assez grande confiance dans les aptitudes qu'il sentait confusément en lui ; mais il lui fallut du temps pour bien connaître lui-même sa véritable vocation. Ajoutons que le milieu dans lequel il se trouva tout à coup transporté était plus propre à l'égarer qu'à le conduire à son but. A l'âge de dix-sept ans, il composa une pièce en trois actes, mêlée de couplets ; elle avait pour titre *la Cafeinitza, ou la Diseuse de bonne aventure par le café*. Un libraire lui en offrit soixante roubles assignats (60 fr.). Krilof demanda que le payement fût fait en livres, et reçut, en échange de son manuscrit, les œuvres de Molière, de Racine et de Boileau. Ce premier succès enchanta la pauvre mère, qui y vit le présage d'une gloire dont elle ne devait pas être témoin.

Peu de temps avant l'arrivée de Krilof à Pétersbourg, on y avait fondé un théâtre national où les tragédies patriotiques de Kniajnine attiraient une foule qui se passionnait chaque jour pour un spec-

tacle tout nouveau. Krilof fut saisi par l'entraînement général. Après avoir admiré et applaudi les ouvrages en vogue, il en voulut connaître l'auteur. Kniajnine le reçut avec bienveillance, et le présenta à l'acteur Dmitrievsky, l'habile interprète de ses œuvres. Krilof et l'artiste, malgré la différence de leur âge, éprouvèrent tout d'abord l'un pour l'autre une très-vive sympathie. Les relations qui s'établirent entre eux, leurs conversations, qui avaient constamment le théâtre pour objet, enflammèrent l'imagination du jeune poëte. Il crut que, sous le glorieux patronage et sous la direction éclairée de Kniajnine et de Dmitrievsky, il ne pourrait manquer de réussir. Il se mit donc aussitôt à l'œuvre et composa une tragédie de *Cléopâtre*. Kniajnine, après l'avoir entendue, l'engagea franchement à la brûler. Krilof n'appela pas de cette décision et suivit docilement le conseil de celui qu'il regardait comme son ami et son maître. Toutefois il se mit en quête d'un nouveau sujet et écrivit la tragédie de *Philomèle*, qu'il s'empressa cette fois de soumettre au jugement de Dmitrievsky. Mais l'opinion de l'acteur ne fut pas plus favorable au nouvel ouvrage que celle du poëte ne l'avait été à l'infortunée *Cléopâtre*. En renonçant à sa pièce, dont il recon-

nut lui-même les défauts, Krilof n'en resta pas moins fidèle au culte d'un art qui exerçait sur son esprit d'irrésistibles séductions.

A cette époque, il perdit sa mère. Sa douleur fut profonde; mais cette mort l'affranchissait des soucis de chaque jour, et, pour se livrer en toute liberté à sa passion pour les lettres, il abandonna une place qui lui prenait le meilleur de son temps. Il s'associa à un ancien capitaine de la garde pour établir une imprimerie et publier un journal, qui parut sous le titre de *la Poste aux esprits*. C'était un cadre ingénieux dans lequel Krilof pouvait se permettre de peindre et d'attaquer, sous le voile de l'allégorie, tous les travers et tous les ridicules de son temps. Dans cette publication, il révéla et fit admirer pour la première fois au public son esprit caustique et frondeur, sa verve de malice mordante et une certaine hardiesse d'idées à laquelle un style net et élégant, quoique toujours simple et familier, donnait le plus vif relief.

En relisant aujourd'hui les différents articles de ce recueil, on éprouve un profond étonnement, quand on réfléchit qu'ils étaient écrits par un jeune homme de vingt ans, élevé en province et presque dénué d'éducation. La variété des objets dont il

parle, le choix des points de vue différents auxquels il se place, la hardiesse avec laquelle il poursuit de son fouet de critique les classes les plus irritables de la société, son ironie vive, profonde, et son bon sens, tout nous prouve que la véritable vocation de Krilof était réellement la littérature satirique, et l'on doit vivement regretter, malgré sa supériorité dans la fable, qu'il ait cessé, depuis, de se livrer à la critique des mœurs.

Au bout d'une année, *la Poste aux esprits* cessa de paraître ; mais Krilof se hâta de créer un nouveau journal, *le Spectateur*, dont le fond était plus sérieux et la forme conséquemment plus grave. C'était un manifeste contre les vices du temps que l'écrivain présentait sous les aspects les plus propres à en inspirer le mépris et le dégoût. Il y avait un certain courage dans une pareille entreprise, et l'intention de l'auteur était animée d'un noble dévouement. Mais le public ne lui en tint pas compte. Nous sommes disposés à rire avec celui qui se moque spirituellement de nos travers ; mais celui qui fait à nos vices une guerre en règle nous trouble dans notre repos, et ne retire aucun fruit des efforts qu'il fait pour nous rendre meilleurs.

Le Spectateur ne vécut pas plus que *la Poste aux*

esprits. Au bout d'un an, il cessa de paraître; mais, quoiqu'il ne fût pas plus heureux dans ses publications périodiques que dans ses essais de théâtre, Krilof n'abandonna pas la partie. Il fonda un troisième journal, *le Mercure de Saint-Pétersbourg*, qui, comme les autres, n'atteignit qu'avec peine la fin de l'année.

Il revint dès lors au théâtre et fit de nombreuses excursions dans tous les genres de littérature et de poésie, toujours à la poursuite d'un grand succès, objet de son ambition et de ses rêves.

Aucune de ses tentatives ne réalisa cet espoir. Ses odes manquaient d'inspiration, de mouvement et de chaleur. Ses poésies légères, élégantes de forme, n'avaient rien de l'allure simple, naïve et familière qui fait tout le succès de ce genre de littérature. Toutes ces compositions révélaient pourtant déjà les qualités d'un véritable écrivain. Krilof perdit six de ses plus belles années dans ces travaux tout à fait improductifs; pour se distraire de tant de déceptions et pour s'oublier lui-même, il se précipita tête baissée dans les plaisirs que la société des artistes et des grands seigneurs pouvait lui offrir. La table lui prodigua de grossières jouissances, et le jeu fut pour lui une source d'émotions

nouvelles. Mais il se lassa bientôt de cette vie dissolue, et, par une heureuse réaction, il éprouva enfin un impérieux besoin de revenir à sa vie studieuse et régulière.

Sans être encore célèbre, Krilof était cependant déjà connu et très-estimé des plus illustres personnages de son temps. Beaucoup d'artistes et d'esprits distingués avaient su démêler dans ses productions les signes d'un talent qui était loin d'avoir dit son dernier mot.

L'impératrice douairière, veuve de Paul Ier, Marie Fœdorovna, mère de l'empereur Nicolas, émue de sa position précaire, le fit nommer, en qualité de secrétaire, auprès du prince Serge Galitzin, alors gouverneur de Riga.

Krilof remplit ses fonctions pendant trois années et s'en démit quand le prince prit sa retraite. Celui-ci, habitué à la société de Krilof, s'était sincèrement attaché à lui; il savait apprécier son caractère loyal et trouvait un grand charme dans sa conversation. Il l'engagea donc à l'accompagner dans ses terres, où Krilof pourrait vivre à sa guise, libre de toute préoccupation et de tout souci. Notre poëte accepta, sans hésiter, une invitation faite avec une si touchante bienveillance. Depuis longtemps, d'ailleurs,

il était désireux de connaître la vie des Russes de l'intérieur, et il saisit avec empressement l'occasion qui lui était offerte.

« Cette époque, dit M. de Saint-Julien[1], fut décisive dans la vie de Krilof; son séjour dans une des provinces les plus centrales de l'empire allait enfin donner l'éveil aux qualités originales de son génie. La vie de campagne, ou plutôt de solitude, succédant à la vie bruyante et officielle des villes, ne pouvait manquer de laisser une forte trace dans cette nature sympathique, dès longtemps préparée aux impressions populaires. Krilof avait autrefois vécu parmi le peuple ; il en avait retenu le langage pittoresque, la physionomie si pleine de naïve et spirituelle finesse. Mais il est permis de croire que ces premières impressions se seraient affaiblies ou auraient même complétement disparu, si son séjour à Zoubrilovka, terre du prince Galitzin, n'était venu les raviver et les renouveler. »

Le long séjour que fit Krilof au milieu des domaines du prince eut pour lui un double avantage : tout en lui facilitant l'étude du caractère et des mœurs de ces *mougiks* qu'il devait retracer avec

[1] Dans une excellente notice littéraire sur Krilof, *Revue des Deux-Mondes* du 1er septembre 1852.

une si piquante vérité, il l'initia aux ridicules, aux manières prétentieuses, aux faux grands airs de ces employés et de cette noblesse de province auxquels il réservait les traits les plus mordants de ses apologues satiriques.

Il se complaisait beaucoup plus à la fréquentation de ces bons campagnards que dans la société des nobles visiteurs qui venaient, escortés d'une meute de valets, s'installer tour à tour au château. Aucun d'eux n'était en état de le comprendre et de l'apprécier. A l'exception du maître, tous ne voyaient en lui qu'un parasite et un intrus. Personne pourtant ne savait plus délicatement reconnaître l'hospitalité qui lui avait été si noblement offerte; car, sans y avoir été sollicité, il s'était fait un devoir de consacrer une partie de son temps à l'éducation des enfants du prince.

En 1806, Krilof quitta les bords du Volga. Il éprouvait le besoin de revoir ses anciens amis. En revenant à Saint-Pétersbourg, il s'arrêta à Moscou. Il y trouva Dmitrief, Karamsine et Joukovski, tous trois en possession de la faveur publique.

Il se lia intimement avec le premier, qui lui conseilla, comme exercice littéraire, de traduire *le Chêne et le Roseau* et *la Fille*, de la Fontaine. L'admira-

tion de Dmitrief, à la lecture du travail de Krilof, fut aussi franche que désintéressée. Il trouva les deux traductions dignes des modèles, et, imposant silence à tout sentiment jaloux, il supplia Krilof de ne pas abandonner un genre de poésie qui était assurément sa vocation.

Krilof, docile aux conseils d'un juge si compétent, traduisit encore, avant de quitter Moscou, *le Vieillard et les trois Jeunes Gens*, que Dmitrief fit immédiatement insérer avec les deux autres traductions dans *le Spectateur de Moscou*.

Cependant, dès son arrivée à Saint-Pétersbourg, Krilof se sentit de nouveau tourmenté par le démon du théâtre. Il composa deux pièces nouvelles, *le Magasin de modes* et *l'École des filles*, ses meilleurs ouvrages dramatiques, les seuls où l'on trouve une peinture assez vraie des mœurs contemporaines et quelques scènes d'un comique vif et agréable.

Krilof entra, en 1808, à l'établissement de la Monnaie et fut fait presque immédiatement conseiller honoraire. Il voulut se montrer digne de cette distinction qui témoignait de l'estime et de la bienveillance particulière de l'empereur Alexandre I[er] à son égard. Il se consacra dès lors presque exclusivement à l'apologue, et fit paraître succes-

sivement plusieurs fables dans *le Courrier dramatique*.

A partir de cette époque, sa réputation grandit de jour en jour, et bientôt il fut placé par la critique elle-même, d'accord en cela avec le sentiment national, au premier rang parmi les écrivains dont la Russie peut justement s'enorgueillir. Le talent de Krilof s'était alors pour ainsi dire transfiguré.

En 1812, Krilof fut attaché par M. Olénine à la Bibliothèque impériale, qui venait de s'ouvrir. Il y fit connaissance avec le poëte Gnieditch, qui, gourmandant sans cesse son insouciance et sa paresse, voulut le forcer à apprendre le grec. Sans en rien dire à personne, Krilof, au moyen d'une Bible grecque et d'une traduction slavonne, s'initia peu à peu au génie de cette langue, et, après deux années de travail, arriva à comprendre les classiques grecs et à les traduire presque à livre ouvert. Gnieditch l'ayant surpris par hasard dans ses études et s'étant assuré de ses progrès miraculeux, lui déclara que c'était un devoir pour lui de traduire l'*Odyssée*. Krilof se laissa convaincre et se mit à l'œuvre; mais il abandonna bientôt une entreprise qui exigeait trop de temps et de patience. Comme à la Fontaine, *les longs ouvrages faisaient peur* à notre poëte.

Et puis, il était si agréable de s'adonner à une douce nonchalance, de laisser son esprit rêver en pleine liberté, créer à son aise, comme à son heure, voltiger d'une idée à l'autre, et ne s'arrêter que sur celle qui lui souriait! Mais son insouciance avait des effets qui n'étaient pas toujours poétiques. Dans la vie pratique, elle conduisit insensiblement Krilof à l'oubli des soins les plus essentiels. Chez lui, tout était en désordre; les meubles, couverts d'une épaisse poussière, n'étaient que rarement nettoyés. Il ne permettait pas même qu'on époussetât de temps en temps le divan sur lequel il passait, rêvant et fumant toujours, la plus grande partie de ses journées, ou accompagnant ses rêveries de quelques airs de violon, enveloppé dans les lambeaux crasseux d'une robe de chambre. Des trois pièces qu'il occupait dans le bâtiment de la Bibliothèque, en face des boutiques du *Gastinoï-Dvor*, une était sans emploi, ou, pour mieux dire, il en avait fait une salle à manger ouverte à tous les pigeons du voisinage. Deux fois par jour, il y répandait du grain, et, par le vasistas rarement fermé, ils arrivaient tous à la file, laissant de leur passage des traces qui mettaient le comble à la saleté du logis, dans laquelle notre poëte semblait se complaire.

Mais en 1828 tout changea d'aspect; Krilof, qui avait vendu à très-haut prix une édition de ses fables, eut d'abord l'idée d'appliquer cette somme aux frais d'un voyage d'agrément. On le dissuada sagement de ce projet, en lui montrant le danger qu'il y aurait à entreprendre, à son âge, une excursion qui pouvait être, pour lui, pleine de fatigues et d'embarras. Il y renonça; mais, en se résignant à rester chez lui, il voulut employer ses nouvelles ressources à l'embellissement de sa demeure et à l'acquisition d'un élégant mobilier. Somptueux divans, bronzes, porcelaines de haut prix, ornements précieux, il y entassa tout à profusion. C'était une transformation complète. La famille Olénine et quelques amis furent invités à venir inaugurer, dans un dîner, ce logement nouveau dont le poëte admirait l'élégance avec une naïveté d'enfant.

Mais l'ancien désordre reparut bientôt au milieu de cette magnificence, et les pigeons, un moment exilés, ne tardèrent pas à redevenir les hôtes les plus assidus et familiers du riche logis. Toutefois, le cabinet du poëte fut sauvé, au moins pour l'avenir. La grande-duchesse Marie, fille de l'empereur Nicolas, en fit faire un tableau, qu'on voit encore aujourd'hui dans sa bibliothèque.

Le 2 février 1838, Krilof atteignait sa soixante-dixième année. Quoique cinquante ans ne se fussent pas encore écoulés depuis la publication de son premier ouvrage, on voulut célébrer le jubilé littéraire du poëte le jour de sa naissance. Ses amis formèrent un comité sous la présidence d'Olénine. Trois cents invités répondirent à leur appel. C'étaient toutes les illustrations de Pétersbourg. Avant le banquet, Pletnief alla trouver Krilof. Le poëte avait vaguement entendu parler de la fête qu'on lui préparait, mais il n'en était pas certain. La députation le trouva pourtant tout habillé. « Je ne saurais vous exprimer, dit, Krilof, combien je suis reconnaissant envers tous mes amis. J'aurai la plus vive joie de me trouver au milieu d'eux aujourd'hui ; mais je crains qu'ils ne me donnent plus que je ne mérite. Je suis comme certains marins : s'il ne m'est point arrivé malheur, c'est que je n'ai pas été loin en mer. » Quand il entra dans la salle de la noblesse, où le banquet lui était offert, tous les assistants se levèrent et l'accueillirent par de longs applaudissements auxquels la foule entassée dans les galeries répondit par les plus vives acclamations. Un rescrit de l'empereur confirmait à Krilof l'ordre de Saint-Stanislas, avec la croix de seconde classe. Les gens de

lettres se sentaient honorés d'une distinction accordée à leur plus illustre confrère, et toute l'assemblée fut heureuse de sanctionner par une éclatante manifestation cet acte de haute justice. En face du poëte, on avait placé son buste couronné de fleurs et un magnifique exemplaire de ses œuvres, couronné de lauriers.

Des couplets en son honneur furent chantés à la fin du banquet. Toutes les dames qui se pressaient dans les galeries jetèrent au poëte des bouquets et des couronnes, afin de s'associer à cette fète de famille, et de lui exprimer les douces jouissances qu'il leur avait procurées, à elles et à leurs enfants. Jamais peut-être poëte n'avait, de son vivant, reçu un pareil honneur, et Krilof dut un moment croire qu'il assistait à son apothéose.

A la fin de la cérémonie, il fut entouré et pressé par la foule, et chacun s'empara, comme d'une relique, d'une feuille de la couronne qui lui avait été offerte. On fit frapper, en commémoration, une belle médaille à l'effigie du poëte.

Dans la crainte sans doute de déchoir du haut rang où, d'une commune voix, ses compatriotes l'avaient élevé, depuis cette touchante solennité, Krilof garda dès lors un silence presque absolu.

En 1840, il quitta définitivement le service, abandonna le logement qu'il occupait à la Bibliothèque impériale, et alla s'établir dans une des îles de la Néva. Sa pension fut alors portée à près de douze mille francs. Sans renoncer au monde, il se montra beaucoup moins que par le passé dans la société, et il ne parut même plus que très-rarement au club anglais, dont il était un des plus anciens et des plus fidèles habitués.

Son embonpoint, qui était devenu excessif, et dont il était le premier à plaisanter, faisait, pour lui, du moindre déplacement une fatigue, et, malgré sa sensualité excessive, il se voyait forcé de refuser les plantureux dîners auxquels il était chaque jour convié. Comme la Fontaine, il se bornait à se laisser vivre; comme lui aussi, il aimait plus volontiers à vivre chez les autres; mais, pour échapper aux invitations, qui n'étaient plus pour lui qu'une cause de mauvaise humeur, par l'impossibilité où il se voyait d'y répondre, il résolut de s'éloigner tout à fait du centre de la ville, et se fit bâtir une petite maison à l'extrémité du vieux Pétersbourg, dans un endroit où il pouvait jouir d'une vue agréable. Malheureusement, il n'eut pas le temps de l'habiter. A la suite d'un dernier excès de table, qu'il crut pou-

voir se permettre, il mourut le 9 novembre 1844, à huit heures du matin. Son estomac n'avait pu digérer un gruau mêlé à une purée de gelinottes. Il était près d'accomplir sa soixante-dix-septième année.

Dans ses derniers moments, Krilof conserva tout son sang-froid, et montra même quelque gaieté. S'entretenant avec un de ses amis sur sa maladie, il lui dit, sous la forme d'un apologue : « Un mougik allait vendre une charretée de poisson séché; son cheval était faible et malingre; pourtant il lui en donna à porter plus qu'il ne pouvait. Ses voisins voyant cela, lui dirent qu'il arriverait malheur à ce pauvre animal. « Bah! » se contenta de répondre le mougik, « ce n'est que du poisson séché! » Mais il s'aperçut en chemin que la charge était trop lourde, et qu'elle allait faire tomber son cheval, quoiqu'il n'eût à porter que du poisson. Il en est arrivé de même pour moi : « Les gelinottes ne me feront pas mal à l'estomac, » pensais-je, « elles sont en purée; » mais tout ce qui est de trop n'est pas bon; il faut s'en abstenir. » Cette morale *in extremis* avait d'autant plus de force, que Krilof, cette fois, l'appuyait de son exemple.

Il aurait pu vivre encore de longues années, grâce à sa vigoureuse constitution; mais il n'avait jamais su maîtriser ses appétits désordonnés, et son esto-

mac s'était trouvé épuisé par les dures fonctions auxquelles il l'avait assujetti pendant quarante ans.

Krilof, en mourant, ne laissait aucune postérité.

Sa mort fut un deuil général pour la Russie.

L'empereur Nicolas donna dix mille francs pour les frais de son enterrement. Son convoi fut suivi par une foule immense où se pressaient les hommes de tout rang, ministres, littérateurs, pauvres et riches, paysans et soldats. A l'église, le corps fut reçu par l'empereur lui-même, et, après les cérémonies religieuses, huit généraux le portèrent sur le char funèbre, que la même foule suivit jusqu'au cimetière de Saint-Alexandre Nevsky. On avait renfermé dans le cercueil où il reposait, revêtu du costume national, un bouquet qu'il avait reçu jadis de l'impératrice Alexandra-Fœdorovna, ainsi que sa couronne de laurier d'or et la médaille commémorative de son jubilé.

Une souscription nationale fut ouverte pour lui élever un monument funèbre, et tous les enfants de la Russie mirent un égal empressement à apporter leur offrande. Pour que rien ne manquât aux honneurs rendus à l'illustre poëte, une statue de bronze, œuvre distinguée du baron Klotz, lui fut élevée dans le *Jardin d'été*, à Saint-Pétersbourg, vers les der-

nières années de l'empereur Nicolas. Assis sur le socle, son livre à la main, il semble encore sourire aux ébats de la jeune génération qui se presse autour de lui, et dont l'esprit se forme chaque jour aux leçons de sa morale familière.

Si quelqu'un pouvait s'étonner d'un si vif et si durable enthousiasme, il nous suffirait pour le justifier de rappeler que Krilof personnifie, plus que tout autre écrivain russe, le caractère national. Ses compatriotes, d'une voix unanime, lui ont décerné le surnom de *la Fontaine russe*. Ce titre nous paraîtra sans doute ambitieux, mais les admirateurs du poëte russe n'ont assurément pas prétendu par là établir une égalité absolue entre Krilof et notre inimitable fabuliste. Ils n'ont voulu qu'exprimer son incontestable supériorité sur tous les auteurs qui s'étaient fait un nom en Russie dans le genre où la Fontaine est demeuré sans rival.

C'est à l'école de ce rare génie que Krilof s'est formé; mais nous devons dire que, alors même qu'il ne semble préoccupé que de le traduire, il a su conserver un cachet tout individuel. Toutes ses imitations du fabuliste français ont le charme, la grâce et le naturel d'œuvres originales. Il sait, avec une merveilleuse habileté, s'assimiler les idées

d'autrui. Les plus charmants détails de l'œuvre primitive sont conservés avec soin et reproduits avec la plus scrupuleuse fidélité, et cependant l'imitation n'a point l'air d'un calque servile. Sous la plume de Krilof tout prend le caractère et la couleur russes, tant il marque les détails de sa composition d'une profonde empreinte nationale.

Et de fait, bien que Krilof ait dû tout d'abord sa renommée au mérite incontestable de ces imitations, ses compatriotes mettent au nombre de ses plus grands mérites l'originalité des sujets de ses fables. Sur ce point, il est de toute justice de reconnaître que la plupart de ses récits sont tirés de son propre fonds. Sur cent quatre-vingt-dix-sept fables dont se compose son recueil, il déclare lui-même que trente à peine sont imitées de ses prédécesseurs et de ses contemporains. C'est, nous le savons, un mérite dont jusqu'ici on a tenu peu de compte aux fabulistes. Il semble que, comme la morale elle-même, les sujets de l'apologue appartiennent à tout le monde, et les moralistes de toutes les époques se sont bornés, pour la plupart, à exploiter l'espèce de fonds commun que la Grèce et l'Orient leur avaient légué. A ce compte, la fable est une espèce d'enfant gâté de la littérature, à qui l'on ne demande

que la grâce des détails, le charme du style et la paraphrase heureuse d'un sujet connu aboutissant à quelque ingénieuse moralité. Mais, si à ces qualités un fabuliste joint l'invention, ne devons-nous point lui savoir gré de sauver ainsi de la banalité un genre de littérature qui, comme tout autre, peut tirer son charme d'une nouveauté piquante et originale?

Quoique Lamotte soit un faiseur de paradoxes, c'était son avis, et il y a dans cette opinion une part de raison et même de justice qui vaut la peine qu'on s'y arrête et qu'on y donne quelque attention. Pour Krilof, c'est surtout quand son esprit se dégage ainsi des entraves de l'imitation que sa philosophie et sa morale s'enferment, comme de parti pris, dans le cercle des idées locales et populaires.

Il donne à dessein aux sujets d'une application générale une forme qui particularise toujours la vérité qui en ressort, et la rend plus vive et plus frappante aux yeux de son véritable public. Il se distrait assez rarement de son but, et son procédé poétique a un caractère tout impersonnel qui établit une différence assez sensible entre lui et notre grand fabuliste. Nous trouvons rarement dans ses fables ces délicieux retours du poëte sur lui-même, ces fines et délicates analyses de ses sentiments parti-

culiers qui, comme le fait judicieusement observer M. Saint-Marc Girardin, permettraient de reconstituer le caractère, les habitudes et les mœurs privées de la Fontaine, à défaut des renseignements de la tradition. Chez la Fontaine, on s'intéresse autant au poëte qu'à ses personnages. Chez Krilof, il n'en est pas ainsi : son moi tient peu de place dans ses compositions, et les lieux communs dans lesquels il lui arrive parfois de faire des excursions en dehors de son sujet nous font regretter les piquantes digressions du fabuliste français.

Mais, s'il n'a point toutes les qualités exquises de son inimitable maître, moraliste plus convaincu, il ne joue jamais avec ses leçons et ne transige jamais avec elles. Attaché plus que lui aux sérieux devoirs de la vie, il ne donne jamais place à ces maximes un peu relâchées dont le laisser-aller de la Fontaine n'est point assez avare. La causticité de Krilof n'est pas toujours tempérée, comme chez notre poëte, par un fonds d'indifférente bonté qui fait trop beau jeu à l'impénitence du vice. Moins naïf que le fabuliste français, il est bien véritablement malin de parti pris, et enfonce le trait satirique avec une âpreté impitoyable. La morale de Krilof, toujours saine et pure, s'impose fortement à notre esprit, d'autant

plus que, dans cette rude guerre, il ne s'épargne pas lui-même, et frappe à coups redoublés sur les passions dont il se sait possédé. C'est cette impartialité d'un cœur honnête qui donne une singulière autorité à sa morale, qu'il n'élève jamais d'ailleurs au-dessus des forces humaines.

M. Saint-Marc Girardin fait observer avec raison que la Fontaine se borne presque toujours à peindre le cœur humain; Krilof a la prétention plus utile de le diriger ; sa morale est, il est vrai, plus privée qu'universelle; ses leçons ont plutôt en vue les Russes que l'humanité en général; mais encore ne faut-il point exagérer cette préoccupation du poëte russe.

Si la critique de Krilof ne visait plus loin, le verrions-nous poursuivre de traits si vifs et si redoublés l'avarice dans un pays où ce vice est plus rare que la prodigalité? Nous expliquerions-nous ces efforts répétés pour prémunir les esprits contre les excès de la science, s'il n'avait en vue qu'un peuple qui, surtout à l'époque où écrivait le poëte, avait certes plutôt besoin d'être vigoureusement poussé vers l'instruction que contenu et modéré dans les naïvetés de l'ignorance?

Nous craignons que la solution donnée par Krilof

à ces grandes questions ne satisfasse que médiocrement notre esprit accoutumé à les voir résoudre dans un sens plus large et plus généreux. Remarquons toutefois que notre poëte est loin de nier l'utilité de l'instruction, mais il ne veut pas qu'elle serve à dépraver les intelligences. Ce qu'il veut épargner à ses compatriotes et à nous-mêmes, c'est le ridicule du faux savoir. Il est si peu hostile, au fond, à l'esprit d'innovation et de recherche, que ses fables les plus populaires poursuivent de leurs traits les plus piquants toute routine qui s'oppose aux glorieuses tentatives du génie. Il approuve l'imitation, mais veut lui donner des règles et lui prescrire avec goût ses modèles. Il veut surtout que l'éducation soit nationale et que l'instruction ne soit plus livrée aux soins de l'étranger. Il se prononce même contre l'éducation commune, voulant que l'esprit et le cœur de la jeunesse tirent surtout leurs leçons des salutaires enseignements de la famille, comme il veut que la littérature de son pays ne puise ses inspirations qu'aux sources de la nationalité. Voilà pourquoi il s'élève contre cette manie voyageuse de ses compatriotes, allant chercher au delà de leurs frontières les modes et les habitudes exotiques qui ne donnent à la nation qu'une vie fac-

tice et une physionomie d'emprunt. Malgré son admiration pour son modèle, Krilof laisse la Fontaine prêcher le repos et le nonchaloir si propice à ses poétiques rêveries. Il poursuit de sa vive satire toute agitation stérile. Il pousse sans cesse l'activité humaine dans toutes les voies du beau et de l'utile. Esprit essentiellement positif, ennemi des vaines théories, il donne en tout la préférence à la pratique. Pour lui, comme pour Horace, auquel il ressemble par instants, le bien est dans un certain milieu éloigné de tous les excès, qu'ils viennent d'en haut ou qu'ils viennent d'en bas. La sérénité de son esprit, qui lui laisse voir la juste mesure en toute chose, ne lui permet de partialité pour aucune classe. C'est à chacune d'elles que, tour à tour, il adresse les leçons de sa vive et ingénieuse morale. Après avoir frappé l'égoïsme vaniteux du grand seigneur, son trait se retourne contre l'avidité rapace du financier, l'orgueilleuse jactance du parvenu, l'improbité du marchand, de même que contre l'ignorante grossièreté de l'homme du peuple. Quelle verve de malice contre la partialité et l'ineptie des juges, contre la faiblesse coupable des gouverneurs de province, contre la tolérance et la protection cynique dont se trouvaient l'objet les plus impu-

dents concussionnaires! On pourrait dire que sa lanière satirique est alors une espèce de knout moral, qui flagelle toutes les prévarications impunies. On a peine à comprendre, au premier abord, comment cette critique si âpre et si brûlante a pu se produire chez un peuple que nous nous représentons sous le joug d'une autorité absolue, qui doit permettre si peu d'élan à la verve de la satire.

Mais, comme on l'a justement remarqué, dans la guerre qu'ils faisaient eux-mêmes aux abus, les empereurs de la Russie, sentant leur impuissance à lutter seuls contre un mal si vivace et si général, n'ont pas été fâchés d'avoir des auxiliaires parmi les littérateurs qui leur prêtaient l'arme puissante du ridicule. Nul plus que Krilof ne seconda les efforts du pouvoir qui rejetait toute solidarité avec les scandales.

Son esprit d'observation lui faisait voir dans tout ce qui l'entourait des sujets d'apologue. Aussi bon nombre de ses fables ont-elles un caractère tout anecdotique. Elles sont nées en grande partie de certains faits de la vie réelle, et ses contemporains retrouvent facilement sous le masque des animaux qu'il met en scène les héros des petites comédies qu'il feint de nous donner pour de pures fictions.

Hommes et choses y sont pris sur le fait. Ce sont de véritables satires actuelles et vivantes, déguisées sous la forme de l'apologue. Mais l'intention et le but de l'auteur n'échappent point à ceux qui, dans le pays, connaissent les physionomies originales de ces piquants tableaux. Ceux mêmes que le poëte a immolés sous ses traits railleurs se sont empressés d'en rire, pour ne pas laisser voir qu'ils se reconnaissaient. Un jour viendra où l'on pourra donner la clef de ces compromettantes allusions. Dans cet ordre d'idées, il convient de remarquer que, si vive et si audacieuse que soit en général la satire de Krilof, elle ne remonte jamais jusqu'au maître absolu. Sa pensée se meut rarement en dehors des limites imposées par la volonté du czar. Mais, dans ses écrits comme dans ses actes, la flatterie trouve pourtant en lui un censeur impitoyable. Si parmi ses poésies nous trouvons quelques hommages aux puissants, nous ne saurions y voir qu'un louable et discret témoignage de sa reconnaissance, en retour d'attentions délicates que lui avait attirées son mérite, sans qu'il les eût jamais sollicitées.

Partisan de l'autorité, on sent qu'il ne la voudrait pourtant pas trop absolue. Il trouve mille charmes à une sage liberté, mais il voit mille dangers à la

livrer à la merci de l'inconstance populaire. Krilof n'est sans doute point ce que nous appellerions un libéral, et pourtant quel libéral, même chez nous, a fait une guerre plus implacable aux abus politiques? Rang, titres, décorations, vaniteuses prétentions de la fausse grandeur ou de la fausse science, rien n'éblouit son bon sens et sa raison. Mais, si Krilof n'est point libéral, il est humain, ce qui vaut mieux. Nul plus que lui n'a souci des souffrances des petits opprimés par les grands; nul mieux que lui n'a proclamé cette solidarité qui doit unir les diverses classes dans un pays où le préjugé les a trop longtemps séparées. Chez ce poëte, qui semble exclusivement voué à la critique enjouée et au sarcasme railleur, nous surprenons parfois des notes touchantes et attendries qui font résonner les accents les plus émus de la charité universelle.

Krilof a une constante préoccupation de la dignité des lettres. Il veut rendre au talent la route facile en faisant justice de cette critique envieuse et de mauvaise foi qui décourage les plus vivaces efforts. Bien que parmi les écrivains de son temps il en soit peu qui aient été plus ménagés par la censure littéraire, il n'en met pas moins de vivacité à protester contre la routine et le mauvais vouloir de ceux qui

l'exercent, contre leur impuissance à comprendre les beautés d'un ouvrage et leur acharnement à n'en signaler que les défauts, et à décrier les poëtes vivants et nationaux en prodiguant leurs louanges exclusives aux génies du passé ou de l'étranger. Il place la gloire des poëtes au-dessus du bonheur passager et de la richesse souvent inexcusable des parvenus ; il veut qu'on couvre d'un généreux silence les défaillances du génie, et sa sollicitude pour les poëtes est si passionnée, que, dévoué à l'autorité, il ne la trouve gênante que lorsque sa contrainte s'exerce sur la pensée de ces divins chanteurs.

A tout prendre, nous le voyons, malgré quelques pièces qui semblent heurter nos idées modernes, Krilof est loin d'être un esprit rétrograde et routinier. On peut dire que, par la critique si clairvoyante qu'il a faite de tous les abus, par les sentiments généreux qu'il a semés dans ses œuvres, il a dû, plus que tout autre, rendre populaire en Russie ce besoin de réformes auquel, à l'heure qu'il est, le gouvernement s'attache à donner pleine satisfaction.

Tel est le poëte pour qui nous demandons un bienveillant accueil aux lecteurs et aux critiques de notre pays. Il nous a semblé que le génie de Krilof, par sa veine toute gauloise, avait des

qualités propres à se naturaliser facilement chez nous. En vain nous dira-t-on que la fable a fait son temps, que le franc parler de la pensée moderne l'a mise désormais hors d'emploi; nous persistons à croire que la fable est un genre littéraire qui doit demeurer essentiellement français. Elle a eu son rôle à toutes les époques littéraires. Elle a toujours reflété plus ou moins la politique et les mœurs du temps, et nous ne voyons pas de bonnes raisons pour qu'elle abdique aujourd'hui ses prétentions. Un de nos grands poëtes, nous le savons, a tenté de propager ses dédains pour ce genre modeste : les protestations qu'a soulevées cette inutile insulte faite au génie nous rassurent, et la recrudescence d'admiration qui se produit, en ce moment même, sous les formes les plus variées de l'art, à l'égard de la Fontaine, nous prouve que l'apologue n'a rien perdu de sa faveur.

Une autre réflexion nous encourage encore : les efforts de nos écrivains tendent aujourd'hui à populariser la littérature comme la science, et l'on ne saurait nier que, pour favoriser cette heureuse initiation des classes peu lettrées aux choses de l'esprit, le genre simple et familier de l'apologue ne soit un des auxiliaires les plus utiles. Sans doute, la litté-

rature française est assez riche par elle-même pour suffire à cette humble tâche ; mais pourquoi les auteurs étrangers ne viendraient-ils pas y apporter leur contingent, pour diversifier la matière de ces études populaires ? N'est-ce pas là une utile propagande, qui répond à un besoin intellectuel et à un intérêt de curiosité bien naturelle ?

Cette hospitalité que nous demandons aujourd'hui pour Krilof dans les rangs de la littérature française, d'autres avant nous l'avaient déjà réclamée. Les Russes se sont toujours montrés fort désireux de produire à l'étranger ce poëte, dont ils nous semblent fiers à juste titre. La première tentative à cet égard s'était produite du vivant même du poëte, à une époque où il avait à peine parcouru la moitié de sa carrière littéraire. En 1824, le comte Grégoire Orlof, dont les salons accueillaient alors, à Paris, avec une si gracieuse affabilité la plupart de nos littérateurs en renom, proposa à ses hôtes de traduire les apologues de son compatriote. Il distribua à chacun d'eux la traduction française littérale d'une des fables de Krilof, et cinquante écrivains se mirent à l'œuvre. Mais ces littérateurs ignoraient complétement la langue russe, et ne pouvaient se rendre compte des qualités originales de l'auteur.

Aussi ne prirent-ils les sujets qui leur étaient remis que comme un texte à amplification pour leur fantaisie. Malgré le talent réel de quelques-uns de ces traducteurs, parmi lesquels on comptait des fabulistes distingués, tels que Stassart, Le Bailly, L. Arnault, Mollevaut, Naudet et Viennet, et des poëtes éminents, tels que Delphine Gay, madame Amable Tastu, Andrieux, Picard, Casimir Delavigne et Émile Deschamps, cette entreprise n'aboutit qu'à produire un livre où la Russie ne put reconnaître aucun des traits de son poëte national.

Une traduction du professeur français Masclet parut en 1828 à Moscou, mais elle était encore loin de contenir toutes les fables qui composent aujourd'hui l'œuvre définitive de Krilof; la poésie en était d'ailleurs si médiocre, qu'elle fut à peine lue en Russie et qu'elle n'a probablement jamais pénétré en France. En 1852, deux de nos compatriotes, professeurs distingués de l'université de Saint-Pétersbourg, publièrent une notice littéraire assez remarquable sur Krilof, M. Bougeault dans une brochure spéciale, et M. Charles de Saint-Julien dans la *Revue des Deux-Mondes*. Ces travaux estimables étaient sans doute de nature à attirer déjà l'attention sur notre poëte; mais le lecteur français

n'avait alors aucune traduction complète qui pût justifier les judicieuses appréciations de la critique.

Tout récemment enfin [1] un de nos professeurs les plus distingués de l'Université, M. Eugène Talbot, dans une causerie, que son esprit et son goût ont fait beaucoup applaudir, a le premier parlé de Krilof à un public français, en appuyant ses fines observations de lectures empruntées à notre traduction encore inédite. Nous aimons à lui payer ici une dette de reconnaissance en le remerciant cordialement des efforts qu'il a tentés pour en préparer le succès.

Quel sera maintenant le sort de cette traduction auprès des lecteurs? Nous ne saurions le prévoir. Nous craignons que les qualités que nous avons témérairement signalées chez notre poëte ne paraissent plus que douteuses à ceux qui ne pourront les connaître que par notre interprétation, quoique nous nous soyons attaché à la rendre aussi littérale que possible.

On l'a dit : « Traduire un poëte, c'est transvaser du champagne. » Que restera-t-il du nôtre, après l'épreuve que nous lui avons fait subir? En tout cas,

[1] Le 23 mars 1867, dans une conférence faite à Chartres, notre ville natale, à laquelle M. E. Talbot, Chartrain comme nous, a voulu donner les prémices de notre travail.

si le jugement du lecteur doit être défavorable à ce volume, nous assumons seul la responsabilité des critiques : Krilof étant depuis longtemps hors de discussion, elles ne peuvent remonter jusqu'à lui. Si, au contraire, cette traduction obtient quelques éloges, convaincu que c'est au poëte russe que nous les devrons, nous les lui reporterons avec une joie sincère et un bonheur tout désintéressé.

Charles PARFAIT.

FABLES
DE KRILOF

LIVRE PREMIER.

I.

LA BICHE ET LE DERVICHE.

Une biche, à son deuil fidèle,
Pleurait ses deux faons bien-aimés,
Et traînait sa lourde mamelle,
Au fond des bois accoutumés.
Tout à coup s'offrent à sa vue
Deux petits loups : ils vont mourir;
Mais de pitié la biche émue
Donne son lait pour les nourrir.
Hôte des bois, un vieux derviche,

D'un œil surpris, la contemplait :
« A qui vas-tu, ma pauvre biche,
Donner ton amour et ton lait!
Imprudente! tu crois peut-être
Trouver un loup reconnaissant;
Mais cet animal n'est qu'un traître :
Qui boit ton lait boira ton sang!
— Cette pensée est trop amère,
Dit la biche, et, sans voir si loin,
Je n'ai qu'un but, qu'un seul besoin :
Remplir le saint devoir de mère.
Pour mon bonheur, je dois nourrir;
J'en crois l'instinct qui me l'atteste :
Mon lait serait un poids funeste
Si je n'avais à qui l'offrir. »

Ainsi, sans espoir de salaire,
L'infatigable Charité
Dispense à tous, avec bonté,
Les soins d'un amour tutélaire,
Et les cœurs purs et bienfaisants
Qu'elle a choisis pour ses apôtres,
Trouveraient leurs trésors pesants
S'ils n'y faisaient la part des autres.

II.

L'AIGLE ET L'ARAIGNÉE.

Dans les hauteurs du ciel par son vol emporté,
Au sommet du Caucase un aigle était monté,
Et, sur un cèdre centenaire
Ayant posé son pied hardi,
Joyeux, il contemplait l'espace solitaire
Et croyait découvrir les confins de la terre,
Qu'à ses yeux révélait l'horizon agrandi.
Dans les steppes sans fin, il voyait les rivières
Dérouler de leurs flots les sinueux détours;
Les prés, les bois, parés de leurs fleurs printanières,
En verdoyants tapis étalaient leurs atours,
Et, comme un grand désert plein d'ombres,
La Caspienne, étendant ses eaux,
Agitait ses flots noirs, plus sombres
Que les ailes des noirs corbeaux.
« Gloire à toi, Jupiter! dit l'aigle, ô divin maître,
Quand ta main, créant l'univers,
Répartit ses dons à chaque être,
Tu donnas tant de force à l'aigle, roi des airs,
Qu'il n'est point de hauteur aux voûtes éternelles
Où mon puissant essor n'ait fait planer mes ailes,
Et je viens de ton œuvre admirer la beauté

Sur des sommets où nul avant moi n'est monté!
— Tu n'es qu'un fanfaron! s'écrie une araignée
Sur un rameau voisin s'agitant indignée;
A t'entendre, mon cher, on dirait, sur ma foi,
Que tu te crois ici perché plus haut que moi! »
L'aigle baisse les yeux; il voit l'ignoble bête
Qui, près de lui, de fils enlaçant les rameaux,
Se trémousse à l'ouvrage, et, jusque sur sa tête,
Vient de sa toile immonde étendre les réseaux.
On eût dit que l'insecte à l'humeur tracassière
Prétendait du soleil lui cacher la lumière.
« Toi si haut! lui dit l'aigle; eh! les plus forts jamais
N'ont osé de leur vol effleurer ces sommets!
Mais toi, faible et d'ailes privée,
Pour venir ici tu rampas?
— Moi ramper! Ma fierté n'y consentirait pas.
— Comment sur ces hauteurs es-tu donc arrivée?
— En m'accrochant à toi; d'en bas jusques ici,
Sur ta queue, en volant, tu m'apportas ainsi.
Mais dis-moi, camarade, en somme,
Si j'arrivai par toi, sans toi j'ai pu rester;
De grands airs devant moi sois donc plus économe,
Et sache que, sans me vanter,
Je pourrais... » Mais du vent qui soufflait sur les cimes
Un tourbillon vient l'emporter,
Et la jette au fond des abîmes.

Vous et moi, nous voyons souvent dans nos cités

Certaines gens d'humeur hautaine
Qui, légers de mérite et sans prendre grand'peine,
Comme notre araignée au faîte sont montés.
A quelque grand seigneur accrochés par derrière,
Ils se gonflent d'orgueil, et leur mine est si fière,
Que des forces de l'aigle on les croirait dotés;
Mais sur eux et sur leur lignée
Qu'un léger vent vienne à souffler,
Dans la fange on les voit rouler
Avec leurs toiles d'araignée!

III.

LES OIES.

Une longue perche à la main,
Un manant conduisait des oisons à la ville;
Mais, s'il faut parler franc, tout le long du chemin,
Il traitait son troupeau de façon peu civile.
C'était jour de marché, notre homme était pressé,
Et, lorsque l'intérêt se mêle en quelque affaire,
La bête en peut pâtir quand l'homme est tracassé.
Ce rustre avait-il tort? Je suis d'avis contraire;
Mais j'avouerai que nos oisons
Pour juger autrement avaient bien leurs raisons.

Harcelant les passants qu'ils trouvaient sur leurs voies,
Tous en cris déchirants exhalaient leur douleur :
« Fut-il jamais plus grand malheur?
Nous traiter ainsi, nous, des oies!
Voyez comme un rustre ignorant
Et nous pourchasse et nous étrille!
Ne dirait-on pas qu'il nous prend
Pour des oisons de pacotille!
Ce drôle a-t-il jamais songé
Qu'à nous porter respect tout homme est obligé,
A nous qui descendons des illustres volailles
Qui du saint Capitole ont sauvé les murailles?
Rome ordonna (notez ceci!)
Qu'on leur consacrerait des fêtes[1]!
— Et vous, dit un passant, vaniteux que vous êtes,
Vous voulez pour ce fait qu'on vous honore aussi?
— Oui, jadis nos aïeux... — Je sais, j'ai lu l'histoire;
Mais vous, qu'avez-vous fait qui soit si méritoire?
— Nos aïeux, dans l'antiquité,
Nous l'avons dit, ont sauvé Rome!
— Oui, ce point n'est pas contesté;
Mais, vous, qu'avez-vous fait, en somme?
— Nous? Nous n'avons rien fait. — Rien donc ne vous est dû!
Laissez là vos aïeux, mes amis, sans reproche,

[1] On sait qu'en mémoire du Capitole sauvé par les oies, un décret institua, à Rome, une fête nationale annuelle, pendant laquelle une oie était portée triomphalement dans une litière.

L'honneur qu'ils méritaient leur fut jadis rendu;
Mais vous, vous n'êtes bons qu'à rôtir à la broche! »

Ma fable est-elle claire, ou dois-je encore chercher
A l'éclaircir par d'autres voies?
— Non : d'aucuns pourraient s'en fâcher;
Gardons-nous d'agacer les oies.

IV.

L'ÉLÉPHANT EN FAVEUR.

Au roi lion ayant su plaire,
L'éléphant, un beau jour, parvint aux dignités;
Mais les hôtes des bois, d'un tel choix dépités,
En glosaient assez haut, et, comme à l'ordinaire,
Chacun faisait son commentaire.
« D'où viennent, disaient-ils d'un air très-intrigué,
A si pauvre sujet ces faveurs singulières?
Il est affreux, il n'est pas gai,
Rien d'aimable ou de distingué
Dans son port et dans ses manières. »
Et les caquets d'aller. « Ah! dit maître renard
Déroulant sa queue avec art,
S'il avait à montrer ce soyeux appendice,

Sa faveur, à coup sûr, aurait été justice,
Et j'y pourrais du moins applaudir pour ma part.
— Si de griffes, dit l'ours, sa patte était pourvue,
Tout pourrait s'expliquer, et nul ne dirait rien :
Cet agrément l'eût mis en vue;
Mais il en est privé, chacun le sait très-bien.
— Eh! dit alors le bœuf, près de sortir des bornes,
Il a de longues dents; sans doute il leur a dû
De la faveur du roi l'honneur inattendu :
Qui sait si l'on n'a point pris ses dents pour des cornes! »
L'âne, faisant claquer sa double oreille en l'air :
« Je sais, dit-il, pourquoi l'on a faveurs pareilles;
Voulez-vous le fin mot? Pour moi, le fait est clair :
S'il a plu, c'est par ses oreilles! »

Par la jalousie excités
A noter les défauts des autres,
Nous leur cherchons des qualités
Pour attirer l'œil sur les nôtres.

V.

LES MUSICIENS.

Un amateur, un jour, à sa table convie
Un sien voisin; mais il avait deux buts :

La musique étant sa manie,
A son hôte il voulait, dans une symphonie,
Faire entendre ses chœurs[1] pour leurs premiers débuts.
On entonne; à chanter chacun s'escrime en brave;
Mais quel train! l'un monte au grenier
Quand l'autre descend à la cave,
Et tous, à qui mieux mieux, hurlent à plein gosier.
Notre hôte à son tympan sent qu'on fait avanie,
Et la tête lui tourne: « Au nom du ciel, pitié!
Criait-il effaré; la plaisante harmonie!
Ton chœur braille, et ces gens sont fous plus d'à moitié.
— Oui, dit l'amphitryon, qui craint de lui déplaire,
Leur voix détonne un peu, volontiers je l'admets;
Mais ces gens-là, mon cher, ne s'enivrent jamais,
Et leur conduite est exemplaire! »

Moi, je dirai : Boire n'est rien;
Quand tu te charges d'une affaire,
Bois si tu veux, mais fais-la bien!

[1] Quelques seigneurs russes élèvent et entretiennent à domicile, pour le service de leur chapelle particulière, un grand nombre de chantres qui, en général, forment des chœurs très-remarquables, quoi qu'en dise ici la maligne critique de notre auteur. Ces fantaisies ruineuses deviennent, du reste, plus rares de jour en jour.

VI.

L'ORACLE.

Dans un temple païen, jadis un dieu de bois
Passait pour un habile oracle;
Ses réponses étaient des lois,
Et ses conseils faisaient miracle.
D'or et d'argent couvert des pieds jusqu'à la tête,
D'hommages assourdi, tout enivré d'encens,
Il voyait affluer les vœux et les présents,
Tant les gens aveuglés croyaient à leur prophète!
Tout à coup, scandale inouï!
Notre oracle, un beau jour, se trouble et déraisonne,
Il ment effrontément à chaque avis qu'il donne,
Ou parfois, restant court, ne dit ni non ni oui.
Grande rumeur! chacun de dire :
« Qu'arrive-t-il? qu'est devenu
Ce grand esprit qui savait lire
Les secrets du monde inconnu? »
Or, voici le fin mot : la statue était creuse;
Des prêtres, dans ses flancs cachés en tapinois,
Prêtaient au dieu muet leur esprit et leur voix :
Si c'étaient gens experts, la chance était heureuse;
N'hésitant jamais sur le mot,

L'oracle aux consultants paraissait très-habile;
Mais, si le prêtre était un sot,
Le dieu n'était qu'un imbécile.

Maint savant chez nous, m'a-t-on dit,
Sait ainsi se tirer d'affaire :
Il peut passer pour érudit,
Tant qu'il garde un bon secrétaire.

VII.

LE BLUET[1].

Desséché par le vent dans un champ solitaire,
Triste, près de mourir, sans force et sans chaleur,
Un bluet inclinait sa tête vers la terre,
Et sa voix aux zéphyrs murmurait sa douleur :

[1] Cette fable se rattache à un épisode de la vie du poëte. Krilof, atteint d'une grave maladie, à une époque où, encore peu connu, il ne pouvait guère attendre de marques d'intérêt pour sa personne, s'était trouvé inopinément l'objet des plus délicates attentions de la part de l'impératrice mère, Marie Fœdorovna, veuve de Paul Ier, princesse qui a laissé en Russie une grande renommée de bienfaisance. Invité par elle à passer au château de Pavlovsky les premiers jours de sa convalescence, le poëte laissa cette jolie fable dans un des pavillons du jardin pour témoigner sa reconnaissance à sa protectrice.

« Que le jour est lent à paraître !
Et pourtant, lorsque le soleil
Aura doré les champs de son éclat vermeil,
Peut-être à ses rayons pourrai-je encor renaître !
— Tu n'es pas, mon cher, assez sot
Pour t'abuser ainsi, j'espère,
Lui repartit un escarbot
Qui, près de là, fouillait la terre.
Crois-tu que le soleil n'ait pas autre souci
Que de voir si tu nais ou si tu meurs ici ?
Il n'en a, sois-en sûr, ni le temps ni l'envie.
Tu ne sais rien, mon cher, des choses de la vie !
Comme moi de ce monde observant les secrets,
Dans les airs, en volant, si tu pouvais me suivre,
Tu comprendrais que seuls les champs et les forêts
Sont nés pour le bonheur, et seuls ont droit de vivre.
Si le soleil veut bien dispenser ses chaleurs,
Ce n'est qu'au cèdre altier, ce n'est qu'au chêne immense.
Ses rayons, il est vrai, daignent donner aux fleurs
Des parfums embaumés et de riches couleurs ;
Mais des fleurs avec toi grande est la différence !
Tel est leur prix et leur beauté
Que le Temps, qui ne plaint personne,
Est pourtant lui-même attristé
Quand de sa faux il les moissonne ;
Mais toi, quel est ton charme et quel est ton parfum ?
Ta voix pour le soleil n'est qu'un bruit importun.
Nul rayon ne prendra la peine

De venir te chercher. Crois-moi,
N'attends plus rien, ta plainte est vaine;
Sèche, et tais-toi! »

Mais le soleil paraît; sur la nature entière
Il répand à grands flots ses feux et sa lumière;
Sur l'empire de Flore un rayon a passé;
Tout renaît, tout se vivifie,
Et le pauvre bluet, que la nuit a glacé,
Sous ce regard du ciel a retrouvé la vie!

Vous qu'au faîte des dignités
Le pauvre en suppliant contemple,
Oh! que de mon soleil les libéralités
Vous soient d'un salutaire exemple!
Voyez : par lui tout vit, par lui tout est heureux!
Ses soins, comme au cèdre superbe,
Partout où vont briller ses rayons généreux,
Sont prodigués même au brin d'herbe.
Ainsi qu'un pur cristal scintille aux feux du jour,
Le cœur de tout mortel s'embrase à son image,
Et l'univers entier, par un hymne d'amour,
Le bénit et lui rend hommage!

VIII.

LE RICHE PAUVRE.

« Beau plaisir, ma foi, d'être riche,
Si l'on veut, comme un indigent,
De boire et de manger se montrer toujours chiche,
Sans avoir d'autre soin que d'entasser l'argent !
A quoi bon tant d'écus? La mort vient qui nous presse;
Nul de nous, au fatal moment,
Ne saurait emporter sa caisse,
Et l'on n'a rien connu que misère et tourment!
Ah! si j'avais bourse bien ronde,
Comme ils danseraient, les ducats!
Quels bals! quels festins! quels galas!
Il en serait bruit par le monde!
Mais à faire aux autres du bien,
Je mettrais mon plus cher délice :
Riche qui ne dépense rien
Fait de sa vie un long supplice! »

Couché sur un banc froid et nu,
Ainsi philosophait dans sa pauvre chaumine
Un gueux tout en haillons et d'assez triste mine,
Quand des fentes du mur sortit... un inconnu,
Un sorcier, nous dit l'un, ou, nous dit l'autre, un diable.

(Le second, je crois, n'a pas tort;
Mais, sur ce point, obscur d'abord,
Les faits parleront dans ma fable.)
L'inconnu près du gueux s'arrête et parle ainsi :
« Tu voudrais être riche, et j'ai pu même entendre
Dans quelle intention, car j'étais près d'ici;
C'est fête pour mon cœur quand j'ai service à rendre;
Tiens, prends la bourse que voici :
J'y mets un ducat seul, mais, pour grossir la masse,
Quand tu l'en tireras, un autre y prendra place;
Tu ne saurais manquer de t'enrichir ainsi;
Prends des ducats, mon cher; pour toi libre carrière!
A ton gré, sans compter, tu peux les entasser,
Mais retiens bien ceci : tu n'en peux dépenser
Qu'après avoir jeté la bourse à la rivière. »

Il dit et disparaît. Près de perdre l'esprit,
Notre homme est stupéfait et sa joie est immense;
Mais, plus calme enfin, il commence
A tirer des ducats comme il était prescrit.
Est-ce un songe moqueur qui vient troubler sa vue?
O prodige! un ducat à la bourse ravi
Aussitôt d'un autre est suivi,
Qui sous sa main tremble et remue!
« Je vais, dit-il, tirer des ducats à foison,
Et, riche, dès demain, je vis en sybarite! »
Le lendemain, le gueux se donne autre raison :
« Je suis riche, il est vrai, mais la dose est petite;

D'accroître son avoir tout homme est curieux :
Être riche, c'est bien ; l'être deux fois, c'est mieux.
Si j'ai le sac en main, c'est pour qu'il me profite.
Point de paresse ! allons ! un jour, un jour encor,
Je veux jusques au soir fouiller dans mon trésor.
Voici pour la maison, voici pour l'équipage...
Et voilà pour le petit bien !
Eh ! parbleu ! si je veux acheter un village,
L'occasion est belle et je n'en perdrai rien ;
Pas si sot ! La sacoche est merveilleuse aubaine,
Gardons-la ! Je puis bien jeûner encore un jour ;
Et, quand ma caisse sera pleine,
J'emplirai ma panse à son tour ! »

Un jour, une semaine, un mois, un an se passe ;
Il ne peut plus compter les ducats qu'il entasse ;
Il mange et boit fort mal. Dès que l'aube a paru,
Sans trêve, il court au sac plonger sa main avide,
Et, quoique tous les soirs son trésor soit accru,
Tous les soirs dans sa caisse il trouve encor du vide.
Mon gueux voudrait parfois, écoutant la raison,
Jeter la bourse à l'eau... Soudain, son cœur se serre ;
Il fait un pas vers la rivière,
Il en fait deux vers la maison.
« Foin de moi ! se dit-il en rapportant la bourse ;
J'ai perdu la cervelle ! Est-il bien de saison
D'aller jeter un sac d'où l'or coule de source ? »

Du malheureux déjà les cheveux sont tout gris ;
Jaune comme son or, sa peau hâve et ternie
Ne couvre qu'à regret ses membres amaigris ;
Il perd santé, repos, et touche à l'agonie !
Quand viendront les festins? O projets superflus !
Déjà depuis longtemps le gueux n'y pensait plus ;
Mais du mourant la main tremblante
Tous les matins venait encor
De la bourse, à son gré trop lente,
Tirer sans fin, tirer de l'or ;
Et de ses millions il comptait le neuvième,
Quand, dévorant des yeux l'or qu'il a tant rêvé,
Il vient mourir sur le banc même
Où le diable l'avait trouvé !

IX.

LE PARNASSE.

Quand la Grèce hors de ses plaines
Eut un beau jour chassé ses dieux,
Les habitants, à qui mieux mieux,
Se partagèrent leurs domaines.
Du Parnasse les verts coteaux,
Livrés dès lors à des profanes,

Sous la loi de maîtres nouveaux,
Servaient de pâturage aux ânes.
Or, nos baudets, sachant fort bien
Que les Muses, au temps ancien,
Avaient habité la contrée,
Se disaient : « Ce n'est pas pour rien
Qu'au Parnasse on nous donne entrée!
De ces neuf Sœurs les tristes chants
Ont ennuyé l'humaine espèce;
Pour s'égayer, chacun s'empresse
De faire appel à nos talents.
— A l'œuvre donc! et confiance!
J'entonne, crie un des intrus,
Partez, ne vous arrêtez plus;
Mes amis, point de défaillance!
Il faut illustrer nos débuts!
Faisons tonner notre musique
Plus haut que n'ont fait les neuf Sœurs,
Et de façon plus harmonique
Tâchons d'organiser nos chœurs!
Pour que chez nous nulle chicane
Ne trouble la fraternité,
Il nous faut prendre un arrêté :
Quiconque n'aura point l'organe
Dont l'âne paraît seul doté,
Doit du Parnasse être écarté
A tout jamais comme un profane. »
Dans ce discours approfondi,

Mon baudet, parlant comme un âne,
Est par les ânes applaudi.
Le nouveau chœur alors se rue,
Avec rage, en cris insensés;
On croit entendre une cohue
De chariots faisant dans la rue
Grincer leurs essieux mal graissés.
Comment ce sabbat exécrable
Cessa-t-il? N'y pouvant tenir,
L'ânier du Parnasse à l'étable
Vint les chasser, pour en finir.

On a chez nous même manie :
Dans mainte place, on croit en vain
Qu'avec le rang vient le génie;
On s'estime un grand écrivain
Dès qu'on siége à l'Académie.

X.

L'HOMME ET SON OMBRE.

Un plaisant, pour saisir son ombre,
Se donnait un jour grand tracas;
Il fait un pas, deux pas, trois pas,
Elle en fait aussi pareil nombre.

Il court, et l'ombre court encor,
Sans jamais céder ni se rendre :
On dirait vraiment un trésor
Qui ne veut pas se laisser prendre!
Notre original, un beau jour,
Mieux avisé, court en arrière,
Et c'était l'ombre, alors moins fière,
Qui poursuivait l'homme à son tour!

O femmes! parmi vous plus d'une...
Eh bien, quoi? qu'allez-vous penser?
Je ne veux pas vous dénoncer;
Parlons plutôt... de la Fortune :
La quinteuse a des fruits si doux,
Que chacun veut mordre à sa grappe;
Courez après : elle s'échappe;
Tournez le dos : elle est chez vous!

XI.

LE BOIS ET LE FEU.

Soyez prudent en amitié;
Déguisé sous ce nom sublime,
Pour vous engloutir, sans pitié,
L'égoïsme creuse un abîme.

De cette triste vérité
Si la preuve est encore à faire,
Tout aussi bien qu'un long traité,
Ma fable vous la rendra claire.

Un feu, que naguère un passant
Venait d'abandonner sans doute,
Près d'un bois brûlait sur la route,
Ou plutôt s'éteignait, par degrés faiblissant.
Plus d'aliment! Visible à peine,
Il va mourir. Voyant sa fin prochaine,
« Mon cher, dit-il au bois, combien je plains ton sort!
Qu'as-tu donc fait de ton feuillage?
Pourquoi, nu, sec et sans ombrage,
Sembles-tu déjà presque mort?
— Ah! répond le bois, ma verdure
Sous la neige a dû se flétrir!
C'est mon destin : l'hiver me ravit ma parure;
Je ne dois plus alors verdoyer ni fleurir.
— Bagatelle, mon cher! unissons-nous ensemble,
Tu pourras, grâce à moi, te passer du soleil :
Je suis son frère et lui ressemble;
J'ai son aspect brillant et j'ai pouvoir pareil.
Les serres te diront d'ailleurs de mes nouvelles;
Si, malgré vent, neige et frimas,
Les fruits y sont si mûrs, les fleurs y sont si belles,
C'est grâce à moi! L'éloge a pour moi peu d'appas;
Se vanter est d'un sot, et pourtant je dois dire

Qu'en hiver le soleil a moins que moi d'empire.
Sans doute il brille encor, mais sa chaleur est vaine;
La neige qu'il effleure à peine
Fond, tu le vois, devant moi seul.
Si tu veux, pendant la froidure,
Avoir comme au printemps fleurs et bourgeons nouveaux,
Accorde-moi, tant qu'elle dure,
Un petit coin dans tes rameaux. »

Marché conclu. Le bois au feu donne un asile;
L'étincelle devient brasier;
Le brasier ne dort pas : dans son ardeur mobile,
De rameaux en rameaux il couvre un arbre entier.
Une épaisse fumée, attestant ses ravages,
En brûlants tourbillons monte au sein des nuages.
Le bois, de proche en proche, au loin s'est enflammé;
Le fléau marche encore... et tout est consumé!

Où sont ces frais bosquets dont le riant feuillage
Offrait au voyageur le repos sous l'ombrage?
De leurs troncs hideux les débris
Seuls aujourd'hui couvrent la terre;
Mais qui peut en être surpris?
Bois et feu font tristes amis,
Eux qui sont nés pour être en guerre.

XII.

LE TARIN ET LE HÉRISSON[1].

Vers l'aube, au fond des bois, goûtant la solitude,
Un timide tarin gazouillait ses chansons,
Dont l'écho des bosquets répétait seul les sons :
Il chantait pour chanter, sans art et sans étude.
Phébus, sorti du sein des mers,
Des flots de sa lumière inondant la nature,
Vint rendre tout à coup la vie à l'univers,
Et, dans les bois remplis d'un frais et doux murmure,
Le rossignol joyeux chanta ses plus grands airs.
Le tarin se taisait. D'un ton plein d'ironie
Un hérisson lui dit : « Ne sais-tu plus chanter?
» Quand le soleil paraît, pourquoi donc t'arrêter?
— Pour chanter de Phébus la splendeur infinie,
Répondit le tarin en soupirant tout bas,
Il faudrait des accents que mes chansons n'ont pas,
» Et trop faible est mon harmonie! »

Si ma muse à Pindare eût pris son luth divin,
A la gloire aussi, moi, j'aurais osé prétendre;
Ma voix, qui pour l'écho pleure et soupire en vain,
Aurait chanté pour Alexandre!

[1] Krilof avait adressé cette fable à l'empereur Alexandre Ier, qui, pendant tout son règne, ne cessa de lui donner des marques d'une délicate protection.

XIII.

L'ANE ET JUPITER.

Quand Jupin de sa main féconde
Fit sortir ce vaste univers,
De races d'animaux divers
Il peupla les déserts du monde.
L'âne naquit alors ; mais, soit de parti pris,
Soit pressé par les soins qui l'agitaient en foule,
Jupiter se trompa : l'âne sortit du moule
Gros comme un écureuil, et jeta les hauts cris.
Sur si chétive créature
Nul n'avait daigné tourner l'œil.
L'âne eût voulu briller, mais comment? sa stature
Répondant mal à son orgueil,
Il faisait par le monde assez triste figure.
Un jour, vers Jupiter le quinteux animal
Accourt pour réclamer plus superbe encolure :
« Pitié! s'écriait-il, a-t-on rien vu d'égal
Aux affronts qu'il faut que j'endure?
Le tigre, le lion, l'éléphant, en tous lieux
Sont comblés d'honneurs et d'hommages ;
Petits et grands, à qui mieux mieux,
Vantent partout leurs avantages ;
Pourquoi donc l'âne seul a-t-il si triste lot?

Qui l'honore, et de lui qui dit jamais un mot?
Ah! si du veau j'avais la taille,
Tigres et léopards rabattraient leurs grands airs,
Et cette foule qui me raille
Irait prôner partout mon nom dans l'univers. »

Avant que parût la lumière,
Notre âne tous les jours courait vers Jupiter,
Et tous les jours, sans fin, lui chantait le même air.
Jupiter, ennuyé, fit droit à sa prière;
L'âne devint soudain grand animal. Sa voix
Ayant acquis dès lors des cordes sans pareilles,
Notre hercule à longues oreilles
Devint l'épouvantail des bois;
Les hôtes des forêts criaient tous à la fois :
« Quel étrange animal! la chose est bien certaine,
Il a des dents d'un pied, des cornes par douzaine! »
Chacun parlait de lui du matin jusqu'au soir.
Comment tout finit-il? Cet animal si crâne,
Qu'était-il en effet? On vint à le savoir :
Le baudet, depuis lors, porte l'eau du lavoir,
Et l'on dit : « Bête comme un âne! »

Du rang qu'importe la hauteur!
Qui veut trop se grandir s'abaisse;
Quand on est petit par le cœur,
On n'est pas grand par sa noblesse.

XIV.

LES SINGES ET LE CHASSEUR.

Libre à vous d'imiter, mais il faut de l'esprit
Pour savoir choisir son modèle;
Quand par hasard un sot s'en mêle,
Dieu sait alors si l'on en rit!
Pour rendre ma leçon plus frappante et plus neuve,
Dans les pays lointains j'en vais chercher la preuve.

Les singes, pour nous imiter,
Ont un empressement souvent bien ridicule.
Dans un pays d'Afrique où leur race pullule
Au point que par milliers on pourrait les compter,
Plusieurs d'entre eux, unis par troupes,
Des branches d'un taillis écartant l'épaisseur,
Ou sous les verts rameaux dissimulant leurs groupes,
De loin, en tapinois, observaient un chasseur.
Sur le sol, d'avant en arrière,
Dans les mailles d'un grand filet,
Notre rusé compère à dessein se roulait,
Et nos sots à gloser trouvaient ample matière.
« Mais voyez donc, qu'il est hardi!
Que de bons tours et quelle adresse!
Comme il s'est en arc arrondi,

Et qu'avec grâce il se redresse!
Où donc met-il ses mains? ses pieds où donc sont-ils?
Bien joué! voyez la culbute!
Nos tours, à nous, sont très-subtils;
Mais pourrions-nous entrer en lutte?
Pourtant, mes bons amis, il ne serait pas mal,
Puisqu'il ne peut trouver son maître,
De voir si parmi nous il aurait son égal.
Quand il sera bien las, il s'en ira peut-être;
Alors, à notre tour! » Le chasseur en effet,
Laissant là ses filets, pour un instant s'efface.
Nos singes de descendre : « Allons! à nous la place!
Çà, point de temps perdu : faisons comme il a fait! »

Les filets sont tout prêts pour faire accueil aux hôtes;
Chacun s'y précipite et s'y vautre à plaisir;
On y saute, on s'y roule à se rompre les côtes;
On s'amuse, Dieu sait! Mais il fallait sortir!
Blotti dans le taillis, le fin chasseur les guette.
Prenant en main des sacs à dessein préparés,
Dès qu'il voit qu'il est temps, il sort de sa cachette.
Nos singes dans les rets s'agitent effarés;
Mais ils sont enlacés : impossible est la fuite!
Notre homme, au fond du sac les tassant, leur apprit
Qu'il faut toujours avec esprit
Savoir choisir ce qu'on imite[1].

[1] Krilof, dans cette fable, a donné tout à la fois le précepte et l'exemple, car il a imité *les Singes matelots* de notre fabuliste Lamotte, sans rester inférieur à son modèle, dans le texte russe.

XV.

LE TRIGAME.

Certain gaillard aventureux
Du vivant de sa femme en épouse encor deux.
Le roi l'apprend. (Ce roi modèle
Se montrait à tel point sévère et scrupuleux,
Qu'il voulait qu'à sa femme un époux fût fidèle.)
Pour punir le triple mari,
Le monarque aussitôt convoque la justice,
Et, pour qu'aux yeux de tous ce crime soit flétri,
Il prétend qu'on invente un si cruel supplice,
Que ses sujets, épouvantés,
D'en faire un jour autant ne soient jamais tentés.
« Si pour le ménager je vois des subterfuges,
Dit le roi, dans leur tribunal
Je ferai pendre tous les juges! »
Le propos pour nos gens n'avait rien d'amical,
Et la froide sueur sur leur front répandue
Montra quel était leur effroi.
La cour entre en séance, et, trois jours assidue,
Fouille et refouille en vain l'arsenal de la loi.
Quelle peine infliger? Le Code en a par mille;
Mais l'usage toujours montrait qu'en pareil cas,
Le coupable puni ne se corrigeant pas,
La peine était trop douce et l'exemple inutile.

Dieu les inspire enfin ! Pour entendre l'arrêt,
Devant le tribunal l'accusé comparaît.
    La sentence portait, en somme,
Qu'ayant pris sciemment trois femmes à la fois,
    A l'avenir, chez lui, notre homme
    Les garderait toutes les trois.

L'arrêt semble une grâce, et le peuple en murmure :
    « Quoi ! les juges sont donc vendus?
    De par le roi, la chose est sûre,
    Tous, dès demain, seront pendus ! »

Mais, pour fuir le bonheur que promettaient trois femmes,
Ce fut l'infortuné qui soudain se pendit ;
Et le roi, quand le bruit partout s'en répandit,
    N'eut plus à punir de trigames.

XVI.

LE COFFRET.

Où nous nous donnons grand tourment
Souvent la peine est inutile ;
Quand l'affaire est simple et facile,
Sachons la traiter simplement.

Un amateur reçut un coffret magnifique
Dont le travail exquis, le fini merveilleux
Des visiteurs charmés occupaient tous les yeux,
Quand survint un voisin, savant en mécanique.
D'un œil très-attentif observant le coffret :
« Point de serrure! allons, c'est un coffre à secret!
Dit-il; rassurez-vous : étant de la partie,
Pour découvrir le truc je suis assez expert;
Oui, oui, je m'en fais fort! Bien qu'ici l'on en rie,
Laissez-moi réfléchir, et le coffre est ouvert! »

Notre savant saisit la boîte,
Et, méditant d'un air profond,
La tourne à gauche et la retourne à droite,
En presse les côtés, le couvercle et le fond,
Pousse les vis de la rainure ;
Mais il se met en vain l'esprit à la torture;
Et les voisins de rire, en chuchotant tout bas.
Plus d'un propos railleur l'agace et le taquine :
« Par ici! — Non, par là! — Ça vient! — Ça n'ira pas! »
A l'œuvre d'autant plus notre savant s'obstine,
Et se donne nouveau tracas.
Il redouble d'efforts, il souffle, il est en nage,
C'est peine et temps perdus! mais enfin, vers le soir,
De deviner l'énigme ayant perdu l'espoir,
Vaincu par la fatigue, il renonce à l'ouvrage.

Or, voulez-vous savoir quel était le secret?
On levait le couvercle... et le coffre s'ouvrait!

XVII.

L'AIGLE ET LES POULES.

Pour jouir des splendeurs d'un soleil éclatant,
Un aigle, un jour, planait par delà les nuages,
Et s'ébattait, libre et content,
Dans la sphère éthérée où naissent les orages.
Mais enfin, fatigué d'un long vol dans les cieux,
L'oiseau-roi s'abattit sur le toit d'une grange.
C'était pour un monarque un trône assez étrange;
Mais les rois ont parfois le goût capricieux.
Voulait-il faire honneur à ce modeste asile?
Avait-il vainement cherché, loin de son nid,
Le chêne au faîte altier ou le roc de granit?
Dire ce qu'il pensait m'est assez difficile.
Du reste, sur ce toit à peine il vient poser,
Et bientôt sur un autre il porte son caprice.
Une poule, témoin de ce fol exercice,
Va trouver sa commère et se met à jaser.
« Dis-moi, commère, ma mignonne,
Pourquoi l'aigle chez nous est-il si fort prisé?
Pour son vol, nous dit-on; c'est nous la bailler bonne!
Voler d'un toit sur l'autre est-il si malaisé?
J'en fais bien tout autant, sans étonner personne.
Ceux qui pourraient encor préférer l'aigle à nous,

Désormais, à coup sûr, devront passer pour fous !
Qu'a-t-il de plus ? Dans d'autres moules
A-t-on fait ses pieds et ses yeux ?
Nous l'avons vu : vole-t-il mieux
Qu'on ne vole ici chez les poules ? »

Mais l'aigle, fatigué du vain bruit de leurs voix,
Leur dit : « Vous avez tort et raison à la fois :
S'il veut quitter la sphère au vulgaire inconnue,
L'aigle, vous dites vrai, jusqu'au niveau du sol,
Tout comme vous parfois peut abaisser son vol ;
Mais les poules jamais n'ont plané dans la nue. »

Censeur indiscret et bavard,
Toi qui vas du génie épier la faiblesse,
Cherche plutôt sa force ; élève ton regard
Pour le suivre planant dans les hauteurs de l'art ;
Détourne les yeux, s'il s'abaisse !

LIVRE DEUXIÈME.

I.

L'AMITIÉ DES CHIENS.

Deux chiens d'humeur assez chagrine,
Polkan et Barbos, un beau jour,
Mollement couchés dans la cour,
Se chauffaient au soleil, tout près de la cuisine.
Certe, ils auraient mieux fait, pour plus d'une raison,
De rester sur le seuil à garder la maison;
Mais, leur panse étant bien repue,
Et le savoir-vivre des chiens
Leur défendant, le jour, d'aboyer dans la rue,
Ils pouvaient se livrer à de longs entretiens.
Sur le service des confrères
Portant leur blâme ou leur pitié,
Ils frondaient leurs défauts ou plaignaient leurs misères,
Puis on parla de l'amitié.
« Quel sort vraiment digne d'envie,
Dit Polkan, lorsque, cœur à cœur,

Près d'un ami passant sa vie,
Dans les soins mutuels on met tout son bonheur!
Soit le jour, soit la nuit, complaisamment attendre
L'ami, pour dormir ou manger,
Et, lorsque sa peau court danger,
Comme un rempart vivant de son corps le défendre;
Les yeux sur ses yeux, échanger
Un regard langoureux et tendre;
Ne compter comme vrais plaisirs
Que les plaisirs goûtés par l'autre;
Exaucer tous ses vœux, prévoir tous ses désirs,
Enfin par son bonheur savoir doubler le nôtre,
Voilà vivre, Barbos! Si le ciel eût permis
Que tous deux, par exemple, on nous vît bons amis,
J'ose affirmer qu'en ces demeures
Nous n'aurions jamais su comment passaient les heures.
— Eh! mais c'est parler d'or, dit Barbos à son tour,
J'ai souvent eu le cœur malade
De voir que, chiens de même cour,
Nous n'ayons pu passer un jour
Sans nous donner quelque gourmade.
Et pourquoi? Grâce au maître, ici n'avons-nous pas
Logis vaste pour deux et suffisants repas?
Vrai, mon cher, je rougis de honte!
Notre amitié pour l'homme est, dès l'antiquité,
Un exemple en tout lieu très-justement vanté;
Mais entre chiens dis-moi combien d'amis on compte,
Lorsque chez les humains on en a tant compté?

— Eh bien, que, grâce à nous, cette amitié si rare,
Devienne, dit Polkan, l'honneur de ce temps-ci!
Donne la patte! — La voici! »
Et le couple amical, que le bonheur égare,
Se mange de baisers et s'étouffe à moitié;
Dans son ivresse, il se compare
Aux plus fameux héros qu'illustra l'amitié.
« Viens, mon Oreste! — Viens, Pylade!
Ne soyons plus jaloux, querelleurs ni méchants! »

Par malheur, au milieu de ces transports touchants,
Un os qu'on jette entre eux interrompt l'accolade...
Adieu la paix! Sur l'os on court, à corps perdu;
Par Pylade Oreste est mordu;
On voit voler dans la mêlée
Les poils arrachés par les dents;
A grand'peine, un seau d'eau qu'on jette à la volée
Vient séparer les prétendants.

Le monde, fécond en surprises,
Dans ses rangs nous fait voir souvent de tels amis,
Caressants, dévoués, l'un à l'autre soumis;
Des mêmes sentiments leurs âmes sont éprises;
On croirait voir deux cœurs en un cœur réunis,
Mais qu'on leur jette un os... voilà nos chiens aux prises [1]!

[1] Xavier de Maistre et L. Arnault ont fait d'assez heureuses imitations de cette fable.

II.

LE SINGE ET LES LUNETTES.

Un singe assez caduc sentait faiblir ses yeux;
Mais devant lui quelque bipède
Avait dit qu'à ce mal il est un sûr remède,
Les lunettes toujours y subvenant au mieux.
Mon singe s'en procure une demi-douzaine;
Puis des quatre mains le voilà
Tournant par-ci, virant par-là
Ces objets dont l'emploi le mettait fort en peine.
Il tente vingt essais : sur sa tête il les met
Tantôt près de la nuque et tantôt au sommet,
Les pose sur sa queue et les lèche et les flaire;
Mais sa vue, après tout, n'en était pas plus claire.
« Au diable! dit-il; est bien fou
Qui de ces gens croit les sornettes!
Ils m'ont menti : de ces lunettes
On ne saurait tirer de profit pour un sou! »

Il dit, et, maudissant ces instruments rebelles,
Au comble du dépit par degrés arrivé,
Il les lança si fort à l'angle d'un pavé,
Qu'il en jaillit des étincelles.

Ainsi souvent, chez nous, un ignorant esprit
Traite toute œuvre d'art du vulgaire incomprise :
De sa langue en tout lieu d'abord il la flétrit,
Et, s'il est puissant, il la brise.

III.

LE ROITELET.

Un roitelet écervelé
Sur un rivage, un jour, accourt tout essoufflé,
Et, devant la foule, il proclame
Qu'il mettra l'Océan en flamme!
Vous jugez si partout le bruit s'en répandit!
Par le subit effet d'une terreur commune,
Au fond des eaux on entendit
S'agiter bruyamment les sujets de Neptune.
Du fond des bois, du haut des airs,
S'empressent d'accourir mille animaux divers,
Pour guetter si la mer, à sa voix allumée,
Va, comme il l'a prédit, s'en aller en fumée.
Maint viveur, la cuiller en main,
Dès que le premier bruit en vint à son oreille,
Pour manger une oukha[1] pareille
Se hâta tout d'abord de se mettre en chemin.

[1] Soupe au poisson, très-populaire en Russie.

Dans ces festins qu'avec mystère
Un fournisseur très-libéral
Prodigue aux gens du ministère,
On n'aurait point trouvé si séduisant régal.
On se presse, on s'écrase, et chacun voit d'avance
Le prodige effrayant qu'il attend en silence.
Déjà sur l'Océan sont fixés tous les yeux.
« Il brûlera, dit l'un, car voilà qu'il bouillonne!
— Mais, dit un autre, il fait bien mieux,
Il est en feu, Dieu me pardonne! »
A vrai dire, nos gens s'abusaient en tout point;
La mer ne bouillait guère et ne s'allumait point.
Comment tout finit-il? L'histoire nous raconte
Que le roitelet, tout confus,
Courut chez lui cacher sa honte.
La mer ne brûla point, et l'on n'en parla plus.

Je dirai, sans avoir ici personne en vue,
Qu'en toute affaire on a grand tort
De se vanter, si, tout d'abord,
On n'en a point prévu l'issue.

IV.

LE DUCAT.

Polir l'esprit des gens est-ce faire œuvre utile?
En soi la chose est bonne, et nul n'y contredit;
Mais je ne voudrais pas que chacun confondît
Le brillant du savoir et cet éclat futile
Dont les mœurs en déclin font parade à la ville.
Pour donner aux esprits de douteuses clartés,
En voulant n'enlever que leur grossière écorce,
Nous pouvons les priver d'utiles qualités,
Gâter leur naturel et leur ôter leur force.
A ces esprits heureux de leur simplicité,
Nous donnons en échange un éclat illusoire;
Qui croit les mener à la gloire,
Les plonge dans l'obscurité.
Le sujet est immense, et, si quelqu'un y touche,
Il en pourra former un gros livre à loisir.
Mais il est des esprits qu'un ton grave effarouche;
La vérité trop sombre allant mal à ma bouche,
La fable, en souriant, saura mieux l'éclaircir.

Un mougik, sot fieffé, comme dans son espèce
On en voit par milliers, un jour avait trouvé

Un fort bon ducat d'or gisant sur le pavé.
La pluie et la poussière avaient rouillé la pièce;
Pourtant à notre homme on offrit
Trois fois plein ses deux mains de monnaie en échange.
« A d'autres! se dit-il; étant garçon d'esprit,
Pour en avoir le double, il faut que je m'arrange.
J'ai mon plan; ce ducat, laissez faire, on viendra
Me l'arracher des mains, et chacun en voudra! »

Prenant donc du gravier, du sable, de la craie
Et de la brique en poudre, il s'en donne à plaisir :
Sans trêve, à tour de bras, il frotte, il use, il raie
Le malheureux ducat, pour le mieux éclaircir.
Il frotte avec le sable, il frotte avec la brique,
Avec la craie il frotte encor,
Dans l'espoir de donner à l'or
Un brillant, un éclat magique.
L'or brille enfin, mais, par malheur,
Hélas! ce ducat magnifique
Perdant son poids, perd sa valeur.

V.

LES IMPIES.

Un peuple de l'antiquité,
Peuple à l'âme endurcie, opprobre de la terre,

Des dieux bravant l'autorité,
Contre le Ciel se mit en guerre.
Pour accomplir enfin leurs projets inhumains,
Un jour, de flèches et de pierres,
D'arcs et de frondes meurtrières
Les révoltés arment leurs mains.
Par milliers courant dans les plaines,
Ils lancent vers le ciel d'insolentes clameurs,
Et de l'impiété zélés instigateurs,
Soufflant la discorde et les haines,
Ils vont par leurs discours embraser tous les cœurs.
De despotisme et de folie
Ils osent accuser le grand conseil des cieux.
« Mais, disaient-ils, que font les dieux?
Leur conseil dort et nous oublie,
Ou, s'il agit, rien n'en va mieux!
Apprenons-leur à vivre, allons! l'heure est venue;
Sur les hauteurs portons nos pas;
Là, sans qu'un vain respect vienne arrêter nos bras,
Nos pierres et nos traits iront percer la nue,
Et l'Olympe, écrasé, va tomber en éclats. »

Mais de leur insolente audace
Les dieux se sont émus : pour conjurer les coups
Dont la révolte les menace,
Ils vont de Jupiter activer le courroux.
Le conseil est d'avis qu'afin de les réduire,
Le plus simple prodige aisément peut suffire.

Pour disperser tous ces pervers
Que faut-il après tout? Un déluge ou la foudre;
Ou ne peut-on sur eux lancer, du haut des airs,
Des rocs pour les réduire en poudre?
« Attendons, dit le roi des cieux.
Dans leur révolte et leurs blasphèmes
S'ils persistent, cessez de craindre pour les dieux;
Les rebelles bientôt se châtieront eux-mêmes. »

Or, voilà qu'avec un grand bruit
De la foule ameutée éclate enfin la rage.
De pierres et de traits un horrible nuage
Dans la céleste plaine a répandu la nuit.
Alors du roi du ciel la puissance insultée,
Fait retomber sur eux leurs traits du haut des airs;
Et la mort, les frappant sous mille aspects divers,
Jonche de leurs débris la terre épouvantée.

Tels sont les tristes fruits de l'incrédulité :
Peuple, garde-toi bien de tes faux philosophes;
Leur voix, en insultant à la Divinité,
Peut avancer pour toi l'heure des catastrophes;
Mais que font contre Dieu leurs efforts insensés?
Pour venger ses affronts, sa main, moins débonnaire,
Fera toujours sur eux tomber comme un tonnerre
Tous les traits qu'ils auront lancés.

VI.

LE LION ET LA PANTHÈRE.

Le roi des forêts autrefois,
Avec madame la panthère,
Au sujet d'un vallon, d'un repaire ou d'un bois,
Depuis longtemps était en guerre.
Sans doute on eût pu tout d'abord
Décider par le droit qui des deux avait tort;
Mais avec les puissants le droit n'a rien à faire:
Leur code dit qu'en toute affaire,
On est toujours très-juste alors qu'on est très-fort.
Après mainte et mainte aventure,
Ces combats acharnés devaient pourtant cesser,
Sans quoi la griffe la plus dure
Aurait fini par s'émousser.
On arrêta que la querelle
Serait soumise au droit, sans plus troubler l'État,
Et que l'on signerait une paix éternelle,
Comme on l'entend toujours... jusqu'au premier combat.
« Il nous faudrait, dit la panthère,
Choisir pour nous juger chacun un secrétaire;
Ce qu'ils décideront pour nous deux fera loi.
Moi, je prendrai le chat; il manque un peu de tête,

Mais enfin il est probe, et c'est assez pour moi.
Toi, prends l'âne, à ton tour; c'est une noble bête!
S'il te faut parler franc, c'est tout à fait ton lot.
Tu ne pourrais, à ta cour même,
Trouver pareil sujet. Crois un ami qui t'aime,
Tout ton conseil privé ne vaut pas son sabot.
Faisons-nous donc ici promesse
D'accepter ce qu'en ce débat,
Avec mon bonhomme de chat,
D'un pareil conseiller réglera la sagesse. »

Le lion ne dit mot, mais, méditant à part,
Il met de côté l'âne et prend... maître renard.
Sa Majesté sans doute étant assez savante
Pour connaître le monde et juger ce qu'il vaut,
S'était dit : « Tout ami qu'un ennemi nous vante,
N'est jamais l'ami qu'il nous faut. »

VII.

LE GRAND SEIGNEUR ET LE PHILOSOPHE.

Un grand seigneur, pour charmer ses loisirs,
Sur tout sujet causant avec un sage,
Lui dit un jour : « Au gré de tes désirs,
Toi qui du cœur déchiffres chaque page,

Tu sais le monde; explique-nous pourquoi,
Quand nous fondons une docte assemblée,
Un tribunal, en dépit de la loi,
Les ignorants y pénètrent d'emblée.
Pareil abus est fort mauvais en soi;
Mais, entre nous, est-il donc incurable?
— Oui, dit le sage, et voici mes raisons :
Toute assemblée est, sur ce point semblable
A ces chalets qu'en bois nous bâtissons.
— Que dis-tu là? — Vous en doutez peut-être;
J'ai fait construire, eh bien, le croirez-vous?
Mes murs encor n'avaient pas vu leur maître,
Que les cricris en habitaient les trous. »

VIII.

LE PARTAGE.

D'une maison et d'un comptoir
D'honnêtes commerçants, communs propriétaires,
Ayant vu des monts d'or accroître leur avoir,
Pour cesser tout commerce arrangeaient leurs affaires.
Le partage des biens devint un cas urgent;
Mais où vit-on jamais sans dispute un partage?
Pour diviser le fonds et répartir l'argent,
Chacun à qui mieux mieux se montrait exigeant :

De là grand bruit et grand tapage.
Soudain l'on crie : « Au feu ! l'incendie est tout près !
Courez vite sauver maison et marchandise !
— Allons ! repart l'un d'eux ; faut-il qu'on nous le dise?
Nous reviendrons plus tard régler nos intérêts.
— Non, dit un autre, aux cris ajoutant la menace,
Si vous ne payez mille écus
Qui pour ma part me sont bien dus,
Je ne veux point quitter la place.
— Moi, l'on m'en doit deux mille, et mon compte est bien clair,
Ripostait un troisième. — Eh ! non, non ! je proteste.
Il faut d'abord savoir, mon cher,
Le pourquoi, le comment, et la somme et le reste. »
Nos benêts, à grand bruit, disputaient, sans songer
Que, par la flamme atteint, leur bien courait danger.
Le feu s'avance ; la fumée
Vient enfin étouffer leurs cris,
Et leur fortune consumée
Fait sur eux crouler ses débris.

N'en est-il pas ainsi dans de plus hautes sphères?
Maint empire jadis, à sa perte arrivé,
Par de communs efforts aurait été sauvé ;
Mais, sans prendre souci des publiques misères,
Dans le malheur de tous chaque intérêt privé
Ne sait songer qu'à ses affaires.

IX.

LE TONNEAU GATÉ.

Un voisin sans façon chez un de ses amis
Vint, pour deux ou trois jours, emprunter une tonne.
Quand le cas n'est pas grave, on sait qu'il est admis
Qu'on ne doit refuser un service à personne;
C'est un devoir sacré! Dès qu'il s'agit d'argent,
C'est tout une autre affaire, et l'amitié plus chiche
Peut alors évincer l'ami plus exigeant;
Mais à prêter sa tonne, on n'en est pas moins riche.
        Trois jours après, quand le tonneau
        Lui fut rendu par son compère,
        L'autre ami, comme à l'ordinaire,
S'en servit tout d'abord pour charrier son eau.
Jusque-là, c'était bien; mais le mal de l'affaire,
C'est que, pendant trois jours, le voisin indiscret
Avait mis dans la tonne un vin de cabaret
Qui répandait sur tout son odeur délétère.
Quand donc, pour ses besoins, le maître du tonneau
Le remplissait de miel, de vivres ou de bière,
Tout prenait mauvais goût. Durant l'année entière,
Il tient la tonne à l'air et la lave à grande eau,

Rien n'y fait! L'odeur empestée,
Malgré son travail et son soin,
Dans le bois est toujours restée,
Et le tonneau gâté va pourrir dans un coin.

Vous à qui ma fable s'adresse,
Parents, efforcez-vous d'en garder la leçon.
Quand au vase encor pur où boit notre jeunesse
L'enseignement du vice a versé son poison,
Pour rendre au cœur souillé sa pureté ravie,
Vos efforts, vos conseils en vain luttent d'ardeur :
Le vase gardera l'odeur
Qui peut empoisonner la vie.

X.

LE RUISSEAU.

Triste et d'un mal profond sans espoir consumé,
Un berger au ruisseau dit et redit sa peine;
Hélas! la rivière inhumaine
Naguère avait ravi son agneau bien-aimé.
Le ruisseau voit ses pleurs, et vient sur la rivière
Avec un sourd murmure épancher sa colère.
« Rivière insatiable, ah! si tes flots cruels,

Comme les miens clairs et limpides,
Laissaient plonger l'œil des mortels
Au fond de tes gouffres avides,
Chacun pourrait avec terreur
Compter les corps de tes victimes,
Et tes flots, honteux de tes crimes,
Sous terre, au fond des noirs abîmes
Iraient engloutir leur fureur.
Oh! si le ciel voulait, de ses dons moins avare,
En un fleuve abondant changer mon eau trop rare,
Il me semble qu'alors, pour tous bon et clément,
Du monde enorgueilli je serais l'ornement.
Froisser même un poulet me mettrait fort en peine!
Avec quel soin j'irais d'un flot clair et léger
Effleurer la chaumière ou l'arbre du verger!
Mes bords me béniraient; le vallon et la plaine,
Sans pleurer un brin d'herbe à leur sol arraché,
Me verraient, frais et doux, sur leur sein épanché.
Puis, terminant en paix mon bienfaisant voyage,
Loin de semer le deuil et les chagrins amers,
Ainsi qu'on voit briller l'argent sans alliage,
J'irais, pur comme lui, me perdre au sein des mers. »

Ainsi parlait, ainsi pensait peut-être
Notre ruisseau; mais huit jours sont passés;
Un nuage aux flancs noirs au ciel vient à paraître,
Et sur les monts voisins il tombe à flots pressés.
L'eau coule par torrents; sa crue irrégulière

Fait bientôt du ruisseau l'égal de la rivière.
Adieu sagesse alors! De ses bords dépassés
Déjà son eau troublée a rompu la barrière;
La vague qui mugit et court à gros bouillons
Tord une sale écume en fangeux tourbillons;
Sa rage a renversé le chêne
Que cent ans avaient respecté;
Fleuve grondant, il se déchaîne
En roulant des bruits sourds dans l'air épouvanté,
Et le berger, pour qui naguère, avec emphase,
Sa plaintive éloquence arrondissait sa phrase,
Est avec son troupeau par les eaux emporté!
Sa maison même à leur surface
Flotte anéantie avec lui,
Et l'œil ne saurait aujourd'hui
Sur le sol en trouver la trace.

Je vois plus d'un ruisseau menteur
Rouler sans bruit, modeste et sage;
Parfois son murmure enchanteur
Est pour notre âme un doux langage;
Mais, pour en faire un vrai fléau
Portant partout deuil et ravage,
Que faudrait-il? — Quelques pieds d'eau [1]!

[1] Casimir Delavigne, dans sa jeunesse, a fait de cette fable une imitation libre assez remarquable.

XI.

LE RENARD ET LA MARMOTTE.

« Où cours-tu donc ainsi, les yeux baissés à terre?
Disait une marmotte, un jour,
A messire renard qui quittait son repaire.
— Commère ma mignonne, on me joue un beau tour!
Je suis chassé d'ici! Croirais-tu bien qu'on pense
Que j'ai de mon emploi fait profiter ma panse!
Tu sais : pour débrouiller certains vols de raisin,
On m'avait nommé juge au poulailler voisin.
Voir mon repos perdu, ma santé compromise,
Travailler comme un nègre et manger en courant,
Ne dormir qu'en séance, et jamais à ma guise,
Certes à tel métier le profit n'est pas grand!
Et pourtant contre moi la cabale a fait rage!
Pourquoi? Pour des propos! Mais, voyons, entre nous,
Qui pourra-t-on réputer sage,
Si l'on vient écouter les propos des jaloux?
Qui, moi! plumer la clientèle!
Alors, à l'hôpital des fous
J'aurais donc laissé ma cervelle?
Mais je crois qu'à tes yeux je suis d'avance absous;

Souviens-toi, réfléchis; tu n'as pas vu, j'espère,
Que j'aie en aucun cas croqué le moindre oiseau?
— Assurément non, mon compère;
Mais je t'ai vu parfois des plumes au museau. »

J'entends maint employé nous chanter même gamme,
Comme s'il en était à son dernier écu.
Chacun, en ville, est convaincu
Qu'il n'a rien par lui-même et n'a rien par sa femme.
Mais petit à petit, pourtant (regardez bien),
Il se bâtit sa maisonnette,
Au comptant il achète un bien.
Comment avec ses frais accorder sa recette?
Thémis n'y peut rien voir; pour prouver son trafic,
En vain vous écririez volumes sur volumes;
Mais chacun répète en public :
« Au museau notre homme a des plumes! »

XII.

LES PASSANTS ET LES CHIENS.

Deux amis en causant cheminaient, vers la nuit,
Quand d'une porte un chien s'élance à leur passage,
Et s'agite autour d'eux, aboyant à grand bruit.
Il en vient deux, puis trois, des cours du voisinage;

Bientôt toute une meute en jappant les poursuit.
Au bout d'une minute à peine,
On en comptait la cinquantaine.
Déjà l'un des amis s'est armé d'un caillou.
« Eh! que fais-tu, mon cher? lui dit l'autre, es-tu fou?
Tu crois par ce moyen les apaiser sans doute;
Mais ils en vont crier plus fort!
Sans plus les regarder, poursuivons notre route;
Je connais leurs façons, tu verras si j'ai tort. »

Ils n'ont pas fait cent pas, que déjà, hors d'haleine,
Des roquets épuisés en efforts superflus
La voix se fait entendre à peine;
Quelques instants plus tard, aucun n'aboyait plus.

Sur les pas du talent qui marche solitaire
La voix de l'envieux toujours se récriera :
Poursuis ta route, il aboiera,
Mais il finira par se taire.

XIII.

LE HABLEUR.

Au pays enfin de retour,
Un grand seigneur touriste (on m'a dit même un prince)
Avec un ami de province

Aux champs se promenait, un jour.
Notre homme avec aplomb, débitant maint mensonge,
Sur tout lieu par lui visité,
Mêlait à la réalité
Tout ce qu'il n'avait vu qu'en songe.
« Non, disait mon hâbleur, ce que j'ai vu, je crois,
Dans l'univers entier ne peut se voir deux fois!
Notre pays, mon cher, est vraiment ridicule :
Ou l'on y gèle ou l'on y brûle;
Notre soleil s'éteint ou bien il éblouit!
Ah! là-bas, c'est une autre histoire!
C'est là le paradis; et, rien que de mémoire
Quand j'en parle, soudain mon cœur s'épanouit!
A quoi bon la chandelle? à quoi bon la fourrure?
Bel attirail, ma foi! Sais-tu que, là, mon cher,
Le jour n'est jamais froid, la nuit jamais obscure?
Le printemps, comme en mai, règne toujours dans l'air.
Crois-tu donc qu'on plante ou qu'on sème?
Non! C'est à confondre l'esprit
Quand on voit comme, à l'instant même,
Là-bas tout pousse et tout mûrit!
Les fruits monstres y sont sans nombre;
A Rome (j'en avais mes deux yeux pour témoins),
Ah! mon cher, on montrait un énorme concombre,
Gros comme une montagne au moins!
Oui, comme une montagne, et ce n'est pas trop dire.
Le croiras-tu? — Oui, je le crois,
Repart l'autre avec un sourire;

Quoi d'étrange? Ici même, on peut trouver parfois
Des prodiges pareils qu'on ne remarque guère,
Et que toi-même ailleurs tu n'as pas rencontrés.
Avec toi sur ce point je veux entrer en guerre!
Tiens, là, sur ce cours d'eau qui traverse les prés,
Aperçois-tu ce pont où nous conduit la route?
A la vue, et de prime abord,
Il est comme un autre sans doute;
Mais qui le croit tel a grand tort,
Car sa propriété vraiment est singulière :
Un menteur jusqu'au bout ne le peut traverser;
Sitôt qu'il tente d'y passer,
Le pont s'ouvre, et voilà notre homme à la rivière.
Si l'on n'a point menti, soit! on n'y risque rien;
Alors, même en voiture, on peut passer très-bien.
— Dis-moi donc : la rivière est-elle un peu profonde?
— Eh! pas mal! Mais, mon cher, au moins tombe d'accord
Qu'on peut voir un prodige en tout pays du monde.
Ton concombre de Rome est, j'en conviens, très-fort!
Tu dis : gros comme un mont? — Un mont... un monticule!
Tiens, comme une maison. — Tu me crois bien crédule!
Enfin c'est merveilleux. Mais que doit-on penser
De ce singulier pont où nous allons passer?
Il en veut aux menteurs! Des exemples fort tristes,
Vers le printemps dernier, nous l'ont assez prouvé :
(Tout le monde en parlait) dessous on a trouvé
Un tailleur et deux journalistes.
Mais, je pense au concombre; on a, ma foi! raison

De le tenir pour un prodige,
S'il est bien vrai qu'il fût gros comme une maison!
—Pourtant rien d'étonnant.—Mais si!—Mais non, te dis-je;
Il faut te mettre au fait : crois-tu qu'à l'étranger
Les bâtiments soient hauts ainsi qu'on voit les nôtres!
Un homme d'étouffer pourrait courir danger,
S'il y vivait avec deux autres.
On ne peut ni s'asseoir ni s'y tenir debout.
— Toujours est-il, mon cher, que ton fameux concombre
Est un fruit merveilleux qu'on ne voit pas partout,
Si déjà l'on s'y peut asseoir deux sans encombre.
Mais ce pont sur lequel, dès qu'il a fait cinq pas,
Un menteur tombe à l'eau, n'en fais-tu pas grand cas?
Sans mépriser pourtant ton concombre de Rome... »

Mon hâbleur, s'arrêtant, paraissait intrigué :
« Laissons là le pont, dit notre homme;
Allons ailleurs chercher un gué[1]! »

[1] Ce conte, assez souvent reproduit de manières très-diverses, tire son origine des fabliaux allemands, qui toutefois imputent, avec plus de vraisemblance, à un enfant la crédulité exagérée que le poëte russe attribue ici à un homme fait, à un personnage de haut rang, Le prince touriste n'est introduit chez Krilof que pour lui donner l'occasion de critiquer l'engouement excessif de ses compatriotes pour les habitudes étrangères. Quant au sujet même de ce fabliau, il ne pouvait manquer de se naturaliser chez nous, qui avons nos Gascons. Imbert, entre autres, l'a traité assez heureusement.

XIV.

LE LIÈVRE A LA CHASSE.

Les animaux en foule unissant leurs efforts,
Avaient pris un ours à la chasse.
Pour étrangler la bête et diviser son corps
Dans un champ désigné chacun tenait sa place.
Un lièvre alors près du butin
Se glisse, et vient à l'ours couper un bout d'oreille.
« Bah! c'est toi! lui dit-on; d'où viens-tu si matin?
C'est quand tout est fini que ton ardeur s'éveille?
Tu n'étais pas en chasse. — Oh! comme on est jugé!
Dit le lièvre; c'est moi qui, sans reprendre haleine,
Ai traqué l'ours au bois et qui l'ai mis en plaine. »

Notre héros mentait d'un air si dégagé,
Que, quoiqu'on vît bien clair dans sa fanfaronnade,
Son morceau lui fut adjugé,
Pour le payer de sa boutade.

On rit des fanfarons, mais un fait est certain :
C'est que toujours ces bons apôtres,
Quand on partage le butin,
Se font leur lot avant les autres.

XV.

L'AIGLE ET L'ABEILLE.

Heureux l'homme qui peut sur un vaste théâtre
Appliquer ses talents à de hardis travaux;
Son courage aux bravos de la foule idolâtre
Doit l'ardeur qui le pousse à des efforts nouveaux;
Mais combien est plus méritoire
L'œuvre de l'homme obscur qui sait sacrifier
Son repos et son temps à quelque humble métier,
Qui ne poursuit qu'un but, et, sans rêver la gloire,
A l'intérêt public se livre tout entier!

Un aigle voyait une abeille
S'agiter autour d'une fleur.
« Que tu me fais pitié! dit-il d'un air moqueur;
Ta science et ton goût sans doute font merveille,
Mais quel fruit, ma pauvrette, obtiendra ton labeur?
Mille autres, comme toi, tout l'été, sans relâche,
Vont façonner le miel aux ruches suspendu;
Qui donc de leur travail peut distinguer ta tâche,
Et payer à tes soins le prix qui leur est dû?
Pourquoi tous ces tracas? C'est à n'y rien comprendre!

Travailler tant qu'on vit, puis, quand il faut mourir,
Comme un vulgaire insecte obscurément pourrir,
        C'est le lot où tu peux prétendre.
Mais combien mes destins diffèrent de ton sort!
        Quand, déployant mes larges ailes,
Dans les hauteurs du ciel j'ai porté leur essor,
        Tout ici-bas tremble sous elles!
        Nul rival au-dessus du sol,
Lorsque je fends les airs n'ose élever son vol.
Le berger qui m'a vu ne dort plus dans l'étable.
        Quand sur les plaines j'apparais,
Le daim, s'il aperçoit mes serres redoutables
        Rentre effrayé dans ses forêts.
— Gloire à toi! dit l'abeille, et que, dans sa justice,
La main de Jupiter te soit longtemps propice.
        Quant à moi, j'ai toujours compris
Qu'à l'intérêt commun sans réserve adonnée,
A ce travail obscur j'étais prédestinée;
Si la gloire à mes soins n'accorde point son prix,
Je ne la cherche pas. Parfois, avec tendresse,
Je regarde la ruche, et me console ainsi,
En pensant qu'à ce miel qui forme sa richesse
Quelques rayons du mien se sont mêlés aussi! »

XVI.

LE SINGE LABORIEUX.

Au travail qui n'est qu'assidu
Doit-on la gloire pour salaire?
Non : au travail tel prix n'est dû
Que s'il est utile ou sait plaire.

Dès l'aube, un villageois que le travail courbait
Dans son champ poussait la charrue.
La chaleur de son front, par la fatigue accrue,
En gouttes de sueur sur le sol retombait.
Il mettait, comme on dit, tout son cœur à l'ouvrage.
Certain singe en devint jaloux.
L'éloge a des attraits dont toute âme est ravie ;
Et chez les singes et chez nous
Qui n'a souvent pareille envie?
Pour obtenir succès égal,
Notre singe, à son tour, veut se donner du mal.
Il trouve un gros tronc d'arbre, et vite il se démène ;
Il le tourne en tout sens, l'embrasse à plein museau,
Va, vient, le fait rouler ou le traîne à grand'peine,
Si bien qu'à la fin, hors d'haleine,
Il succombe à la tâche et se voit fondre en eau.

Mais de l'éloge qu'il espère
Il n'entend pas un mot, chacun le comprend bien :
Ton travail était dur, compère,
Mais à quoi servait-il? — A rien !

LIVRE TROISIÈME.

I.

L'ANE ET LE ROSSIGNOL.

Trouvant un rossignol, un beau jour, sur sa route,
Un ignorant baudet lui dit : « Mon cher, écoute :
Chacun te sait ici passé maître en ton art ;
Tes chants, dit-on, sont des merveilles ;
J'en veux juger aussi, tu vois : j'ai des oreilles ;
De ce divin talent fais-moi prendre ma part. »

Le rossignol consent ; l'épreuve est commencée,
Et sa voix, modulant les sons les plus divers,
En trilles petillants sautillait dans les airs,
Sifflait ses sons aigus, et parfois, moins pressée,
Traînait en longs soupirs la note cadencée,
Puis, prolongeant du son l'écho plus incertain,
Imitait des pipeaux le murmure lointain,
Ou le bruit du grésil grêlant sur la feuillée.
La nature, au milieu des rayons du matin,
Écoutait tout émerveillée ;

Et les vents se taisaient, et les oiseaux chanteurs
Pour entendre à loisir la voix pure et sonore
Du chantre harmonieux favori de l'aurore,
Avaient soudain cessé leurs chœurs.
Les troupeaux restaient dans la plaine
En silence accroupis sur le gazon fleuri,
Et l'amoureux berger, ne respirant qu'à peine,
Tournait vers sa bergère un œil plus attendri.

Le chant cessa. Notre âne alors, d'un air capable,
Dit en branlant la tête : « Eh! eh! c'est supportable!
Sans doute on peut, sans s'ennuyer,
Lorsque l'on a du temps, t'écouter gazouiller;
Mais que n'as-tu connu le coq du voisinage!
Voilà qui chante en maître! Eh bien, suis ses leçons,
Pour polir un peu ton ramage,
Et nous pourrons alors admirer tes chansons. »

Entendant cet arrêt de l'animal immonde,
Notre infortuné rossignol,
Prêt à s'enfuir au bout du monde,
Ouvre son aile et prend son vol.

Que jamais Dieu ne me condamne
A trouver pour censeur un âne [1]!

[1] On a prétendu que cette fable avait été dirigée par Krilof contre les critiques de son temps, qui ne cessaient d'exalter les fables de Dmitrief pour les opposer aux siennes. Mais, si l'on se rappelle que ce même Dmitrief avait révélé à Krilof sa vocation et avait mis généreusement son futur rival sur la voie de la renommée; si l'on veut bien se souvenir aussi de la loyauté constante de Krilof dans ses relations amicales, on aura peine à croire à ce trait d'ingratitude.

II.

LE BROCHET ET LE CHAT.

Cordonnier qui fait la cuisine,
Cuisinier qui fait des souliers,
Ne feront jamais, j'imagine,
Que triste ouvrage et sots métiers.
Chacun veut sortir de sa sphère,
Et nous voyons, en pareil cas,
Que le métier qu'on ne sait pas
Est celui qu'on s'entête à faire.
Tout va mal, et chacun en rit,
Mais c'est en vain qu'on nous conseille :
Pour les avis des gens d'esprit
Les entêtés n'ont point d'oreille.

A faire le métier du chat
Un vaniteux brochet mettait sa fantaisie.
Avait-il pour changer d'état
Quelque motif de jalousie?
Le peuple des étangs à son goût trop blasé
N'offrait-il désormais qu'un régal peu prisé?
Je ne sais, car du fait on connut mal la cause.
Bref, un jour, au chat, son voisin,

Le fantasque animal propose
De chasser les souris, au fond d'un magasin.
« Qui fait métier, doit s'y connaître,
Repart le chat, réfléchis comme il faut;
Dès le début, mon cher, tu peux rester quinaud :
L'ouvrage, comme on dit, n'obéit qu'à son maître.
— Allons donc! chasser des souris!
Voyez un peu la belle affaire!
Les perches sont, chez nous, autre gibier, compère,
Et Dieu sait combien j'en ai pris!
— Eh bien, soit, dit le chat; en chasse, camarade! »

On part, on est en embuscade.
Le chat s'en donne, et, jusqu'au soir,
Il croque, il croque. Enfin il revient voir
Si l'imprudent brochet n'a point eu d'algarade.
Quel spectacle! Son pauvre ami
Est couché sur le sol, râlant, la bouche ouverte;
Sa queue aux dents des rats est restée à demi!
Voyant que l'entêté va toucher à sa perte,
Le chat vers son étang le traîne à moitié mort.
« C'est bien fait! dira-t-on, il méritait son sort! »
Mais la leçon du moins pouvait être efficace;
Sot animal, as-tu compris
Que ce n'est point à des souris
Qu'un brochet doit donner la chasse [1]?

[1] Cette fable est, dit-on, une critique dirigée par notre poëte contre l'amiral Tchitchagof, qui, se chargeant d'une expédition tout à fait contraire à ses habitudes et à ses connaissances d'homme de mer, arrive

III.

LA GRENOUILLE ET JUPITER.

Au pied d'un mont, dans un marais,
Une grenouille en paix, l'hiver, passait sa vie.
Mais, le printemps venu, la volage eut envie
D'aller sur les hauteurs chercher un air plus frais.
Trouvant un petit coin, dans une fondrière,
Sur l'herbe, à l'ombre d'un taillis,
De sa retraite hospitalière
Elle faisait son paradis.
Mais son bonheur fut court : bientôt à ses pénates
La chaleur de l'été se fit si fort sentir,
Qu'un ciron y passant en aurait pu sortir
Sans se mouiller le bout des pattes.
« O dieux! dit la grenouille, à mon malheureux sort
Votre bonté doit un refuge ;
Si vous ne désirez ma mort,
Sur terre envoyez un déluge!
Les flots avec ce mont se mettant de niveau,

de Turquie avec 30,000 hommes pour s'opposer au passage de la Bérézina, se laissa séparer de son arrière-garde par les troupes de Napoléon et fut enfin complétement battu par lui. On s'explique ainsi l'allusion figurée par le brochet auquel les rats ont coupé la queue.

Pourraient à ma maison donner toujours de l'eau. »
Mais, les dieux dédaignant d'accueillir ses murmures,
La folle à Jupiter adresse des injures.
« As-tu donc étouffé la pitié dans ton cœur?
Où donc, lui disait-elle, est ton intelligence? »
Jupiter alors, par bonheur,
Était dans un jour d'indulgence.
« Quoi! dit-il, pour complaire à tes désirs changeants,
Il faut, pauvre insensée, aller noyer les gens!
Cesse de coasser, inutile est ta peine.
Va-t'en, sans plus te mettre en frais,
Croupir au fond de ton marais,
Et laisse en paix l'espèce humaine! »

On voit, chez nous, gens de tous rangs
Usant de pareils stratagèmes,
Aux maux de tous indifférents,
Garder leur pitié pour eux-mêmes;
Et l'on rencontre plus d'un sot
Qui, très-prudent, à sa manière,
Pour faire en paix bouillir son pot,
Mettrait en feu la terre entière.

IV.

LE PAYSAN ET L'OUVRIER.

Quand l'homme sent qu'un grand malheur
Fond inattendu sur sa tête,
Sa bouche alors est toujours prête
A bénir son futur sauveur.
Mais, sitôt que le danger passe,
C'est au bienfaiteur à trembler;
Près de son obligé parfois s'il trouve grâce,
C'est un miracle à signaler.

Un soir, un villageois déjà courbé par l'âge,
Vers le temps de la fenaison,
Prenant par la forêt le chemin du village,
Avec un ouvrier regagnait sa maison.
Tout à coup, devant eux apparaît, face à face,
Un ours! Le villageois de frayeur jette un cri;
Mais déjà l'animal l'étreint et le terrasse,
Retourne, fait craquer son pauvre corps meurtri,
Et, le flairant, cherche la place
Pour attaquer enfin son morceau favori.
Le malheureux, hélas! touche à sa dernière heure.
« Stéphane, frère, ami, ne m'abandonne pas! »

Crie alors le vieillard qui supplie et qui pleure.
L'ouvrier, rassemblant ses forces dans ses bras,
Comme Hercule aussitôt fond sur l'énorme bête,
De sa hache lui fend la tête,
Et, de sa fourche l'éventrant,
Renverse l'animal et le laisse expirant.

Mais, le danger passé, le vieillard se redresse,
Et... d'injures sans fin accable l'ouvrier.
Stéphane, tout ému, de le calmer s'empresse.
« Épargne-moi, de grâce; eh! pourquoi tant crier?
— Et toi, stupide créature,
Pourquoi fais-tu tant d'embarras?
Tu frappais l'ours à tour de bras,
Et tu m'as gâté la fourrure! »

V.

LE CONVOI DE CHARIOTS.

Un convoi de chariots lentement cheminait,
Pour porter des pots à la ville;
La route, qu'un ravin brusquement inclinait,
Présentait une pente ardue et difficile.
Au haut de la montée un instant arrêté,
Le maître des chariots, les faisant tous attendre,

En prend un qu'il conduit et qu'il aide à descendre.
Le cheval, manœuvrant avec sagacité,
Semble porter la charge à sa croupe appuyée,
Sans laisser un moment la voiture enrayée
Sur le sol escarpé glisser en liberté.
Posté sur la hauteur, un cheval très-novice
S'écriait : « Le voilà, ce cheval tant prôné,
Belle trouvaille ! Est-il assez borné !
Il marche comme une écrevisse.
Tenez, voyez : à ce rocher
Tout à l'heure, à coup sûr, il ira s'accrocher !
Bien ! il va de travers ; bon ! il va trop à droite !
Trop à gauche, à présent ! Ane à cervelle étroite !
Encor si l'on montait, si l'on n'y voyait pas !
Mais c'est à la descente, en plein jour qu'il se cogne !
Je n'y tiens plus, à voir comme il fait la besogne.
On reste à croupir au moulin,
Lorsque l'on est si pauvre sire.
Regarde un peu comme un malin
Tout autrement chez nous s'en tire !
Ne crains rien : je vais m'atteler ;
En un instant la chose est faite ;
Sans porter à dos la charrette,
Tu vas voir comme on va rouler ! »

Le cheval que l'ardeur emporte,
Poitrail tendu, crinière au vent,
Ébranle la voiture et l'entraîne en avant.

Mais la roue était libre et la charge très-forte :
Le chariot sur son dos heurtant, à coups pressés,
Va lancer les brancards dans ses flancs défoncés.
Pourtant notre cheval, d'une ardeur sans pareille,
Fend l'air des quatre pieds et fait encor merveille ;
Il franchit tout, ravin, fossé,
Saute et bondit sur chaque pierre;
Enfin, loin du chemin tracé,
Il dévie, il dévie... il tombe à la rivière!
Adieu les pots! Tout est cassé!

Ce travers chez les gens est assez ordinaire :
Tout ce que fait autrui leur paraît anormal;
Que le frondeur prenne l'affaire,
Il la fera deux fois plus mal.

VI.

L'ÉLÉPHANT GOUVERNEUR.

Le puissant dont l'autorité
S'exerce sans intelligence,
Ne gagne rien par la bonté,
Et fait le mal par indulgence.

L'éléphant, un jour, en faveur,
D'une vaste forêt fut nommé gouverneur.
Par son esprit sa race brille,
J'en conviens ; mais aussi, dit-on,
Sans quelque difforme avorton
Il n'existe point de famille,
Et d'un père avisé maint éléphant ne prit
Que le corps gros et lourd, sans en avoir l'esprit.
Le nôtre était ainsi. Du reste, peu farouche,
Il n'eût pas écrasé de lui-même une mouche.

Au tribunal, un jour, il reçut un écrit
Où les brebis disaient, en style lamentable :
« Nous, brebis, affirmons, au nom de maint troupeau,
Que nos seigneurs les loups nous écorchent la peau.
— O les coquins ! dit-il, quel crime abominable ! »
Tous les loups sont mandés : « Qui vous donna le droit
De faire à nos brebis outrage et violence ?
— Pardon ! disent les loups, c'est vous-même, Excellence,
Qui nous avez permis, par un hiver très-froid,
De prélever ainsi, vu la température,
La toison des brebis qui nous sert de fourrure.
De quel droit viennent donc crier
Ces brebis, race inepte et sujette à rancune ?
Pour une pauvre peau qu'on demande à chacune,
Les sottes se font bien prier !
— C'est bon ! dit l'éléphant, mais pourtant, prenez garde !
A jouer pareil jeu, tout pillard se hasarde.

Je veux corriger les abus.
Une peau par brebis, la chose peut se faire;
Mais surtout pas un poil de plus,
Car à moi vous auriez affaire! »

VII.

LE PAYSAN DANS LE MALHEUR.

Dans le cellier d'un villageois,
Par une nuit sombre et sans lune,
Certain voleur cherchant fortune
Vient se glisser en tapinois.
Là, flairant les écus que le bonhomme entasse,
Il sonde les planchers, les murs et les plafonds,
Et, sans scrupule aucun, sur tout il fait main basse.
(Du scrupule! un voleur n'en est jamais en fonds!)
Le drôle en un clin d'œil a nettoyé la place,
Si bien que le manant, qui s'est, riche, endormi,
Se voit en s'éveillant réduit à la besace.
(Tel réveil au lecteur ne plairait qu'à demi;
Dieu nous en garde tous!) Le volé crie et pleure.
Mais il a des voisins, un compère, un parent;
Ses amis sont tout près : il court à leur demeure.
« Aidez-moi, leur dit-il, dans un malheur si grand! »

Chacun d'eux, à loisir exerçant sa faconde,
Veut donner son conseil au malheureux voisin.
« Eh! pourquoi, dit Ivan, allais-tu, par le monde,
Crier à tout venant : « Ma bourse est assez ronde? »
— Désormais, dit Clément, il faudra, mon cousin,
Plus près de ton chalet bâtir ton magasin.
— Eh non! criait Phocas, la chose est assez claire,
Mais vous la voyez mal ou n'y comprenez rien;
Qu'un magasin soit loin, ce n'est pas une affaire!
Sais-tu ce qu'il te faut, cher ami? c'est un chien,
Un chien bien endenté qui dans ta cour aboie;
Jouchka, ma favorite, a deux petits d'hier,
Prends-les donc; mon cœur est en joie,
D'en pouvoir disposer pour un ami si cher :
Autant vaut les donner puisqu'il faut qu'on les noie. »

Ainsi parlaient amis, parents.
Avis, conseils coulaient de source;
Mais à l'infortuné ces cœurs indifférents
Se gardaient bien d'ouvrir leur bourse.

Le monde trop souvent offre exemples pareils :
Tombez dans le malheur : très-prodigue en conseils,
Maint bavard vous fait sa harangue;
Réclamez-vous quelque secours,
Voisins, parents, amis sont sourds :
Tout leur zèle était dans leur langue.

VIII.

LE PROPRIÉTAIRE ET LES SOURIS.

D'un vol commis à la maison
Si vous cherchez en vain la trace,
Gardez-vous d'aller, sans raison,
Accuser tous vos gens en masse.
A tort dès qu'à tous on s'en prend,
Bons et mauvais quittent la place,
Et l'injustice inefficace
D'un petit mal en fait un grand.

Pour conserver des comestibles,
Un marchand, un beau jour, fit bâtir un cellier;
Mais, pour que les souris, aux dents incorrigibles,
N'y vinssent point tenter des tours de leur métier,
Il y mit aux aguets les chats de son office,
Pour faire assidûment la chasse et la police.
Comptant sur leur zèle empressé,
Le marchand désormais dort sur ses deux oreilles.
Nuit et jour, il est vrai, nos gardiens font merveilles,
Mais dans la troupe, hélas! un voleur s'est glissé!
(A parler ici sans malice,

Nous savons tous que pareil cas,
Ailleurs encor que chez les chats,
Peut arriver dans la police.)
Que fait notre marchand ? Sans doute il aurait dû,
A chercher le voleur mettre un soin assidu,
Et, par égard pour l'innocence,
Punir le criminel coupable des dégâts.
Mais point : notre homme eut l'imprudence
De faire fouetter tous les chats !
Un arrêt si déraisonnable
Fait fuir vers le grenier voisin
L'innocent avec le coupable,
Et nul chat, depuis lors, ne reste au magasin.
La gent trotte-menu, qui soudain se ravise,
Voyant les chats partis, accourt en tapinois ;
Et nos souris, au bout d'un mois,
Avaient mangé la marchandise.

IX.

L'ÉLÉPHANT ET LE CARLIN.

Pour servir de spectacle, un éléphant, un jour,
Était par son cornac promené dans la rue.
Tel spectacle chez nous n'a pas souvent son tour,
Et des badauds la foule était vite accourue.

Tout à coup survient un carlin;
Voyant l'énorme bête, il s'agite, il frétille,
Et près de lui, d'un air malin,
Le roquet, sautillant, à japper s'égosille.
Agaçant l'animal de l'œil et de la dent,
Il semble l'exciter à lui livrer bataille.
« Voisin, dit un barbet, tu n'es pas trop prudent;
Braver tel ennemi sied très-mal à ta taille.
Il a pour toi d'ailleurs un mépris souverain;
Tu vois : malgré tes cris, il va toujours son train.
— Eh! eh! dit le carlin, c'est justement, compère,
Ce qui me pique au jeu; car ainsi, sans danger,
Parmi nos tapageurs, j'espère
A l'avenir me voir ranger.
Les gros chiens diront, et pour cause :
« C'est un carlin qui se défend!
» Il faut qu'il soit fort, puisqu'il ose
» Aboyer contre un éléphant! »

X.

LE LOUP ET LE LOUVETEAU.

Un jour, certain loup, vieux routier,
Voulant aux ruses du métier
Former son fils encor novice,

Le mène au bord d'un bois et dit : « Regarde bien,
Si de quelque bon coup tu peux trouver l'indice.
Mais surtout ne ménage rien,
Sauf à faire après pénitence.
Va, cherche sans scrupule un berger à duper :
C'est par un exploit d'importance
Qu'il faût conquérir ton souper. »

Le disciple docile aussitôt est en quête,
Puis, dès qu'il rentre à la maison :
« Père, dit-il, la table est prête!
Viens vite, nous avons du régal à foison!
C'est très-sûr : j'ai vu paître, au bas de la montagne,
De beaux moutons si gras qu'ils ne sauraient bouger.
A les voir, l'appétit vous gagne!
Viens, courons les choisir, les prendre et les manger.
Rien à craindre; ils sont là par mille,
Et d'en savoir le compte il serait difficile.
— Attends! il faut d'abord voir quel est le berger,
Dit alors le vieux loup. — On dit de lui, mon père,
Qu'il est intelligent et tout à son affaire;
Mais, en rôdant partout, j'ai pu voir que les chiens
Sont maigres, indolents et très-mauvais gardiens.
— Ce que tu dis, mon fils, n'a rien qui m'encourage;
Tu vois mal; je sais, pour ma part,
Qu'un berger vigilant et sage
Ne prend point ses chiens au hasard.
S'attaquer à ceux-là serait peine inutile.

Je sais meilleur troupeau que celui d'où tu viens;
Le berger n'est qu'un sot, et, qu'ils soient cent ou mille,
Sots comme lui sont les gardiens.
Ne crains point avec eux de rencontres sinistres :
A mauvais berger, mauvais chiens. »

A mauvais roi, mauvais ministres.

XI.

LE CHAT ET LE CUISINIER.

Un cuisinier lettré, plus qu'il n'est ordinaire,
Quitte, un jour, ses fourneaux et court au cabaret;
Fidèle observateur d'un triste anniversaire,
Par des libations témoignant son regret,
Il y voulait pleurer la mort de son compère.
Du reste, il donnait charge au matou du logis
De garantir les mets de la dent des souris.
Mais, au retour, douleur extrême!
Que voit-il? Sur le sol ses pâtés en débris,
Et, dans un coin, Vaska lui-même [1],
Qui, filant son *ronron* dans un calme complet,
Blotti près d'un tonneau, détroussait un poulet!

[1] Vaska, diminutif de Vassili (Basile), est le nom donné en général au chat par les gens du peuple.

« Goinfre ! » s'écria-t-il, confus de ce mécompte.
Et, se posant pour faire au chat un beau discours,
« Ah ! qu'à défaut des gens, ces murs te fassent honte !
(Vaska ne disait mot et grignotait toujours.)
Fi ! toi qui, si longtemps fidèle,
Parmi les chats d'élite à bon droit fus cité,
Toi qui, pour la sobriété,
Aux chats désordonnés pus servir de modèle,
C'est toi qui viens !... Honte et malheur !
Désormais les voisins pourront me dire en face :
» Vaska n'est qu'un pendard ! Vaska n'est qu'un voleur !
» Ce Vaska, sans tarder, il faudra qu'on le chasse
» De la cuisine et du logis,
» Comme on repousse un loup vorace
» Du toit paisible des brebis !
» C'est un fléau, c'est une peste,
» Oui, pour le voisinage un mal contagieux !... »
Mon Vaska, sans souci du reste,
Écoutait assez bien, mais mangeait encor mieux.
Notre orateur s'entête encore
A prêcher sa morale à ce chat perverti ;
Qu'arrive-t-il? Tandis qu'à loisir il pérore,
Vaska tout à son aise a mangé son rôti !

Si d'autres cuisiniers venaient à mon école,
Je leur conseillerais de graver sur leur mur :
« Quand sévir est utile, à quoi sert la parole?
Agir est plus court et plus sûr. »

XII.

LE JARDINIER ET LE PHILOSOPHE.

D'un petit potager soigneux propriétaire ,
Un mougik [1], au printemps, si vaillamment bêchait,
Qu'on eût pu croire qu'il cherchait
Un trésor caché sous la terre.
C'était un robuste ouvrier,
Grand , frais , de bonne mine et craignant peu la peine.
Aux concombres [2] donnant un soin particulier,
Il avait préparé des plants à la douzaine.
Par hasard , porte à porte, auprès de lui vivait
Un savant , beau parleur, épris d'horticulture.
S'il parlait potager, tout ce qu'il en savait,
Il le devait à la lecture.
Il se prit, un jour, à songer
Qu'il pouvait cultiver lui-même ,
Et prétendit, par son système ,

[1] On appelle mougik, en Russie, tout homme de la classe populaire, soit paysan, soit ouvrier.

[2] Il existe en Russie une variété de petits concombres (*agourts*) qu'on fait mariner dans de l'eau salée avec des herbes aromatiques. Cés concombres remplacent assez ordinairement la salade chez les Russes et sont appréciés de toutes les classes, comme un mets tout à fait national.

De concombres aussi garnir son potager.
Notre homme, en attendant, du voisin venait rire.
« Voisin, lui disait-il, tu prends là bien du soin;
Mais du succès auquel j'aspire
Tes efforts resteront bien loin.
Ton pauvre potager bientôt va nous paraître
Un vrai désert auprès du mien.
Comment te donne-t-il encor quelque bien-être?
Tu dois avoir déjà cent fois mangé ton bien.
Est-il, dis-moi, quelque science
Dont ton esprit se soit orné?
— Aucune; je suis très-borné,
Dit le mougik; mais patience,
Bras vigoureux, robuste main,
Tout cela, joint à l'habitude,
M'a toujours tenu lieu d'étude,
Et c'est ainsi que Dieu m'a fait gagner mon pain.
— Quoi! contre le savoir un ignorant proteste!
— Non; mon langage ainsi ne peut s'interpréter.
Vous me verrez toujours, du reste,
Quand vous aurez bien fait, prêt à vous imiter.
— Tant mieux, mon cher; allons! courage!
Attends l'été, nous verrons bien!
— Mais non, monsieur, n'attendons rien:
N'est-il pas temps d'être à l'ouvrage?
Pour moi, j'ai semé, j'ai planté;
Vous êtes le seul au village
Qui n'ait encor rien apprêté.

— Parbleu ! sais-tu ce qui m'empêche?
C'est que j'ai lu, j'ai toujours lu,
Sans avoir encor résolu
S'il est mieux d'employer la charrue ou la bêche.
Le temps n'est pas encor passé;
Je prends le répit qu'il me donne.
— Quant à moi, je suis plus pressé :
Le temps, monsieur, n'attend personne. »

Notre homme, ainsi parlant, va, la bêche à la main,
Du travail coutumier reprendre le chemin.
Le savant est rentré. Sans trêve et sans mesure,
Du lever du soleil jusqu'à la fin du jour,
Annotant, compulsant et bêchant tour à tour,
Il sue au potager et sue à la lecture.
Dès que son travail est complet,
Et qu'un semis commence à naître,
Quelque recette qui lui plaît
Dans son journal vient à paraître;
Mon philosophe alors accourt au potager
Régler ses plants suivant la mode,
Et s'empresse de tout changer,
Pour appliquer l'autre méthode.
Mais qu'en résulte-t-il? C'est que, le mois suivant,
Le mougik voit, chez lui, tout mûrir sans encombre ;
Il s'enrichit des fruits qu'il vend,
Tandis qu'alors notre savant
N'a pas encore un seul concombre.

XIII.

LE VILLAGEOIS ET LE RENARD.

« De voler des poulets d'où te vient donc la rage,
Mon compère? disait, un jour, un campagnard
Qui voyait devant lui passer maître renard.
Vrai, je suis désolé de te voir si peu sage.
Nous sommes seuls, écoute; on peut en liberté
Te dire ici la vérité :
Ton métier ne vaut pas le diable!
Voler est une honte; aussi, de tout côté,
De malédictions, par le monde, on t'accable.
(Pour toi, c'est bagatelle, et je n'en parle pas.)
Mais, quand au poulailler tu vas chercher pitance,
Pour faire fin souper ou déjeuner bien gras,
Chaque jour que Dieu fait, ne cours-tu pas la chance
De laisser là ta peau sans finir ton repas?
Vraiment tous les poulets du monde
Valent-ils donc un tel enjeu?
— Eh non! dit le renard; pour moi, j'en fais l'aveu,
Cette vie est nauséabonde!
Je n'y puis plus tenir! Pour ma bouche un poulet
Est sans saveur aucune, ou le goût m'en déplaît.
Si tu savais, au fond, combien j'ai l'âme probe!

Mais que faire? on a des besoins,
Et nos enfants n'en ont pas moins.
D'ailleurs, suis-je le seul qui pille et qui dérobe?
Me dis-je assez souvent, voyant, dans maint emploi,
Force gens occupés à frauder comme moi.
C'est égal! le métier m'écœure, et, quand j'y songe,
Le remords me poignarde! — Eh bien donc, qu'attends-tu?
Si tout ce que tu dis n'est point ruse ou mensonge,
Tu pourras, grâce à moi, tâter de la vertu.
Je veux te donner à ma table
Un pain gagné du moins de manière honorable.
Des dents de tes pareils garde mon poulailler.
Comment un fin renard des renards ses complices
Ne connaîtrait-il point les tours et les malices?
Si tu veux bien les surveiller,
Je te promets chez moi félicité sans terme,
Bon gîte, succulents repas,
Tout à souhait! Bref, tu vivras
Comme un coq en pâte à la ferme. »

Marché conclu. Maître renard
Pour faire sentinelle, au poulailler s'installe.
Dans cet emploi commode à l'aise il se régale,
Et des biens du patron fait largement sa part.
Pour son ventre, c'est toujours fête;
Mon renard fait de bons repas,
Mon renard devient gros et gras,
Mais n'en devient pas plus honnête.

Tout régal non volé désormais lui déplaît.
Un soir, pour en finir, sa dent si bien opère,
Qu'il ne reste pas un poulet
Au poulailler du bon compère.

Celui qui prend la probité
En tout pour conseil et pour guide,
Même au sein de la pauvreté,
Du bien d'autrui n'est point avide;
A celui que sa passion
Pousse au vol qui le déshonore,
Donneriez-vous un million,
Le lendemain il vole encore.

XIV.

LE COCHON AU CHATEAU.

Dans la cour d'un château s'étant, un jour, glissé,
Dom pourceau va rôdant. Il flaire, il examine
Et l'écurie et la cuisine,
Jusqu'aux yeux, à plaisir, dans l'ordure enfoncé.
Puis, ayant déployé ses grâces
Sur le fumier infect qui s'élève en monceau,
Il prend un bain dans les eaux grasses,

Et rentre enfin chez lui fait comme un vrai pourceau.
« Kavron [1], dit le berger qui l'attend à l'étable,
Qu'as-tu vu? Ce qu'on dit est-il bien véritable?
Le bruit court qu'au château, dans les appartements,
De tout côté l'on voit reluire
Perles, joyaux et diamants;
Tout brille à qui mieux mieux et l'œil n'y peut suffire.
— De beaux contes, ma foi! grogne alors dom pourceau;
Je n'ai point vu tant de merveilles :
Ordure et crotte par monceau,
Fumier par-dessus les oreilles,
C'est tout ce qu'on y trouve, et, jusqu'au moindre coin,
Pourtant, une journée entière,
Sans trop ménager mon groïn,
J'ai fouillé la cour de derrière. »

Je suis poli, Dieu sait! mais je pourrais, je crois,
Nommer aussi... Kavron, celui dont la censure
Ne flaire en tout écrit que les mauvais endroits,
Comme un cochon cherche l'ordure.

[1] Kavron est le nom populaire donné au pourceau par les paysans russes.

XV.

L'ÉDUCATION DU LIONCEAU.

Le roi des animaux à la bonté des dieux
D'un fils, un jour, dut la naissance.
On connaît les lions, on sait qu'on voit chez eux
Plus vite que chez nous s'opérer la croissance.
Parmi nous, un enfant, d'un roi serait-il né,
Se trouve, au bout d'un an, petit, faible et borné.
Mais ces fiers animaux ont des faveurs étranges :
A cet âge, un lion n'a déjà plus ses langes.
Le roi songe à son fils; au bout des douze mois,
Il prétend qu'on l'instruise; il sait que l'ignorance
Peut compromettre en lui la dignité des rois,
Et craint qu'on ne s'en prenne à son indifférence,
Si ce fils, à son tour, arrivant au pouvoir,
Un jour, de ses sujets vient à tromper l'espoir.
Pour le former au trône et pour l'en rendre digne,
A qui confiera-t-il son futur héritier?
Au renard? A coup sûr, le drôle a du métier;
Mais chacun sait qu'aussi c'est un menteur insigne,
Et le mensonge, en plus d'un cas,
Attire aux gens bien des tracas.
« S'il veut, dit le lion, qu'on croie à sa parole,

Un roi chez un menteur est à mauvaise école. »
Choisira-t-il la taupe? Elle a des qualités :
On rend partout hommage à son amour de l'ordre;
Par un prudent calcul tous ses pas sont comptés;
Elle épluche avec soin ses grains avant d'y mordre ;
Pour les petits détails, c'est un grand animal.
Mais la taupe est myope et de loin ne voit goutte;
Son ordre, qui pour elle est précieux sans doute,
N'aurait point pour tout autre un avantage égal;
Un royaume et son trou ne se ressemblent guère.
Faut-il prendre le tigre? Il est fort et hardi,
Et surtout dans l'art de la guerre
Son savoir est approfondi.
Mais il est nul en politique,
Fort ignorant en droit civil,
Et, partant, comment pourrait-il
De l'art de gouverner enseigner la pratique?
Un roi doit être juge, et ministre, et guerrier;
Or, le tigre, pour tout métier,
Sait jouer de la griffe, et ne saurait suffire,
Lorsque du maître d'un empire
Il faut former un héritier.
Bref, tous les animaux, et l'éléphant lui-même
Vénéré dans les bois, comme autrefois, dit-on,
Parmi le peuple grec l'était le grand Platon,
Semblaient, aux yeux du roi, d'une ignorance extrême.

Enfin un autre roi, le roi du peuple ailé,

L'aigle, un beau jour, apprit sa peine.
Mais pour notre lion fut-ce une heureuse aubaine?
La suite le dira. Courtisan très-zélé,
Au roi qu'il chérissait d'une amitié fort tendre
Il comprit qu'il avait un grand service à rendre.
A diriger l'enfant l'aigle s'est engagé
Et le roi d'un grand poids se trouva soulagé.
Pouvait-il faire un plus beau rêve?
A ses ardents désirs le ciel avait donné,
Pour former un royal élève,
Un instituteur couronné!
Sans plus tarder, pour son voyage,
On prépare à l'enfant un opulent trousseau,
Et, suivant l'aigle aux bois, le noble jouvenceau
Va du métier de roi faire l'apprentissage.

Un an se passe, un autre encor;
Le roi de lui s'informe, et ceux qu'il interroge
Du royal écolier font le plus grand éloge :
« Sa science est un vrai trésor!
Disaient tous les oiseaux, criant au phénomène.
Mais, au terme fixé, le roi veut qu'à la cour,
Sans plus tarder, on le ramène,
Et sous le toit du père il arrive, un beau jour.
Le roi convoque alors du fond de sa province
Ses sujets de tout rang, pour faire accueil au prince,
Et, devant l'assemblée embrassant son enfant,
Il le tient sur son cœur, d'un air tout triomphant.

« Fils bien-aimé, dit-il les yeux de pleurs humides,
De mes États le ciel t'a fait seul héritier,
Je descends au tombeau ; mes destins sont rapides,
Mais ton âge est encor dans l'éclat printanier ;
C'est donc sans nul regret qu'aujourd'hui j'abandonne,
Pour te les confier, mon sceptre et ma couronne.
Mais que t'a-t-on appris ? Que fera ton pouvoir
Pour le bonheur de ceux dont le ciel te rend maître ?
— Papa, je sais ce que peut-être
Nul à ta cour n'a pu savoir.
Depuis les aigles jusqu'aux cailles,
Je sais où les oiseaux se trouvent réunis ;
Je sais leurs noms, je sais leurs tailles,
Quels sont leurs œufs, où sont leurs nids ;
Je sais à leurs petits les soins qu'il faut qu'on donne ;
Sans en omettre un seul, je puis les raconter,
Et l'aigle, mon maître, en personne,
Dans un certificat prend soin de l'attester.
Pour moi la science est sans voiles,
Et ce n'est pas pour rien qu'on dit chez les oiseaux
Que je pourrais du ciel décrocher les étoiles.
Puisque je vais régner, à tous les animaux
Je saurai, sois-en sûr, montrer, avec adresse,
A l'instar des oiseaux comment un nid se tresse. »

A ces mots, confus et surpris,
Le père et l'assemblée ont confondu leurs cris :
Les grands, le nez baissé, ne trouvent rien à dire ;

Mais, voyant qu'à son fils l'aigle n'a rien appris,
Le lion à l'écart tristement se retire.
« Sottises! disait-il, qu'importe aux lionceaux
De connaître les noms et les mœurs des oiseaux?
Si d'autres animaux le ciel nous a fait maître,
C'est leurs besoins d'abord que nous devons connaître;
Sachons bien du pays les mœurs, les intérêts,
C'est là le vrai savoir : le reste vient après! »

LIVRE QUATRIÈME.

I.

LA DANSE DES POISSONS.

Déjà maître absolu des plaines et des bois,
Le roi Lion, des eaux voulant avoir l'empire,
Prétendait aux poissons dicter aussi des lois.
Mais pour les gouverner qui devait-il élire?
Le cas en grand conseil, un jour, est discuté,
Et sur maître renard son choix s'est arrêté.
Mon gouverneur si bien opère,
Qu'installé dans son poste, et ne s'y gênant point,
Il prend de jour en jour un plus riche embonpoint.
Un petit villageois, son ami, son compère,
Se trouvait là, tout prêt à lui servir d'adjoint.
Quand on est deux, l'esprit est double :
Tandis que le renard, en jugeant maint poisson,
Dans les procès pêche en eau trouble,
Le compère avec lui se met à l'unisson,
Et va dans l'eau du roi pêcher d'autre façon ;

Mais, en fidèle ami, tous les matins sans faute,
Il partageait d'ailleurs sa pêche avec son hôte.
Il n'est fripon si bien caché
Qui n'ait parfois son compte à rendre.
Maint tour de passe-passe au juge est reproché,
Et de malins propos, que le roi peut entendre,
Disent que sa balance a souvent trébuché.
Profitant d'un loisir pour se mettre en voyage,
Le roi dans ses États veut tout voir par ses yeux,
Et le voilà sur le rivage
Où le couple amical s'en donne à qui mieux mieux.
La pêche avait donné. Le bon petit compère,
Près du feu, consacre son soin
Au friand régal qu'il espère
Avec son compagnon partager sans témoin.
Déjà les poissons, dans la graisse,
Sentaient avec effroi la chaleur les rôtir,
Et, voyant qu'il fallait mourir,
Par des sauts enragés accusaient leur détresse.
« Que fait là ce manant? dit le roi furieux,
Ouvrant sa large gueule et roulant ses gros yeux.
— Grand roi! dit le renard (on sait que dans sa tête
Cet animal fripon tient ruse toujours prête),
Tu vois mon secrétaire, esprit juste et sensé,
Et bien connu de tout le monde
Pour son dévouement sûr et désintéressé.
Ceux-ci sont des goujons, des habitants de l'onde,
Qui tous sur ton passage ont voulu se hâter

D'accourir avec nous pour te féliciter.
— Eh bien, comment va la justice?
Le pays est-il satisfait?
— Ici, grand roi, tout est parfait!
Qu'en prolongeant tes jours le ciel nous soit propice,
Car, grâce à tes heureux édits,
On n'est plus sur la terre, on est en paradis! »
Et les pauvres poissons, se tordant sur la flamme,
Sautillaient dans la poêle et pensaient rendre l'âme.
« Mais, dit le roi, pourquoi ceux-ci,
Agitant la queue et la tête,
Sautent-ils donc toujours ainsi?
— Sage monarque, ils sont en fête!
De joie, en te voyant passer,
Sans que le respect les arrête,
Ils se sont tous mis à danser! »
Pour fournir la musique à ce bal populaire,
Le roi, coupant la phrase à l'effronté menteur,
Fit chanter sous ses dents monsieur le gouverneur
Avec monsieur son secrétaire.

Monarques qui quittez vos cours
Pour voyager dans votre empire,
Sur vos pas vous trouvez toujours
Maint renard habile à bien dire :
S'il vous fait tant de beaux discours,
C'est pour cacher sa poêle à frire.

II.

L'ARBRISSEAU.

Voyant un villageois, une hache à la main,
Tout près de la forêt passer sur le chemin,
Un arbrisseau lui dit : « Écoute ma prière ;
Viens abattre ce bois qui, près de moi planté,
Ne m'a jamais permis de croître en liberté
Ni d'apparaître à la lumière.
Ses pieds dans les miens enlacés
Ont mis ma racine à la gêne,
Et le doux zéphyr peut à peine
Rafraîchir mes rameaux sous leur voûte oppressés.
Si rien n'eût gêné ma croissance,
Le pays dans un an m'aurait dû sa beauté,
Et, protégé par moi des ardeurs de l'été,
Le vallon m'eût payé de sa reconnaissance ;
Mais, grêle et sans vigueur, sous ce fatal abri,
Comme un rameau séché ma tige a dépéri. »

Le villageois brandit sa hache,
Puis, pour ne rien faire à demi,
Il couvre au loin le sol des arbres qu'il arrache,
Et sert l'arbuste en vieil ami.

Notre orgueilleux seul dans l'espace
Et se pavane et se prélasse;
Mais son triomphe est court : de chaleur épuisé,
Bientôt sur sa tige encor frêle
Il voit fondre la pluie et s'abattre la grêle,
Et sous l'effort des vents il tombe enfin brisé.
« Ah! lui dit un serpent, ton mal est ton ouvrage;
Si ton bois, pour grandir, eût gardé son abri,
Des chaleurs et des vents il eût bravé l'outrage.
Quand sous la faux du temps leurs troncs auraient péri,
Le tien eût redressé sa tête;
L'aquilon aujourd'hui ne l'aurait pas rompu,
Et, plus robuste, il aurait pu
Braver l'effort de la tempête. »

III.

LE SAC.

Relégué dans le coin d'une antichambre obscure,
Un sac vide et poudreux tristement languissait;
Le dernier des valets qui près de lui passait
Sur ses fils éraillés nettoyait sa chaussure.
Un beau jour, relevant ce sac tombé si bas,
La main d'un financier vint l'emplir de ducats.

Sous les parois de fer de double et triple caisse,
Pour le mieux conserver, on l'enferme aussitôt;
Son maître charmé le caresse
Et garde, nuit et jour, le précieux dépôt.
Il n'est vent importun ni mouche tracassière
Qui pour le tourmenter puisse aller jusqu'à lui;
Mais, chaque jour, la ville entière
Accourt le contempler, et distrait son ennui.
Un ami vient-il en visite?
C'est du sac qu'on aime à causer.
Est-il ouvert? L'œil qu'il invite
En regards caressants sur lui vient se poser.
Si la main l'a touché, le cœur en bat plus vite;
L'œil alors plus ardent, le doigt plus agité,
Promènent le désir sur sa rotondité.

Voyant que chacun, à la ronde,
L'honore et le met en crédit,
Mon sac prend de l'orgueil, exerce sa faconde;
Mon sac, à tout propos, tranche, critique et gronde,
Juge, décide en tout et toujours contredit :
« Ce n'est pas ainsi qu'il faut faire!
Tel est un âne et tel un sot!
Ceci va mal!... Mauvaise affaire!... »
Bref, sans déraisonner, il ne dit plus un mot.
Mais les gens, pour ouïr cent sornettes pareilles,
Restent la bouche ouverte et tendent les oreilles;
Car les sacs de ducats bien lourds

Peuvent, selon leur fantaisie,
Nous débiter de sots discours;
Près d'eux ils trouveront toujours
Quelque benêt qui s'extasie.

Mais ce sac si gonflé d'or et de vanité
Fut-il prôné longtemps, fut-il toujours fêté?
Comme il n'est rien qui toujours dure,
Quand on eut vidé les écus,
La main qui le flattait le jeta dans l'ordure,
Et bientôt on n'en parla plus!

Sans vouloir de ma fable aiguiser la critique,
Que j'ai vu de ces sacs parmi nos financiers!
Commis, laquais jadis, essayant vingt métiers,
Ils allaient côtoyant l'office ou la boutique.
Quêtant dans les tripots un écu hasardeux,
Dans leurs poches jamais ils n'en avaient vu deux;
Aujourd'hui, gorgés d'or, de tout faisant ressource,
Par d'ignobles trafics ils ont grossi leur bourse;
Ils vont grand train; ils ont conquis
L'amitié des barons, des comtes, des marquis;
Plus d'un, de valet passé maître,
Convive journalier d'un seigneur de grand ton,
Quand jadis de l'office on l'eût chassé peut-être,
Vient au salon doré parader au boston.
Ah! c'est qu'un million, c'est la grande merveille!
Et pourtant, mes amis, ne soyez pas si fiers!

Dieu vous garde (je veux vous le dire à l'oreille)
D'aller avec mon sac enterrer vos grands airs
Dans les ordures de la veille.

IV.

LE CHIEN VOLEUR.

Un grand seigneur avait un chien
Fieffé vaurien, coquin pendable,
Et larron d'autant plus coupable,
Qu'il ne manquait jamais de rien.
Tout chien bien né de telle vie
Aisément se fût contenté.
Mais voler était sa manie;
Tout morceau délicat au logis apporté,
Sous sa patte, à l'instant, était escamoté.
On le bat, temps perdu : toujours il persévère!
A son maître un ami vient sagement parler.
« Pour ton chien, lui dit-il, tu te crois bien sévère;
Qui pourtant plus que toi l'encourage à voler?
Veux-tu l'en détourner? Vainement tu t'en flattes,
Si tu laisses toujours les morceaux dans ses pattes.
Qu'à rendre ce qu'il prend ton chien soit obligé! »
Le maître du conseil ayant fait bon usage,
Le chien comprit, devint plus sage,
Et pour toujours fut corrigé.

V.

L'AIGLE ET LA TAUPE.

Un conseil, s'il ne vient de haut,
N'est bien accueilli par personne;
On devrait peser ce qu'il vaut,
Sans considérer qui le donne.

Un jour, au fond d'un bois épais,
Un aigle et sa compagne, après un long voyage,
D'un bosquet solitaire avaient choisi l'ombrage
Pour s'y fixer et vivre en paix.
Déjà, sur le sommet d'un cèdre centenaire
L'aigle s'était posé pour y bâtir son aire,
Et, plein d'un doux espoir, il pensait, aux beaux jours,
Y pouvoir abriter le fruit de ses amours.
Une taupe du voisinage,
Entendant par hasard ses projets d'avenir,
Vint humblement le prévenir
Qu'il eût en d'autres lieux à fixer son ménage;
L'arbre dans sa racine étant déjà pourri,
Sa ruine était proche, il serait donc plus sage
De chercher pour son aire un moins fragile abri.
Mais de l'aigle l'humeur si fière

Pouvait-elle admettre un conseil
Venant d'un animal pareil
Et sorti d'une taupinière?
Quoi! l'oiseau si vanté, dont les puissants regards
Contemplent le soleil dans les plus hautes sphères,
Souffrirait qu'une taupe eût assez peu d'égards
Pour se mêler de ses affaires!
Parler à telle engeance était trop s'abaisser.
D'un si pauvre conseil sans plus se mettre en peine,
L'aigle, que d'autres soins semblaient alors presser,
Prépare le séjour qu'il destine à la reine.
Jusque-là tout va bien; nos époux triomphants
Dans leur nid fécondé voient naître des enfants.
Mais qu'advint-il? Des airs franchissant l'étendue,
L'aigle, un jour, de son nid parti, dès le matin,
Rapportait aux aiglons un opulent butin;
Quel spectacle a frappé sa vue!
Le chêne était tombé, sous leur abri natal
Les petits expirants gisaient avec leur mère!
L'aigle atterré se désespère
Et pleure son destin fatal.
« Hélas! dit-il, le ciel m'inflige un dur supplice!
Mais qui pouvait penser qu'un chétif animal
Devait par ses conseils me rendre un bon office!
— Ah! lui répond la taupe, au bord de son terrier,
Si tu m'avais moins méprisée,
Tu saurais que, sous terre exerçant mon métier,
J'ai ma demeure ici creusée.

Tu le vois donc, j'ai pu d'en bas,
De ton malheur savoir les causes :
Les gens d'en bas voient bien des choses
Que ceux d'en haut n'observent pas. »

VI.

LE QUATUOR.

Le singe grimacier, l'âne à l'esprit hargneux,
Le bouc à longue corne, et l'ours au pied cagneux,
S'assemblent, un beau jour, et se mettent en tête
De faire un *quatuor,* pour compléter la fête.
Ils ont l'*alto,* la basse avec deux violons,
La musique à la mode, et, sur une herbe tendre,
Ils ont sous les tilleuls de verdoyants salons,
Où la foule ébahie accourt pour les entendre.
L'archet se met en train, chacun fait un effort,
Mais on n'arrive à rien... qu'à détonner très-fort.
Le singe tout confus s'écrie :
« Arrêtez, mes amis, attendez, je vous prie!
Comment notre concert peut-il aller ainsi?
Nous sommes mal placés! Toi, l'*alto,* viens ici;
La basse vis-à-vis ira prendre sa place;
Moi qui des violons ai le premier emploi,
Mon second restant là, j'irai me mettre en face,

Et la musique alors ira mieux, croyez-moi !
Mis en gaîté par la cadence,
Bois et monts vont entrer en danse ! »

Chacun prit place alors comme il était prescrit,
Et, sans succès encor, le *quatuor* reprit.
« Cessez, dit le baudet, c'est un sabbat indigne !
Mais j'ai trouvé le vrai moyen,
Et le concert ira très-bien,
Lorsque sur un seul rang nous nous mettrons en ligne. »
On obéit à l'âne, et chacun se rangea
Par ordre, en ligne droite, ainsi qu'il l'exigea.
Le concert recommence, et toujours on détonne.
Comment donc en finir ? Pour rentrer dans le ton,
Où faudra-t-il s'asseoir ? Comment se tiendra-t-on ?
On discute, l'on crie, et chacun déraisonne.

Au même instant, un rossignol,
Par le bruit attiré, vers eux portait son vol.
Autour de lui chacun s'empresse,
Le suppliant d'agir en qualité d'expert.
« De grâce, disaient-ils, nous savons ton adresse,
Prends un peu sur ton temps pour régler le concert.
Voilà nos instruments et voici la musique ;
Mais dis-nous, à présent, comment il faut s'asseoir.
— D'être musicien quand l'artiste se pique,
Répond l'arbitre, il doit avoir
Ce que n'a jamais eu votre nature ingrate,

Un goût pur, un profond savoir
Et l'oreille très-délicate.
Nul de vous donc, mes beaux amis,
En de tels dons si l'art consiste,
Qu'à gauche, à droite il soit assis,
Ne sera jamais un artiste.

VII.

LES FEUILLES ET LES RACINES.

Sur le flanc d'un vallon, par un beau jour d'été,
Les feuilles, répandant une ombre fraîche et pure,
Du haut d'un chêne altier sous leur masse abrité,
Vantaient aux doux zéphyrs leur épaisse verdure.
« C'est nous qui du vallon faisons tout l'ornement,
Disaient-elles; ce tronc, inutile instrument,
Nous doit sa majesté, sa grâce et sa parure.
Que serait-il sans nous? Pourrait-on contester
A qui fait de tels dons le droit de s'en vanter?
Vous le savez, notre feuillage
Des feux du jour sait protéger
Le voyageur ou le berger
Qui vient dormir sous son ombrage.
Dès que le printemps a souri,
La bergère accourt, en cadence,
Sous ce frais et discret abri,

Chercher les plaisirs de la danse.
Le rossignol de ces coteaux,
Que le jour fuie ou qu'il renaisse,
Dans nos bosquets reste sans cesse,
Et vient chanter dans nos rameaux;
Et vous-mêmes, zéphyrs fidèles,
Si l'on vous voit, pour quelques jours,
Quitter les feuilles, vos amours,
Vous revenez toujours près d'elles.
— Et nous, ne pourriez-vous nous dire au moins merci?
Dit une faible voix qui sortait de la terre.
— Qui donc ose, là-bas, nous interrompre ainsi?
Quand nous parlons, sachez vous taire!
Que vous croyez-vous donc ici?
Disent, en frémissant, les feuilles indignées.
— C'est nous, nous qui, dans l'ombre à languir résignées,
Vivons pour vous nourrir; pouvez-vous l'ignorer?
De l'arbre où vous brillez nous sommes les racines.
Jouissez à loisir de ces beautés divines
Dont vous aimez à vous parer;
Mais n'oubliez jamais que votre destinée
Est, quoique différente, à la nôtre enchaînée.
Quand le printemps vient refleurir,
Avec lui, tous les ans, renaît feuille nouvelle;
Mais, si votre racine, un jour, vient à périr,
Tronc, feuilles et rameaux, vous mourrez avec elle[1]. »

[1] Ces racines si modestes, dit M. de Saint-Jullien, représentent l'humble et laborieuse population des campagnes; car, en Russie, plus

VIII.

LE LOUP ET LE RENARD.

Ce qui ne peut nous être utile,
Nous l'offrons de grand cœur, il le faut confesser;
Mais la vérité blesse; à l'esprit indocile
La fable, sous son voile, ira mieux l'adresser.

Un renard, d'une ferme ayant forcé l'entrée,
Remplit d'abord sa panse, au risque d'en crever,
Et mit à part les lots qu'il voulait conserver;
Puis, près d'un tas de foin, finissant la soirée,
A l'aise il s'étendit pour dormir et rêver.
Mais il regarde, et voit arriver en visite
Un loup traînant la queue et le nez allongé,
Qui, depuis très-longtemps semblait n'avoir mangé.
« Ami, dit le renard d'une voix hypocrite,
Dis-moi, quelque malheur t'aurait-il affligé?
— Oui, dit le loup, la vie est dure;
Je ne puis plus trouver même un os pour régal;
La faim m'épuise et me torture,
Les chiens sont très-méchants et le berger dort mal.

que dans nos contrées d'industrie et de commerce, l'agriculture entretient les feuilles élégantes et bruyantes de l'arbre social.

Voisin, je n'ai plus qu'à me pendre!
—Vraiment!—Oui, c'est ainsi.—J'ai là du foin bien tendre,
Bon compère, en veux-tu? Chacun sait que j'ai mis
Toujours mon plus doux soin à servir mes amis :
Le tas est gros, tu peux tout prendre. »

Par malheur pour le loup, ce n'était pas de foin
Que son ventre aux abois avait si grand besoin;
Quelque morceau plus gras eût mieux fait son affaire.
Du régal caché dans un coin
L'hôte eût pu dire un mot, mais n'en voulut rien faire;
Et messire le loup, comblé hors de saison
De politesses sans pareilles,
Bien régalé... par les oreilles,
Sans souper gagna la maison.

IX.

LE CERF-VOLANT.

Fier de se voir lancé dans la céleste plaine,
Un cerf-volant criait au papillon léger
Qu'au fond de la vallée il voyait voltiger :
« Le croirais-tu, mon cher, je te distingue à peine.
Tu dois être jaloux, dis-moi, lorsqu'à tes yeux
Je vais ainsi planer dans les hauteurs des cieux.

— Moi, jaloux? Vraiment non; je vois trop où t'entraîne
L'erreur qui fait ta vanité.
Si haut que ton vol soit porté,
Ta liberté toujours par un fil t'est ravie.
Crois-moi, mon cher, tout bien compté,
C'est acheter trop cher le bonheur de la vie.
Hôte des fleurs, tout près du sol
J'ai fixé mon destin modeste;
Je vole bien bas, mais, du reste,
Où je veux je porte mon vol,
Et ne vais jamais sur ta trace,
D'un autre servant les plaisirs,
Produire un vain bruit dans l'espace
Pour amuser de sots loisirs. »

X.

LE CYGNE, LE BROCHET ET L'ÉCREVISSE.

Le cygne, le brochet et l'écrevisse, un jour,
S'unissent pour traîner un léger équipage.
On s'attelle, l'on tire, on souffle, l'on fait rage,
Et la roue, après tout, n'avance pas d'un tour.
La charge à voiturer paraît pourtant facile,
Pourquoi sur le chemin reste-t-elle immobile?

C'est que le cygne a pris son vol,
L'écrevisse marche en arrière,
Et le brochet, rasant le sol,
Veut aller droit à la rivière.

Qui des trois a tort? En cela,
Décider n'est point mon affaire;
Une chose est pour moi très-claire :
Leur équipage est resté là.

XI.

LE SANSONNET.

Chaque homme a ses talents, mais plus d'un sot préfère
Ceux que son œil jaloux voit briller en autrui.
Est-il un art hors de sa sphère,
C'est celui qu'il admire et qu'il croit fait pour lui.
Voulons-nous d'un échec nous épargner l'ennui,
Faisons ce que nous savons faire.

Un étourneau, dès son enfance,
Ayant des sansonnets pratiqué les leçons,
Imitait si bien leurs chansons,

Que chacun l'aurait cru sansonnet de naissance.
Récréés dans les bois par ses accents joyeux,
Moineaux, pinsons, bergeronnettes,
A ses gaillardes chansonnettes
Applaudissaient à qui mieux mieux.
Ce succès à tout autre eût certes pu suffire,
Mais, par malheur, notre ténor,
Un beau jour, apprend qu'on admire
Le rossignol bien plus encor.
Mon jaloux s'en dépite. « Attendez, camarades,
Se disait-il, vous verrez bien
Que l'étourneau pour les roulades
Au rossignol ne cède en rien! »
Et, déguisant sa voix, aussitôt il entonne.
Mais quels accords! Un vrai sabbat!
Il râle, il roucoule, il bourdonne,
Bêle comme un mouton, miaule comme un chat,
Et la foule effarée en criant l'abandonne.
Mon petit étourneau, qu'avais-tu gagné? Rien!
Mieux vaut un sansonnet qui chante à peu près bien
Qu'un faux rossignol qui détonne.

XII.

L'ÉTANG ET LA RIVIÈRE.

« Ma sœur, explique-moi, de grâce,
Disait à la rivière un étang, son voisin,
Pourquoi, lorsque de l'œil je suis ton flot qui passe,
Je le vois se mouvoir et s'agiter sans fin.
En vérité, n'es-tu pas lasse?
Sur ton sein, que de lourds fardeaux,
Que de longs trains flottants tu portes à la file!
Sans parler des esquifs, des barques, des bateaux;
Qui voudrait les compter prendrait peine inutile!
Quand finiront tous ces tourments?
Pour moi, j'en sécherais sur place!
Combien auprès des tiens mes destins sont charmants!
Je suis obscur, sans doute, et de mes flots dormants
La carte en longs détours ne marque point la trace,
Et jamais, pour chanter les échos de mes bords,
Le luth d'un rimailleur n'a réglé ses accords.
Vain bruit que tout cela! Comme la châtelaine
Presse de son doux poids l'édredon assoupli,
Je m'étends sur l'humide arène,
Pour savourer en paix la mollesse et l'oubli.

Des trains, des bateaux, des nacelles,
Je n'ai point à subir les importuns fardeaux;
La feuille qu'un zéphyr m'apporte sur ses ailes
Même d'un léger pli n'ose rider mes eaux.
Pourquoi changer? Est-il sort plus digne d'envie?
De tout vent ennemi par les monts abrité,
Sans plus inquiéter ma vie,
Je me ris des tracas de ce monde agité,
Et je sais, de mes jours faisant meilleur usage,
Dans un rêve éternel philosopher en sage.
— Puisque philosopher est ton unique emploi,
Lui répond alors la rivière,
Tu dois avoir compris la loi
Qui veut qu'au mouvement, par qui tout vit sur terre,
L'eau doive de ses flots la fraîcheur salutaire.
Si, comme un vaste fleuve, on m'a vu m'élargir,
C'est grâce à cette loi qui, d'un repos stérile,
Tira mon indolence en m'ordonnant d'agir;
Et, tous les ans, mon eau docile,
Aux champs voisins, brûlés des ardeurs de l'été,
Va porter la fraîcheur et la fécondité.
Ainsi j'acquiers honneur et gloire,
Et les siècles encor verront couler mes flots,
Quand, te laissant croupir dans ton obscur repos,
L'homme aura perdu ta mémoire. »

La rivière eut raison, car, jusques à nos jours,
Dans les champs fécondés son eau poursuit son cours,

Mais l'étang paresseux, dont la rive s'efface,
Voit un limon verdâtre envahir sa surface,
Et demain, de ses eaux qu'elle envahit toujours,
L'herbe viendra cacher la place.

Du génie indolent le talent avorté
Se dessèche et languit, sans profit pour le monde;
Ce n'est que par l'activité
Qu'il se ravive et se féconde.

XIII.

LE CAFTAN DE TRICHKA.

Trichka voit son caftan aux deux coudes percé,
Mais Trichka pour si peu n'est pas embarrassé :
Il prend ciseaux, aiguille, et, zeste! il vous retranche
Sur chaque bras un quart de manche,
Adapte les morceaux à l'endroit déchiré,
Et le caftan est réparé.
Mais Trichka voit avec surprise
Que le quart de ses bras va souffrir de la bise :
Bah! voilà bien de quoi se mettre en grand souci!
Pourtant autour de lui l'on fait maint commentaire.
« Je ne suis pas un sot, dit Trichka; Dieu merci!

J'ai remède nouveau pour arranger l'affaire;
Attendez, et je vous promets
Que mes manches seront plus longues que jamais! »

Ce Trichka n'était point un garçon ordinaire;
Prenant donc la besogne à cœur,
En rond de son caftan il raccourcit la robe,
Et rend aux manches leur longueur
A l'aide des morceaux qu'à la jupe il dérobe.
Mon Trichka, tout joyeux, croit son succès complet,
Mais il porte un caftan... qui n'est plus qu'un gilet.

J'ai vu certains messieurs dont tout le temps se passe
A réparer leurs biens que l'usure attaqua;
Regardez-y de près : leur orgueil se prélasse
Dans le caftan de mon Trichka[1].

[1] Krilof s'attaque ici à cette imprévoyance si commune aux races slaves, imprévoyance si générale dans l'économie de la vie domestique russe, et dont le résultat n'eût pas manqué de se faire sentir à notre poëte lui-même, si l'empereur Alexandre Ier n'y avait mis bon ordre. « D'où vient que tant de grandes fortunes sont aujourd'hui délabrées en Russie, ou engagées à la Banque de crédit, qui ne fournit souvent à l'emprunteur que les ciseaux de Trichka? Tout cela vient de cet esprit de bizarre économie qui aime les larges façons et les grandes manières, de cette horreur des chiffres et du souci du lendemain inhérente au caractère russe. » (C. de Saint-Jullien.)

XIV.

LE MÉCANICIEN.

Un beau jour, certain étourneau
Achète une maison très-vaste, déjà vieille,
Mais solide, commode et construite à merveille.
Tout était à son goût; c'était un vrai cadeau!
Un seul point y manquait : on n'y trouvait pas d'eau.
« Bah! se disait notre homme, à tout il est remède;
La maison est à moi; sans y déranger rien,
En prenant avec soin la mécanique en aide,
Je pourrai d'un cours d'eau la rapprocher très-bien. »
Par cette preuve sans réplique,
On peut voir que notre insensé
Pour la science mécanique
Avait un goût très-prononcé.
« D'abord, des fondements dégageons l'édifice,
Sur d'énormes traîneaux il viendra se placer,
Des cabestans, pour le hisser,
Pouvant nous prêter bon office.
Puis, sur de grands rouleaux, pour le mettre en chemin,
Nous le ferons glisser ensuite.
Bravo! l'affaire ainsi conduite

Ira dès lors comme à la main!
Ah! j'ai même une idée encor plus singulière,
Et dont nul jusqu'ici ne s'est imaginé :
Le jour où ma maison ira vers la rivière,
Je veux qu'avec musique un bal y soit donné.
Les amis, comme un jour de noce,
Pourront faire ripaille autour d'un grand festin,
Et c'est ainsi qu'un beau matin
Dans mon nouveau séjour j'irai comme en carrosse. »

Ravi d'un si beau plan, notre mécanicien,
Sans plus tarder, se met à l'œuvre.
De nombreux ouvriers dirigeant la manœuvre,
Il fait creuser, creuser ; pour tout mener à bien,
Argent, soin et fatigue, il ne ménage rien.
Et la maison pourtant à bouger n'est pas prête!
Mais, un beau jour, d'un œil surpris,
Notre étourneau voit sur sa tête
De son toit crouler les débris.

Heureux encor par ses sottises
Quand l'insensé ne nuit qu'à lui ;
Mais que de gens font sur autrui
Crouler leurs folles entreprises!

XV.

LE SINGE ET LE MIROIR.

Un singe en un miroir ayant vu son image,
D'un léger coup de pied pousse un ours et lui dit :
« Regarde donc, mon cher, quel vilain personnage!
Quel grimacier! comme il bondit!
Pour mon malheur, si la nature
M'eût donné semblable figure,
Je m'en serais sur l'heure étranglé de dépit.
Mais, parmi mes pareils, mon cher confrère, avoue
Qu'il en est cinq ou six qui font semblable moue.
Je les connais tous, et je crois
Que je puis, à l'instant, les compter sur mes doigts.
— Pourquoi chercher ailleurs figure aussi vilaine?
Dit l'ours. Ce laid museau, regarde, c'est le tien. »
Mais notre singe n'en crut rien;
Le conseiller perdit sa peine.

Plus d'un singe aussi fou parmi nous a vécu;
Car, au miroir de la satire,
Maint fripon qui se voit n'en est pas convaincu,
Et même, hier encor, pareil trait m'a fait rire :

Chacun sait qu'en secret prenant plus qu'il ne doit,
Dans sa charge, Clément est un voleur insigne;
Quand pour tel chacun le désigne,
C'est lui qui montre Pierre au doigt.

LIVRE CINQUIÈME.

I.

L'OUKHA DE DEMIANE[1].

« Mon voisin, mon bijou, mange un peu, je t'en prie.
— Voisin, je n'en puis plus! — Tu veux rire, je crois;
Une assiettée encor t'irait bien, je parie;
Vraiment c'est une soupe à s'en lécher les doigts!
— Mais trois fois j'en ai pris! — Ah! bon! voilà qu'il compte!
Il suffit de vouloir; on n'en a jamais trop.
Fais-toi vivre. Allons, point de honte!
Va, morbleu! jusqu'au fond du pot!
Mais quelle oukha! comme elle est grasse!
On dirait qu'on a répandu
Sur son jus de l'ambre fondu!
Voyons, l'ami du cœur, vas-y de bonne grâce :
De la brème, en veux-tu? Des tripes, en voilà!

[1] Nous devons rappeler ici que l'oukha est une soupe au poisson, très-populaire en Russie dans toutes les classes.

C'est du sterlet[1], mon cher, ce petit morceau-là.
Plein la cuiller encor, ce n'est pas trop, j'espère.
Et toi, la bourgeoise, holà!
Viens aussi presser le compère. »

C'est ainsi qu'à Phocas Demiane offre un régal,
Sans laisser au voisin ni trêve ni relâche.
Phocas, près de se trouver mal,
Depuis longtemps sue à la tâche.
Mais, tout en maudissant le sort,
A tendre encor l'assiette enfin il se décide;
Puis, forçant son courage à ce suprême effort,
Il avale... et l'assiette est vide.
« Voilà! j'aime un ami quand il entend raison!
S'écrie alors Demiane, et la cérémonie,
Chez moi, mon bon chéri, n'est jamais de saison.
Mais tends l'assiette encor : l'oukha n'est pas finie. »

Quoique l'oukha d'ailleurs fût son mets favori,
L'infortuné Phocas, de frayeur, jette un cri.
Saisissant à deux mains chapeau, ceinture et canne,
Il court chez lui, tout ahuri,
Et jamais, depuis lors, il ne revit Demiane.

[1] Le sterlet ou petit esturgeon, assez peu connu dans nos contrées, est un poisson à chair grasse et d'un goût très-délicat, qui atteint parfois la longueur d'un mètre. Il se trouve dans la mer Caspienne, dans la mer Baltique et dans le Volga. C'est avec ses œufs qu'on fait le meilleur *caviar*.

Auteur fécond, heureux esprit,
Toi qui sais tout, sache te taire;
De temps en temps quelque répit
A notre oreille est salutaire.
Si tu voulais trop nous presser,
Plus que l'oukha, tes vers, ta prose,
Prodigués à si forte dose,
Pourraient finir par nous lasser[1].

[1] Cette fable est, chez les Russes, la plus populaire de tout le recueil de Krilof. « Il y a ici, dit M. de Saint-Jullien, un petit tableau éminemment russe de couleur et de ton. Paroles et gestes, tout y offre la plus pure saveur du terroir. C'est la bonhomie du bourgeois russe prise sur le fait. C'est bien avec cet empressement un peu tyrannique que la classe marchande offre l'hospitalité, et cela du meilleur cœur du monde. »

Une anecdote de la vie du poëte se rattache à la composition de cette petite pièce. Une réunion devait avoir lieu dans la maison du poëte Derjavine, et l'on devait y entendre la lecture de quelques nouveautés littéraires. On pria Krilof d'y apporter quelques-unes de ses dernières fables. Le poëte promit de le faire, mais il n'arriva que fort tard. La séance se traînait péniblement par la lecture d'une pièce fort longue qui semblait ne point devoir finir et que son auteur imposait tyranniquement à son auditoire rassasié. Quand le malencontreux lecteur eut enfin terminé, Krilof se mit à réciter *l'Oukha*. L'application en était si facile à faire, qu'on eût pu croire cette pièce malicieusement improvisée pendant la lecture assommante qui l'avait précédée. On peut juger des rires des auditeurs, qui se dédommagèrent de l'ennui qu'on leur avait fait si longtemps subir.

II.

L'INCENDIE ET LE DIAMANT.

Un feu, faible étincelle en un instant grandie,
Précipitant sa flamme, un soir, avait produit,
Vers l'heure sombre de minuit,
Un vaste et terrible incendie.
Au milieu du tumulte, un diamant perdu
Voyait ses feux brillants se ternir sous la cendre,
Et parmi les débris se trouvait confondu.
« Eh bien, dit l'incendie, oserais-tu prétendre
Qu'à ma vive et large clarté
On puisse comparer ton éclat si vanté?
Pour deviner ton importance,
Il faut vraiment bien du métier!
Parais-tu plus à l'œil qui te voit à distance
Que la goutte de pluie et le verre grossier
Où le soleil et moi, par faveur singulière,
Daignons faire jouer nos rayons de lumière?
Pour toi, tout est malheur, il le faut confesser,
Car un ruban, un rien suffit pour t'éclipser;
Qu'un cheveu, par hasard, autour de toi s'enroule,
Il rendra ton éclat invisible à la foule.

Pour éteindre mes feux, il faut d'autres efforts!
Quand, poussé par le vent, de mes fureurs complice,
Dans mes langues de feu j'enlace un édifice,
Les hommes contre moi ne sont plus assez forts.
Ma flamme, que chacun redoute,
Sur le sol brise, avec fracas,
Tout obstacle qui, sur ma route,
Semble vouloir gêner mes pas.
Mes sanglantes lueurs, colorant les nuages,
Jusque dans les hauteurs des cieux
Montent dénoncer mes ravages,
Et sèment la peur en tous lieux!
— Mon éclat, près du tien, sans doute est peu de chose,
Répond le diamant; mais jamais, Dieu merci,
Nul ne pourrait citer un mal dont il soit cause,
Et ce n'est qu'au jaloux qu'il donne du souci.
Tu brilles, mais tu te fais craindre;
De ruines toujours ton éclat est suivi;
Aussi, vois combien pour l'éteindre
Chacun ici s'empresse et s'unit à l'envi.
Pour tout anéantir, quand ton feu se déchaîne,
Plus ta fureur s'accroît, plus ta fin est prochaine. »

De la foule, en effet, l'innombrable concours
Des flammes, à l'instant, vint arrêter le cours.
Quand parut le matin, leur rage comprimée
N'exhalait plus dans l'air qu'une infecte fumée;
Mais, sauvé des débris, le riche diamant,

Retrouvant au grand jour sa valeur sans égale,
De la couronne impériale
Devint le plus bel ornement.

III.

LES FLEURS.

Sur la fenêtre d'un palais,
Dans des vases dorés éclatants de peinture,
De fausses fleurs brillaient auprès
De fleurs filles de la nature,
Et, balançant dans l'air leurs tiges de métal,
Affectaient d'étaler un orgueil sans égal.
Tout à coup survient un orage.
On les entend alors se plaindre au roi des cieux
Qu'à leur tissu si précieux
Cette eau qui tombe est un outrage,
Et, contre elle entassant l'injure et le mépris :
« O Jupiter! s'écriaient-elles,
Cette eau va nous porter des atteintes mortelles;
Pour qui peut-elle avoir du prix?
Est-il plus grand fléau? Tiens, vois, la foule accrue
Déjà s'efforce en vain de traverser la rue,

Et ses flots débordés apportent par monceaux
Sous les pieds des passants la fange des ruisseaux. »

Mais Jupiter fut sourd à leur vaine prière;
L'eau, tout le jour, tombant sur la contrée entière,
Dissipa la chaleur dans les airs embrasés,
Et rendit la verdure aux rameaux épuisés.
La nature affaissée enfin sembla renaître,
Et, dans l'air plus doux et plus frais,
On vit alors sur la fenêtre
Les filles du Printemps ranimer leurs attraits;
Mais les fleurs de satin, filles de l'Imposture,
Dans un coin de la cour, allaient, deux jours après,
Cacher leurs débris sous l'ordure.

Aux censeurs qu'il sait affronter,
Parfois le vrai talent doit des grâces nouvelles;
Si la pluie est à redouter,
Ce n'est qu'aux fleurs artificielles.

IV.

LE SERPENT INSTITUTEUR.

Un serpent chez un villageois
Cherchait un jour à s'introduire,

Non pour y vivre en bon bourgeois,
Mais pour soigner ses fils et surtout les instruire :
Pain durement gagné pour la bouche est si doux!
« Je sais bien qu'en tout lieu fort mal on nous renomme,
Disait-il; on répand de mauvais bruits sur nous,
Et jamais nul serpent n'irait tirer, en somme,
De bonne vie et mœurs certificat chez vous.
Le serpent, vous dit-on, est méchant de naissance,
Et, dès l'antiquité, l'on sait que par état
Il fait fi très-souvent de la reconnaissance,
Qu'il est ami perfide et père indélicat;
Mais, quant à moi, j'échappe à toute médisance.
Si maint serpent parfois a mangé ses enfants,
C'est fâcheuse habitude, et, moi, je m'en défends.
J'ose affirmer, sans faire ici le bon apôtre,
Que, depuis qu'il m'est né, mon dard n'a point servi,
Car j'ai mon dard tout comme un autre;
Mais, si quelque accident, un jour, me l'eût ravi,
Je suis si doux et si bonasse,
Qu'eussé-je dû mourir sur place,
J'en eusse encore été ravi!
Je suis donc, tu le vois, le meilleur de ma race,
Et ces bons sentiments te sont de sûrs témoins
Que je puis à tes fils donner de tendres soins.
— Oui, fait le villageois, tu nous dis vrai peut-être;
Mais je ne puis pourtant t'admettre à mon foyer,
Et si, pour mon malheur, je voulais l'essayer,
Nul homme des serpents bientôt ne serait maître.

Tes pareils, te voyant dans ma chaumière admis,
Se glisseraient chez nous pour y vivre en amis,
Et, pour un bon serpent, nous aurions plus d'un traître.
Je suis fort peu tenté, malgré ton air affable,
D'apprendre un jour à mes dépens
Que de nos amis les serpents
Le meilleur ne vaut pas le diable! »

Parents, comprenez-vous ce que vous dit ma fable[1]?

V.

LE VILLAGEOIS ET LE BRIGAND.

Un jour, d'un petit bien nouveau propriétaire,
Un villageois achète une vache au marché,
Avec un grand seau pour la traire;
Puis, le soleil étant couché,
A travers la forêt, par un sentier très-sombre,
Il reprend son chemin sans craindre aucun encombre.

[1] Dans cette fable, peu flatteuse pour notre susceptibilité nationale, Krilof s'élève contre l'engouement des familles russes pour les instituteurs français, auxquels ils ne confient pourtant l'éducation de leurs enfants qu'avec une certaine appréhension des idées plus que libérales qu'ils pourraient leur suggérer.

Tout à coup un brigand, sorti du fond du bois,
Comme un poisson sans eau le met nu sur la place.
« Pitié! dit en pleurant le pauvre villageois,
Me voilà par tes soins réduit à la besace.
J'ai, toute une année, amassé
Dans l'espoir d'acheter ma vache;
Le jour où je l'obtiens n'est pas encor passé,
Qu'un maudit voleur me l'arrache.
— Allons, ne pleure pas, dit le brigand touché;
Ta vache, en somme, est bonne à vendre,
Je ne la trairai point. Tiens, ne sois plus fâché,
Voilà ton seau, tu peux le prendre. »

VI.

LE CURIEUX.

« Comment vas-tu, mon cher? D'où viens-tu donc ainsi?
— Du Musée. Ah! mon bon, tout un tiers de journée
Je m'y suis promené; j'ai tout vu, Dieu merci,
Tout observé; ma vue en était fascinée!
Si je voulais tout dire et peindre comme il faut,
Ma force et mon esprit se verraient en défaut;
J'en ai la tête encor tournée!
Quel palais merveilleux! Partout l'œil s'y complaît;

Des chefs-d'œuvre de la nature
C'est bien un résumé complet!
Que de sortes d'oiseaux qu'à peine on se figure,
Que d'insectes j'ai vus là-bas!
Là, c'est la coccinelle; ici, le cancrelas;
Là, des mouches de cent familles!
Quelles couleurs, mon cher!... L'émeraude, vraiment,
Le corail, le rubis, n'ont rien de si charmant.
Les cirons sont moins gros que des pointes d'aiguilles!...
— Tu dus voir l'éléphant, dit l'autre; qu'en dis-tu?
Tu l'as pris pour un mont, tant sa stature est haute.
— Comment! il était là? — Oui, parbleu! — C'est ma faute,
Mais du diable si je l'ai vu! »

VII.

LE CHEVAL ET LE CAVALIER.

Un adroit cavalier avait si bien dressé
Un jeune et beau coursier, que, sans toucher la bride,
D'un mot, il imposait à son zèle empressé
Une allure, à son gré, plus lente ou plus rapide.
« A quoi bon, se disait un jour le cavalier,
Assujettir au mors un si noble coursier?
J'ai mon idée et la crois bonne. »

Il dit et sort en plaine. A peine est-il dehors,
Qu'il enlève au cheval et sa bride et son mors.
Sans abuser d'abord du pouvoir qu'on lui donne,
L'animal doucement accélère son pas ;
Agitant sa crinière et redressant la tête,
Il donne à son allure un petit air de fête
Pour plaire au cavalier par d'innocents ébats.
Mais le fougueux coursier, sentant déjà moins forte
La main qui réglait ses écarts,
Donne libre carrière à l'ardeur qui l'emporte.
Son sang bout et l'éclair jaillit de ses regards.
Sourd à la voix du maître, en volant dans l'espace,
Ventre à terre il l'entraîne, et, par de vains efforts,
De l'écuyer la main se lasse
A glisser au cheval son mors.
La lutte accroît l'ardeur du coursier qu'elle irrite ;
Poursuivant sa course sans frein,
Dans sa fureur, il précipite
Son cavalier sur le terrain.
Pareil à l'ouragan, sans rien voir, dans la plaine,
Loin des chemins frayés, il court à perdre haleine ;
Enfin, des quatre pieds, dans un ravin profond
Il tombe, et, tout sanglant, va se briser au fond.
« O pauvre cheval, dit son maître
Épanchant alors sa douleur,
C'est à moi seul qu'il faut peut-être
Imputer à la fois ma chute et ton malheur.
Si je t'avais laissé ce frein si salutaire,

A dompter ton ardeur j'eusse été bien plus fort :
Tu n'aurais pas ainsi jeté ton maître à terre,
Je n'aurais pas pleuré ta mort! »

Douce est la liberté ; son séduisant mirage
A nos yeux enchantés fait briller mille attraits ;
Mais que de maux, que de regrets,
Si le peuple inconstant n'en sait régler l'usage!
Contre la loi qui l'a dompté,
Coursier rebelle, il entre en lutte ;
Vers le précipice emporté,
S'il rompt son frein, gare à la chute!

VIII.

LES VILLAGEOIS ET LE FLEUVE.

Voyant rivières et ruisseaux,
Dans les champs et dans les vallées,
Par torrents déchaîner leurs eaux,
Des villageois poussaient des clameurs désolées.
Criant justice, ils vont soudain,
Pour sauver leurs biens et leurs terres,
Se plaindre au fleuve souverain
Dont ces cours d'eau sont tributaires.

Que de griefs à lui porter !
La semence est partout aux sillons arrachée ;
Des moulins fracassés la campagne est jonchée ;
Et les troupeaux noyés, qui pourrait les compter ?
Le fleuve, lui du moins, pour ses plaines tranquilles,
Quoique large et puissant, n'a point de flots hostiles.
Sans qu'à pareils excès on l'ait vu s'emporter,
Il laisse sur ses bords prospérer bien des villes.
Sans nul doute, il saura, corrigeant ses vassaux,
Remettre à la raison ces turbulents ruisseaux.

Ainsi disent nos gens. Leur espoir se ravive.
Mais tout à coup, chagrins nouveaux !
Ils voient, lorsque du fleuve ils ont atteint la rive,
Leurs meubles en débris qui flottaient sur ses eaux !
Sans pousser plus loin leur requête,
Le cœur serré, les pauvres gens
Regagnent leurs toits indigents
Et disent, en branlant la tête :
« Si des voleurs pillent son bien,
Est fou qui va, criant : « Justice ! »
Auprès d'un grand chercher soutien,
Quand ce grand même est leur complice. »

IX.

LE SERIN ET LE PIGEON.

Un jeune serin pris au piége
En s'y débattant gémissait.
Un pigeon qui par là passait
Vint se moquer de son manége.
« Mais c'est par trop honteux aussi,
Dit-il, d'aller, quand le jour brille,
Dans le panneau donner ainsi !
Ah ! ce n'est pas moi, Dieu merci,
Qu'on pourrait mettre sous la grille,
J'en réponds bien ! » Mais en effet,
Tandis que mon pigeon babille,
Il tombe au piége... et c'est bien fait !

Petit pigeon, tu dois apprendre
A ne point te moquer d'autrui,
Puisque tu peux, tout comme lui,
A même jeu te laisser prendre.

X.

LE BON RENARD.

Abattue au printemps par une main cruelle,
Une pauvre fauvette avait perdu le jour.
Passe encor si le sort n'eût ainsi frappé qu'elle,
Mais son malheur, hélas! atteignait à leur tour
Trois petits orphelins, doux fruit de son amour.
Torturés par la faim, le froid et la misère,
Les petits innocents nouvellement éclos,
Faibles et sans appui, redemandaient leur mère,
Et de leurs cris plaintifs fatiguaient les échos.
« Quel œil avec indifférence
De ces infortunés pourrait voir la souffrance?
Qui n'en est point ému porte un cœur de granit,
Disait maître renard assis sur une pierre,
D'où, l'œil de pleurs humide, il contemplait leur nid.
Oiseaux, écoutez ma prière!
Laisserez-vous périr ces enfants sans secours?
Donnez chacun un grain et quelques brins de mousse
Pour réparer leur nid, et vous sauvez leurs jours!
Est-il œuvre plus sainte et charité plus douce?
Vois un peu, coucou, mon ami,

La mue a fait tomber ton plumage à demi.
Sans profit ta parure ainsi serait perdue;
Viens en faire un doux lit à leur pauvreté nue.
Pourquoi, vive alouette, au vol aventureux,
Aller, en tournoyant, t'ébattre dans la nue?
Dans les prés, dans les champs, la graine est répandue :
Cherche-la pour toi-même et gardes-en pour eux.
Et toi, dont la progéniture
Grande et forte n'a plus besoin,
Pour recueillir sa nourriture,
De recourir à ton doux soin,
Quitte un moment ton nid, plaintive tourterelle,
Et d'une mère absente ici viens tenir lieu;
A ces pauvres enfants pour consacrer ton zèle,
Tu laisseras les tiens sous la garde de Dieu.
Hirondelle, à travers l'espace
Presse ton vol et va saisir,
Pour flatter leur friand désir,
L'imprudent moucheron qui passe.
Tes chants, bon rossignol, ont des charmes puissants,
Tu le sais, des petits pour fermer la paupière,
Lorsque les zéphyrs caressants
Balanceront du nid la branche hospitalière,
Viens les bercer aussi de tes plus doux accents.
Ainsi, votre active obligeance
Pourra, par des soins assidus,
Aux orphelins dans l'indigence
Rendre les biens qu'ils ont perdus,

Et nous aurons à tous prouvé que notre espèce
Garde encor, dans les bois, des cœurs compatissants... »
Comme il parle, agités par la faim qui les presse,
Les petits dans leur nid se tordent languissants;
Ils tombent sur le sol... Le glouton les avale,
Et, par là mettant fin à leurs besoins pressants,
Met aussi fin à sa morale.

D'un pareil dénoûment ne sois pas trop surpris,
Lecteur; celui qui veut compatir aux misères
Prodigue, sans vains mots, ses bienfaits à ses frères,
Et sait que le silence en doit doubler le prix.
Mais de la charité les plus bruyants apôtres
Sont gens qui font l'aumône avec l'argent des autres.
Sans débourser, chez leurs voisins,
Ils s'en vont prêcher à la ronde,
Et du renard, dans notre monde,
Je les croirais un peu cousins[1].

XI.

L'ASSEMBLÉE DES ANIMAUX.

Contre le faible et l'innocent
Lorsque l'iniquité se ligue,

[1] Le *Bon Renard* de Krilof est, à son tour, un peu cousin du *Renard qui prêche* de Florian.

Le droit est toujours impuissant,
Et la victoire est à l'intrigue.

Un loup, près du lion solliciteur zélé,
Du pays des brebis postulait l'intendance.
Compère le renard, mis dans la confidence,
En cachette à la reine avait déjà parlé.
Mais les loups sont suspects; il courait sur leur compte
Certains propos malicieux,
Et plus d'un n'aurait pu sans honte
Sur l'œil du roi fixer ses yeux.
Le lion décréta que le peuple des bêtes
Au plus tôt formerait un conseil général
Où chacun sur les loups dirait, après enquêtes,
Ce qu'il aurait appris, soit en bien, soit en mal.
L'ordre est exécuté. Pour ouvrir ses séances
La foule convoquée au grand conseil se rend;
Mais, sans porter ses doléances,
Chacun vient à son tour voter selon son rang.
Et le loup? Contre lui nul ne prit la parole!
Il fut fait intendant des brebis du canton.
Qu'avaient dit les brebis? Parler était leur rôle;
Pour juger l'animal glouton,
Leur espèce avait plus d'un titre,
Mais les brebis, le croira-t-on?
N'avaient point eu voix au chapitre!

XII.

LA SOURIS ET LE RAT.

« Mon voisin, sais-tu l'aventure?
A certain rat peureux disait une souris.
Ce gros chat, dont la patte était pour nous si dure,
Le lion le guettait, sa griffe hier l'a pris.
Il est temps que chez nous enfin on se repose.
— Bah! dit le rat peu rassuré,
Beau sujet d'applaudir et de voir tout en rose!
C'est trop tôt se vanter; tout va mal à mon gré.
Puisqu'il s'agit de griffe, hélas! l'affaire est faite!
Pour affirmer déjà que ton lion est mort,
Point n'est besoin d'être prophète,
Puisque des animaux le chat est le plus fort. »

Pareil propos pour vous n'est pas nouveau sans doute;
Le poltron, prompt à se troubler,
Croit que l'ennemi qu'il redoute
Est celui qui fait tout trembler.

XIII.

LES PLONGEURS.

Certain roi de l'antiquité
Par un souci profond se trouvait agité :
Il voulait décider si le savoir, en somme,
Est plus nuisible encor que favorable à l'homme,
Et si l'instruction, après de longs efforts,
Ne peut rien qu'énerver les esprits et les corps.
Serait-il sage, dans son zèle,
Si de tous les savants il purgeait ses États?
Ce prince, sur le trône, était un vrai modèle,
Et du bonheur des siens faisait le plus grand cas.
Aussi, dans ses décrets dictés par la justice,
Ne donnait-il jamais de part à son caprice.
Ce roi prudent, un jour, exprès,
De tous ses courtisans compose une assemblée.
Là, de brillants discours sans plus se mettre en frais,
Chacun, par *oui*, par *non*, doit décider d'emblée
Si du royaume il faut exiler tout savant,
Ou les y laisser vivre ainsi qu'auparavant.
Mais un conseil peut-il s'assembler et se taire?
On disserta. Les uns, pour arranger l'affaire,

Proposaient de leur cru mille combinaisons;
Tel autre plaidait les raisons
Que lui dictait son secrétaire.
Mais les faits discutés n'étaient point éclaircis,
Et l'esprit du bon roi restait très-indécis.
L'un disait : « L'ignorance a des ombres funestes!
Dieu nous eût-il doués d'esprit,
Nous eût-il laissé voir ses merveilles célestes,
S'il ne permettait pas que chacun les comprît?
S'il voulait qu'à l'erreur l'homme toujours en butte
Croupît dans l'ignorance à l'égal de la brute?
Par ces divers motifs, il est aisé de voir
Que l'homme est au bonheur conduit par le savoir.
— Par lui le bien est mal et le mal devient pire,
Criait un autre; aux mœurs, le savoir est fatal;
Des lumières enfin le progrès général
Jadis a fait crouler plus d'un puissant empire. »
Bref, des deux côtés discutant
Et déraisonnant tout à l'aise,
On entasse thèse sur thèse,
Mais rien n'est décidé sur le point important.
Le roi fait mieux alors : en conseil il appelle
Les gens les plus experts de son gouvernement
Pour qu'un solennel jugement
Mette un terme, au plus tôt, à la docte querelle.
Mais ce nouveau moyen n'a pas plus grand succès.
Nos savants, par le roi rentés de fortes sommes,
Dès lors, en deux partis se divisaient exprès,

Ménageant leur ressource en prudents économes,
Dans leur zèle ainsi raffermis,
Ces gens, jusqu'à la mort, auraient parlé sans cesse
Et passé toujours à la caisse,
Si le monarque l'eût permis ;
Mais le roi, sur ce point, se montra peu facile :
Dès qu'il connut la ruse, il leur donna congé.

Un jour que, pour les champs ayant quitté la ville,
Dans ces graves pensers il paraissait plongé,
Un bon ermite à barbe blanche
Vient à passer sur son chemin.
Sur un livre qu'il tient en main
La tête du vieillard se penche.
Son air est plein d'austérité,
Mais sans avoir rien de farouche;
Parfois même un sourire arrêté sur sa bouche
De son cœur indulgent atteste la bonté.
Les rides sur son front en longs sillons tracées
Dénoncent le travail des profondes pensées.
Le roi près du vieillard soudain s'est arrêté.
A son savoir rendant hommage,
Il sollicite un entretien
Pour décider s'il serait sage
D'affirmer que pour nous la science est un bien.
« O roi! dit le vieillard, ma longue expérience
Sur certain apologue a souvent médité,
Et, si tu veux savoir ce que vaut la science,

Permets que par ma bouche il te soit raconté. »
Le vieillard un instant se recueille et commence :

« Dans un pays de l'Orient,
Où la mer indienne étend sa rive immense,
Sous le faix des chagrins pliant,
Un pêcheur, pauvre et vieux, vint à sa dernière heure.
Ses trois fils, habitants de sa pauvre demeure,
De leur père jugeant le métier trop ingrat,
Cherchaient pour se nourrir quelque meilleur état.
« La mer, » se disaient-ils, « peut donner la richesse,
» Mais il faut l'exploiter de tout autre façon :
» Dérobons-lui par notre adresse
» Des perles désormais et non plus du poisson. »
Sachant nager, plonger, ils étaient sûrs d'avance
Qu'ils pourraient aisément percevoir ce tribut,
Mais, quoiqu'ils eussent même but,
Diverse pour eux fut la chance.
L'aîné, très-inhabile à ce métier nouveau,
Errant nonchalamment tout le long du rivage
Sans vouloir un moment mettre ses pieds dans l'eau,
Attendait que la perle arrivât sur la plage.
La Fortune vers lui dédaignant d'accourir,
Il pouvait tout au plus gagner pour se nourrir.
Le second, très-actif, sans ménager sa peine,
Vers les parages sûrs dirigeant son ardeur,
De ses plongeons sur son haleine
Savait régler la profondeur.

Grâce aux perles qu'il trouve, il entasse sans cesse,
Et, prudent travailleur, arrive à la richesse.
Le dernier, plus ardent à rêver des trésors,
Se disait à part lui : « Sans doute
» On peut trouver parfois des perles sur les bords;
» Mais, pour mieux m'enrichir, je sais une autre route :
» Osons en pleine mer chercher le fond des eaux;
» Des trésors, j'en suis sûr, s'y cachent par monceaux,
» Et là, certes, l'on peut s'attendre
» A trouver par milliers et perles et coraux :
» On n'a qu'à se baisser et prendre. »
Ce téméraire espoir à ses désirs répond;
Sitôt dit, sitôt fait. Pour suivre son envie,
Cherchant de l'Océan l'endroit le plus profond,
Il y plonge, et, sans même arriver jusqu'au fond,
Pour prix de son audace, il y laisse la vie. »

« O roi! dit le vieillard, la science aux esprits
Peut donner le bonheur ou des biens d'un grand prix,
Mais du savoir, hélas! les trop fougueux apôtres,
Par l'abîme attirés y tombent tôt ou tard,
Et c'est encore heureux hasard
S'ils n'y font point tomber les autres. »

XIV.

LA PIERRE ET LE VERMISSEAU.

« Dieu ! que ces gens sont sots et que leur bruit m'ennuie !
Disait certaine pierre, au bord d'un pré gisant,
Tandis que dans les champs à flots tombait la pluie.
Que voient-ils là de si plaisant?
Quels transports, voyez donc ! Avec plus vive joie
Reçoit-on l'hôte aimé que le ciel vous envoie?
Cette eau qui coule, est-ce pour eux
Une si merveilleuse aubaine?
Beau mérite ! elle a dans la plaine
Daigné tomber une heure ou deux !
Qu'on s'informe de moi ! Toujours sage et modeste,
Que de siècles ici j'ai déjà vus passer !
Et, sans faire aucun bruit, je reste
Où la main d'un manant m'a bien voulu lancer.
Mais qui m'a dit : « Merci? » Personne !
Ah ! ce monde si détesté,
A coup sûr, a bien mérité
Tous les vilains noms qu'on lui donne !
Où voit-on ici-bas son équité? — Tais-toi !
Lui dit un vermisseau ; dans sa courte durée,

La pluie a fait du temps un salutaire emploi.
Ses abondantes eaux, arrosant la contrée,
Ont ranimé les champs par le soleil brûlés;
Rendus au doux espoir d'une moisson fertile,
Nos laboureurs par elle ont été consolés;
Mais les longs jours qu'aux champs ta paresse a coulés
N'ont été qu'un temps inutile. »

Maint employé, tout fier, dit : « J'ai servi trente ans ! »
De rubans et de croix notre sot veut qu'on l'orne;
Son mérite est d'être longtemps
Resté planté comme une borne.

XV.

LA FORTUNE ET LE MENDIANT[1].

Chargé d'un vieux bissac, un gueux, sous les fenêtres,
Traînant le pied, tendant la main,
Maudissait le sort inhumain
Qui l'avait fait, hélas! pauvre entre tous les êtres.
Il se disait parfois, fixant un œil surpris

[1] *La Fortune et le Mendiant* et *l'Oukha de Demiane* forment les sujets de deux médaillons de bronze qui décorent le socle de la statue de Krilof, dans le *Jardin d'été*, à Saint-Pétersbourg.

Sur les riches maisons qui tentaient son envie :
« Que de gens sont comblés des douceurs de la vie
Et vivent, gorgés d'or, sous ces brillants lambris!
Leurs vœux sont-ils remplis, leur soif en est plus vive.
Ils rêvent biens nouveaux sur leurs biens entassés,
Et souvent ainsi l'on n'arrive
Qu'à perdre les trésors qu'on avait amassés!
Voyez cette maison. Jadis elle eut un maître
Qui devait au commerce un modeste bien-être;
Il voulut s'arrondir, vendre et vendre toujours;
Il eût dû s'arrêter dans son bonheur précoce,
Et, pour finir en paix ses jours,
A quelque autre céder les chances du négoce.
Mais point! Le richard entêté,
En mer, chaque printemps, veut lancer son navire!
Il attend des monts d'or. Paf! le vaisseau chavire,
Et voilà tout son bien par la vague emporté!
Au fond des eaux tout est resté,
Et ses yeux éblouis par un brillant mensonge
N'auront jamais pu voir la Fortune qu'en songe.
Dans la *Ferme*[1] un benêt s'entête à spéculer;
Il gagne un million, c'est mince! Il veut doubler!
Il s'en donne à plaisir, par-dessus les oreilles,
Et, crac! il perd enfin jusqu'au dernier écu!
On pourrait, j'en suis convaincu,

[1] *La Ferme*, en Russie, était une société de financiers à laquelle était concédé le monopole des eaux-de-vie. Elle n'a été abolie que depuis quelques années par l'empereur Alexandre II.

Citer mille chutes pareilles.
C'est bien fait ! Avant tout, il faut être discret. »

Comme il parle, à ses yeux la Fortune apparaît.
« Écoute, j'ai voulu depuis longtemps, dit-elle,
A ton malheur tendre la main.
Par milliers j'ai trouvé des ducats en chemin ;
J'en vais remplir ton escarcelle.
Tends-la. Mais avec toi je veux faire un traité :
L'or tombé dans ton sac, pour or sera compté ;
Si, par malheur, il tombe à terre,
D'avance il est bien arrêté
Qu'il doit se changer en poussière.
Réfléchis : tout d'abord j'ai voulu t'avertir ;
Mes ordres sont formels ; de ce pacte sévère
Ma volonté plus tard ne peut se départir.
Ton bissac est bien vieux ; si tu veux, sans mesure,
Le charger de ducats, il rompra, j'en suis sûre. »

Le gueux reste sans voix, par la joie oppressé ;
Le sol fuit sous ses pieds ! La besace poudreuse
Est tendue à deux mains par son soin empressé,
Et l'or y pleut à flots de la main généreuse.
Le sac prenait du poids. « Est-ce assez? — Un peu plus.
— Le bissac tient-il bon? — Rien à craindre ! — Regarde :
Te voilà, pour l'heure, un Crésus !
— Encore, encore un peu. — Soit ! mais prends-y bien garde !
— Eh ! rien qu'une poignée ! — Il faut s'arrêter net :
La besace se fend. — Encore un tantinet !... »

Le sac crève ! L'or roule et ne laisse sur place
Qu'une vile poussière éparse au gré du vent.
La Fortune avait fui. Cherchant en vain sa trace,
Le manant, sur le sol, ne voit que sa besace,
Et reste gueux comme devant !

LIVRE SIXIÈME.

I.

LE RENARD ARCHITECTE.

Le roi lion aimait les poules à l'excès;
Mais pour conserver sa volaille
Ses soins n'avaient aucun succès.
Rien d'étonnant : par la muraille
Les maraudeurs trouvaient un très-facile accès.
A toute heure, une poule ou se trouvait volée,
Ou, voyant le champ libre, avait pris sa volée.
Au dommage pour couper court,
Notre Majesté désolée
D'un grand poulailler neuf veut qu'on orne sa cour;
Il lui faut un local construit de telle sorte
Qu'un voleur d'y piller ne soit jamais tenté,
Et que les habitants, sans en franchir la porte,
Trouvent dans leur logis toute commodité.
Le bruit public au roi désigne
Pour architecte un fin renard

Qui, passé maître dans son art,
D'être choisi paraissait digne.
L'affaire est dans ses mains. Le vaste monument
Avec zèle entrepris s'achève en un moment.
L'artiste n'a compté ni ses soins ni ses veilles;
On vient voir, on regarde : on ne peut qu'admirer :
L'architecte a fait des merveilles,
Et rien dans les détails ne laisse à désirer :
Auges partout d'accès facile,
Nombreux perchoirs pour se jucher;
Abri plus chaud pour se cacher
Lorsque le temps devient hostile;
Pour les couveuses, à l'écart,
Petit réduit commode et sombre,
Rien n'y manquait. Chacun criait : « Gloire au renard! »
Pensions et cadeaux pleuvaient sur lui sans nombre.

Sa Majesté lionne en leur nouveau palais
Avec empressement fait passer ses poulets.
Mais tout en va-t-il mieux? Non, la muraille est haute,
La porte est bien solide, et pourtant (qui l'eût cru?)
On remarque à toute heure un poulet disparu!
D'où vient le mal? A qui la faute?
Sa Majesté veut, sans retard,
Qu'avec ces vols on en finisse;
Il met aux aguets sa police,
Et qui prend-on?... Maître renard!
Il avait tout construit d'une façon si sûre,

Qu'au poulailler dès lors nul voleur n'avait nui ;
Mais prudemment dans la clôture
Notre pendard avait pour lui
Su ménager une ouverture.

II.

L'OURS INSPECTEUR DES RUCHES.

Les ruches, au printemps, se trouvant mal pourvues,
Les chefs des animaux, afin qu'on en prît soin,
D'un inspecteur avaient besoin,
Et déjà sur un ours avaient jeté leurs vues.
Certe un choix si bizarre était peu de saison :
A parler ici sans malice,
Chacun sait que Michka[1] du miel fait son délice ;
Mais peut-on chez la brute exiger la raison ?
Maints candidats plus sûrs, pour obtenir la place,
Avant lui s'étaient présentés ;
Mais, ô dérision ! les électeurs en masse,
Pour favoriser l'ours, les avaient écartés.
Un malheur arriva : Michka dans sa tanière
Emporte un jour le miel ! Devant pareil excès,

[1] Michka est un diminutif de Michel. C'est le nom donné à l'ours, en Russie, par les gens du peuple.

Chacun crie au scandale; en forme régulière,
A l'effronté voleur on intente un procès ;
On le chasse; il est dit par ordonnance expresse
Que Michka, tout l'hiver, chez lui sera reclus;
On verbalise, on plaide, et l'on écrit sans cesse,
Mais tout le miel lui reste, et l'on n'en parle plus.

Quant au petit Michka, voyez comme il se traite :
Prenant congé du monde et de ses vanités,
Il tient ses membres chauds de tout vent abrités
Et se confine en sa retraite.
Chez lui, tout à l'aise en rêvant,
Il lèche le doux miel dont sa patte est garnie;
Pour se remettre en mer, la tempête finie,
Mon Michka n'attend qu'un bon vent[1].

III.

LE COUSIN ET LE BERGER.

Se fiant à la vigilance
D'un chien, sûr et discret ami,

[1] On sait que, pendant longtemps, en Russie, les hauts dignitaires de l'État, quand ils prévariquaient dans leurs charges, ne subissaient guère d'autre peine que l'obligation de se reléguer dans leurs riches domaines de province, pendant un temps déterminé. C'est contre cette répression dérisoire que s'exerce ici la maligne critique de Krilof.

Dans l'ombre fraîche et le silence
Un berger s'était endormi.
Soudain vers lui se précipite
Un serpent sorti d'un buisson :
Un dard gonflé d'un noir poison
Dans son gosier vibre et s'agite...
Tu vas mourir, pauvre berger !
Mais un cousin voit le danger ;
De la pitié qui le conseille
Suivant la voix, il vient plonger
Son aiguillon dans son oreille.
Notre berger soudain s'éveille,
Et, par le péril activé,
D'un double coup laisse sur place
Et le serpent qui le menace
Et le cousin qui l'a sauvé.

Qu'ainsi, chez nous, en mainte affaire,
Le faible ouvre les yeux au fort,
Le faible, hélas ! aura beau faire,
Il doit s'attendre à même sort.

IV.

LE CHEVALIER ERRANT.

Un chevalier, partant pour chercher aventure
Et pourfendre en chemin fantômes et sorciers,
Paré de sa cuirasse et d'oripeaux guerriers,
Fit devant son perron arrêter sa monture;
Puis, du noble animal réclamant le concours,
Avant d'aller se mettre en selle,
Il crut devoir lui faire un solennel discours.
« O coursier fougueux et fidèle,
Écoute, lui dit-il; partout où ton regard
Verra s'ouvrir l'espace à ta noble furie,
Par monts, par vaux, vole au hasard,
Selon l'antique loi de la chevalerie,
Et cherche, dans le champ que tu vas parcourir,
Le temple de l'honneur qui pour nous doit s'ouvrir.
Quand j'aurai fait sentir ma fureur vengeresse
Aux ennemis du genre humain;
Quand du peuple chinois une auguste princesse,
Pour prix de mes exploits m'aura donné sa main;
Quand j'aurai dispersé tyrans, sorciers, fantômes,
Et soumis à ma loi trois ou quatre royaumes,

Combien, mon noble ami, tes destins vont changer!
De tes travaux guerriers j'aurai bonne mémoire;
Puisque tu prends part au danger,
Tu dois prendre part à la gloire!
Comme un vaste et brillant palais
Je bâtirai ton écurie,
Et tu pourras, dans un pré toujours frais,
Paître, durant l'été, l'herbe la plus fleurie.
Si tu connus à peine ou l'avoine ou le son,
Tu dois à d'autres mets puiser à pleine gorge :
Ta nourriture sera l'orge,
L'hydromel des dieux ta boisson! »

A ces mots, l'orateur, sautant sur sa monture,
Laisse la bride au vent flotter à l'aventure.
Le coursier prenant son élan,
Sans écouter l'honneur qui crie,
Pour accomplir un si beau plan,
Porte son homme... à l'écurie.

V.

LE LOUP ET LE COUCOU.

« Au revoir, disait au coucou
Certain loup d'humeur difficile;
Pour vivre en paix ici j'ai pris peine inutile :

Chiens et gens font métier de m'en vouloir beaucoup.
Chacun, à qui mieux mieux, dans ce pays étrange,
Ligué contre ma peau, me traite en vrai martyr;
Car enfin seriez-vous un ange,
Avec eux vous auriez encor maille à partir.
— Voisin, l'entreprise est hardie,
Si tu penses trouver un pays ainsi fait
Que tu puisses t'y voir dans un calme parfait.
Vas-tu bien loin? — Tout droit dans l'heureuse Arcadie!
Ah! quel pays, mon cher! Jamais, dit-on, là-bas,
On n'entendit parler de guerre et de combats.
Les hommes y sont, par nature,
Innocents comme des agneaux;
Un lait pur dans de frais ruisseaux
Y coule avec un doux murmure :
C'est l'âge d'or enfin! Paisible, hospitalier,
L'homme voit dans tout homme un frère qu'il adore;
Les chiens contre les loups n'ont garde d'aboyer,
Mais ils mordent bien moins encore.
Ah! cher voisin, dis-moi, ce paradis charmant,
Si ce n'est qu'un brillant mensonge,
N'est-il pas doux encor de pouvoir un moment
Le voir et l'habiter en songe?
Adieu! Toi qui jamais ne m'as connu méchant,
Garde de ma douceur un souvenir touchant.
Ah! là-bas, je vivrai! Plongé dans la mollesse,
Savourant mes plaisirs, libre de tout souci,
J'aurai de gras festins! Ce n'est pas comme ici.

J'y jeûne, et pour ma peau je dois trembler sans cesse;
Les gens me font, le jour, un très-mauvais accueil,
Et, pourchassé la nuit, je ne dors que d'un œil.
— Bon voyage, voisin! Dis-moi, dans ton bagage
Emportes-tu là-bas ton humeur et tes dents?
— Eh! comment les laisser? Quel mauvais badinage!
 — Eh bien, souviens-toi du présage :
Pour ta peau, comme ici, je crains des accidents. »

Le méchant contre tous toujours gronde et sermonne;
Il sait des torts qu'il a gratifier autrui;
En tous lieux il est mal, mais, en tous lieux, c'est lui
 Qui ne peut vivre avec personne.

VI.

LE PAYSAN ET LA HACHE.

Voulant, un jour, bâtir, un pauvre villageois
Prend sa hache et se met à façonner son bois.
Pour la hache dès lors ce fut mauvaise aubaine.
 Notre ouvrier n'était pas fort;
Coupant tout de travers, en vain il se démène.
La hache pèse trop, la hache a toujours tort :
Fait-il quelque bévue, elle en porte la peine;
Il la jette en jurant, l'insulte à tout propos :

« Bonne à rien, criait-il, et paresseuse insigne!
Je ne t'emploierai plus qu'à tailler des copeaux
Ou des échalas pour ma vigne.
Oh! tu crois bien m'embarrasser;
Mais j'ai du cœur au ventre et de l'intelligence;
On connaît son métier! Tu verras, sotte engeance,
Qu'une hache n'est rien et qu'on sait s'en passer.
Avec un couteau je puis faire
Ce qu'avec une hache on fait toujours très-mal;
Je puis tailler du bois! — Tailler est mon affaire,
Dit sans courroux la hache au villageois brutal.
Qu'en tout ta volonté soit faite;
J'obéis et reste à l'écart.
Mais réfléchis : dans ma retraite
Tu viendras me chercher plus tard.
Pour bâtir, un couteau ne t'est d'aucun usage;
La hache y suffira, si tu sais ton métier.
Tout n'est pas propre à tout, et tant vaut l'ouvrier,
Tant vaut l'outil, nous dit le sage. »

VII.

LE LION ET LE LOUP.

Sire lion dans une étable,
Pour son repas du jour ayant pris un agneau,

Un roquet qui sautait tout autour de la table,
Sous la griffe royale en dérobe un morceau.
Le roi, sans se mettre en colère,
Voit le délit. (C'était un lionceau
Très-jeune encore et d'humeur débonnaire.)
Un loup, témoin du fait, en raisonnait ainsi :
« Eh! parbleu! ce lion n'a pas si grand courage,
Puisqu'avec un tel flegme il souffre qu'on l'outrage! »
Et vers l'agneau royal il tend la patte aussi.
Mais mal en prit au loup! Sans perdre temps à rire,
Le roi le happe et le déchire,
Et le larron malavisé
Sert de second service au déjeuner du sire.
« Ami, dit le lion, tu t'es bien abusé
Si tu crus que pour toi j'aurais même indulgence.
Ce chien sans me fâcher m'a pu prendre un morceau;
C'est un roquet sans conséquence,
Mais tu n'es plus un louveteau. »

Ce qui plaît dans un jouvenceau,
Dans un vieux barbon nous offense.

VIII.

LE CHIEN, L'HOMME, LE CHAT ET LE FAUCON.

Le chien, le faucon, l'homme et le chat font, un jour,
Un traité d'étroite alliance.
On s'aimera sans défiance,
A cœur ouvert, sans nul détour;
Commun logis, table commune
Devront partout les réunir;
Résignés à même fortune,
Ils partageront tout, danger, peine et plaisir.
Où l'un va, l'autre doit le suivre;
Pour les amis on veut mourir,
Mais surtout pour eux on veut vivre!

Assez loin de chez eux, dans un pays nouveau
Pour sceller le traité, nos amis vont en chasse;
Puis, las d'avoir suivi le gibier à la trace,
Ils s'arrêtent enfin aux bords d'un frais ruisseau.
Chacun d'eux, pour dormir, s'étend sur l'herbe verte;
Mais tout à coup, dans la forêt,
L'œil enflammé, la gueule ouverte,
Un ours, un ours terrible à leurs yeux apparaît!
Sitôt qu'à leur frayeur le danger se révèle,

Tous nos braves sont aux abois :
Le faucon dans les airs s'envole à tire-d'aile,
Le chat sous les buissons court se cacher au bois ;
Serré de près par l'ours qui cherchait à l'étreindre,
Pour sa vie un moment l'homme avait fort à craindre ;
Mais entre eux aussitôt le chien s'est élancé.
Des pattes et des dents luttant avec courage,
Il se débat sous l'ours qui le tient enlacé.
L'ours, blessé, hurle en vain de douleur et de rage ;
Le chien, enfin vainqueur, jusqu'au sang l'a mordu,
Et le monstre expirant sous lui reste étendu.

Et cependant que faisait l'homme ?
(Triste aveu, mais ne taisons rien !)
Pour la fidélité l'espèce humaine, en somme,
Ne vaut pas ce que vaut un chien.
Pendant que son sauveur vaillamment se démène,
L'homme, à la fois perdant et courage et raison,
Le fusil sur le dos, court, à travers la plaine,
Cacher sa peur à la maison !

S'obliger en parole est chose assez facile,
Mais on peut, au moindre besoin,
Voir combien des amis la promesse est fragile.
Pour en trouver de tels, faut-il aller bien loin ?
Près de moi j'en vois, porte à porte,
Plus d'un qui, sans trop s'engager,
Laissant le chien courir danger,

Comme notre homme se comporte.
Puis, quand tout péril est passé,
Maître et chien sont souvent aux prises,
Et, loin d'être récompensé,
Que reçoit le chien? — Des sottises!

IX.

LE LION ET LE RENARD.

Certain renard qui, de sa vie,
N'avait jamais vu de lion,
En vit un, et, d'émotion,
Pensa tomber en maladie.
Près du lion, deux jours après,
Même hasard encor le guide;
Mais l'aspect du roi des forêts
N'offre plus rien qui l'intimide.
Deux jours plus tard, sans reculer,
Le renard droit à lui s'adresse
Et, sans façon, va lui parler.

Quand l'inconnu nous fait trembler,
Abordons-le: la frayeur cesse.

X.

LE HOUBLON.

Un houblon, dans un potager
Dédaignant de ramper à terre,
Au sommet d'une perche avait su se loger,
Tandis qu'un jeune chêne, à tous soins étranger,
Languissait, près de là, dans un champ solitaire.
« A quoi sert pareil avorton?
A toi vraiment s'il se compare,
Dit à la perche le houblon,
Il faut qu'il ait, ma chère, une audace assez rare.
De ton corps élégant la svelte majesté
Suffit pour t'assurer sur lui la primauté.
Il se pare, il est vrai, d'un bouquet de feuillage,
Mais que sa tige est rude et son aspect sauvage!
La terre à le nourrir met bien de la bonté! »
Une semaine au plus se passe;
Cherchant du bois, le maître, un jour,
Voit la perche, la prend, la casse,
Et dans le potager met le chêne à son tour.
L'arbuste que sa main dirige
Pousse, grandit et voit, dans ce nouveau séjour,

De nombreux rejetons s'allonger sur sa tige.
Que fait notre houblon ? Vite, il court s'enlacer
Dans les rameaux du chêne, où, sans honte, il se loge ;
Et, depuis lors, sans se lasser,
Tous les jours il s'enroue à chanter son éloge !

Ainsi maint flatteur change au gré de son orgueil :
Soyez obscur, sa langue en tout lieu vous déchire ;
Vous aurez beau faire et beau dire,
N'espérez pas alors plus favorable accueil.
Mais qu'un hasard vous mette en vue,
Courant assiéger votre seuil,
Dès l'antichambre il vous salue.

XI.

LE NUAGE.

Sur les champs embrasés des ardeurs de l'été
Un nuage passait, sans daigner, dans sa route,
Sur ce sol épuisé verser la moindre goutte.
Plus loin, sur la mer arrêté,
Il fond en large pluie, et vient à la montagne
Vanter sa libéralité :
« Elle est, lui dit le mont, fort belle, en vérité ;

Et pour toi je rougis à voir ce qu'on y gagne !
Tu sauvais ce pays en tombant sur le sol ;
L'Océan n'a-t-il pas assez d'eau dans son gouffre ?
        Bienfait mal placé n'est qu'un vol
        Qu'on fait à l'indigent qui souffre. »

XII.

LE CALOMNIATEUR ET LE SERPENT.

        On dit que jamais on ne trouve
        Chez le diable nulle équité ;
        Le reproche est-il mérité ?
        Non : je l'affirme et je le prouve.

Au séjour des damnés, le calomniateur,
        Dans une marche solennelle,
Au serpent, son voisin, cherchait un jour querelle,
Et prétendait du pas se réserver l'honneur.
Nul ne voulait plier ; cris, insulte, menace,
Rien n'y faisait. Pourtant il fallait décider
Qui des deux prétendants avant l'autre aurait place.
Or, ce droit, aux enfers, ne se doit accorder
        Qu'à celui qui pourra produire
La preuve qu'aux humains il a le mieux su nuire.

La querelle s'échauffe, et chacun, pour sa part,
Avec ardeur fait sa harangue.
A son rival maître cafard,
Comme preuve à l'appui, fait montre de sa langue,
Et le serpent riposte en exhibant son dard.
Le reptile sifflant proteste, à sa manière,
Contre l'affront fait à son droit,
Et s'en va se placer tout droit
Devant son ennemi, qu'il repousse en arrière.

Belzébuth intervient dans ces bruyants débats;
Pour réparer une injustice,
Au calomniateur il fait rendre le pas;
Puis il dit au serpent : « Je connais ta malice;
Aux enfers, je l'avoue, elle a rendu service,
Mais sur toi ton rival doit pourtant l'emporter.
Ton dard donne la mort; nul dans ton voisinage,
Qu'il soit coupable ou non, ne saurait l'éviter,
Et ce point pour ton droit plaide avec avantage.
Cependant, malgré tout ton soin,
Ta fureur maligne est bornée;
Tu ne saurais blesser, comme le fait de loin
Du calomniateur la langue empoisonnée ;
Contre le noir venin distillé par son dard
Ni les monts ni les mers ne sont un sûr rempart.
Si donc sa langue est plus nuisible
Que ton froid et subtil poison,
Il faut te rendre à la raison :

Rampe à sa suite et sois paisible. »
Au calomniateur dès lors, chez Lucifer,
Le serpent dut céder les honneurs de l'enfer.

XIII.

LE LOUP ET LES BERGERS.

Rôdant près d'une bergerie,
Par quelque fente, un loup glouton
Vit des bergers faisant frairie
Mettre en quartiers un beau mouton.
Tandis que sur la pauvre bête,
Sans gêne, ils s'escrimaient tous deux,
Pour prendre aussi part à la fête,
Leurs chiens restaient couchés près d'eux.
« Ah! vraiment, nous changeons les rôles,
Dit le loup, tout bas, en partant ;
Quel beau train vous feriez, mes drôles,
Si vous m'en voyiez faire autant! »

XIV.

LE COUCOU FEMELLE ET LA TOURTERELLE.

Dès l'aube, d'un coucou la dolente femelle
Tristement soupirait. « Pourquoi gémir ainsi ?
Lui disait une tourterelle
Qui, sans savoir son mal, en gémissait aussi.
Avec la saison printanière
As-tu vu s'enfuir les amours ?
Ou, lorsque du soleil s'affaiblit la lumière,
Crains-tu déjà l'hiver qui chasse les beaux jours ?
— Comment ne pas gémir quand la vie est amère ?
Tu peux juger de mon souci :
Vers le printemps dernier, j'aimais et je fus mère ;
Mes enfants ont fui loin d'ici
Et pour eux désormais je suis une étrangère :
De mon amour devais-je être payée ainsi ?
Je vois d'un œil jaloux les canetons, en foule,
Se presser, dès qu'il pleut, sous le sein maternel ;
Je souffre quand je vois les poulets vers la poule
Accourir au premier appel.
Moi, je suis toujours seule, et j'ignore l'ivresse

Que d'enfants bien-aimés doit donner la tendresse.
— Je te plains, pauvre mère ; hélas !
Que ton infortune est profonde!
Ah! si j'avais des fils ingrats
(Puisqu'enfin il en est au monde),
Ma sœur, je n'y survivrais pas!
Mais, dis-moi, me suis-je trompée?
Quand donc à tes enfants as-tu donné tes soins?
Qui t'a jamais vue occupée
A façonner un nid pour leurs premiers besoins?
Voltiger, folâtrer était ta seule étude...
— Eh! la belle fadaise! Il faudrait donc toujours
A croupir sur un nid consumer ses beaux jours?
Est-il sort plus maussade et plus sotte habitude?
Dans les nids des voisins j'ai fait couver mes œufs.
— Pourquoi donc à tes fils imputer ta détresse?
Peux-tu compter sur leur tendresse,
Lorsque tu n'as rien fait pour eux? »

A la leçon que je vous donne,
Parents, ne vous méprenez pas,
Car il n'est permis à personne
D'excuser les enfants ingrats;
Mais, suivant l'usage ordinaire,
Si, loin du sein qui les nourrit,
Vos fils, pour former leur esprit,
Sont mis aux soins d'un mercenaire,
Plaintes, regrets sont superflus;

Que le reproche à vous s'adresse,
Si vous ne les retrouvez plus
Pour consoler votre vieillesse !

XV.

LA FORTUNE EN VISITE.

Celui qui n'a ni biens ni rang,
Par une erreur assez commune,
Dans son dépit toujours s'en prend
Au mauvais goût de la Fortune.
Pestant sans fin contre le sort,
En tout, pour tout, il l'injurie;
Mais, à bien voir, celui qui crie
Presque toujours est dans son tort.
En aveugle faisant sa ronde,
La Fortune aussi peut parfois
Quitter les grands, quitter les rois,
Et rend visite à tout le monde.
O pauvre gueux! dans ton réduit
Elle viendra demain peut-être;
Mais sache, en la voyant paraître,
Bien employer le temps qui fuit.
Hâte-toi donc; l'heure propice

N'a qu'un instant; du mal passé
Il peut réparer l'injustice,
Si d'en jouir tu t'es pressé.
La chance est là, suis-en la veine,
Et, sans tarder, règle tes jours;
Sinon, tais-toi; ta plainte est vaine;
La Fortune a fui pour toujours.

Dans le vieux faubourg d'une ville,
D'une pauvre maison plus pauvres habitants,
Trois frères de leur sort vivaient fort mécontents;
Tous trois pour se nourrir prenaient peine inutile.
Chacun dans son métier, quelques efforts qu'il fît,
Trouvait perte et revers, sans avoir nul profit.
Nos gens de leur misère accusant la Fortune,
Dans leur triste taudis la déesse, un beau jour,
Pour ôter tout prétexte à leur plainte importune,
Invisible pour eux, va fixer son séjour.
Elle met tout son cœur à leur rendre service;
Quel que soit le métier qu'un d'eux aura tenté,
Elle veut, par ses soins, que tout lui réussisse,
Et se promet chez eux d'habiter un été.
(Un été, c'est beaucoup : la déesse est volage.)
Tout dès lors chez nos gens alla d'autre façon.
L'aîné dans le commerce à tout hasard s'engage,
Sans avoir du trafic le plus léger soupçon.
Qu'il achète ou qu'il vende, il trouve en toute affaire
Un large profit assuré.

Perte est un mot rayé de son vocabulaire,
Enfin, comme un Crésus, il est riche à son gré.

Dans les bureaux d'un ministère
Le second trouva place. Assez pauvre sujet,
Il eût croupi longtemps copiste ou secrétaire,
Mais de toute faveur il est soudain l'objet.
S'il a fait mainte révérence,
Ou donné fins dîners aux grands,
Tous les emplois et tous les rangs
Lui sont offerts par préférence.
Voyez : dans son poste nouveau
Notre homme a palais comme un prince;
Aux champs il possède un château,
Et tout un village en province.

Et le troisième frère, allez-vous demander,
La Fortune voulut sans doute aussi l'aider?
— Assurément, et sur sa trace,
Sans nul relâche, il l'occupa :
Aux mouches, tout l'été, le sot donna la chasse,
Et Dieu sait s'il en attrapa!
Il avait pour les prendre adresse peu commune;
Dans ce métier auparavant
Se trouvait-il aussi savant?
Je ne sais, mais dès lors, et grâce à la Fortune,
Sa main faisait merveille et n'en manquait pas une.

Après avoir tout fait pour eux,

La Fortune, à la fin, les quitte
Pour se mettre ailleurs en visite,
Et faire encor d'autres heureux.
Deux des trois indigents avaient par ses largesses
Acquis, l'un des honneurs, et l'autre des richesses.
Le dernier, maudissant son sort,
Se plaint toujours, pauvre et sans place,
Qu'à la Fortune est tout le tort,
S'il est réduit à la besace;
Et pourtant, si dans le besoin
La déesse laissait son hôte,
Lecteur, faut-il aller bien loin
Pour qu'on nous dise à qui la faute?

XVI.

LES BREBIS ET LES CHIENS.

Dans certain troupeau de brebis
La dent des loups ayant fait rage,
Tous les bergers étaient d'avis
Que, pour mettre fin au carnage,
Ils devaient, en prudents gardiens,
Tripler le nombre de leurs chiens.
Qu'arriva-t-il? Du loup vorace

On n'eut dès lors aucun souci ;
Mais les chiens étaient d'une race
Qui très-volontiers mange aussi.
Des brebis on pilla la laine,
Puis au sort on tira la peau,
Si bien que d'un nombreux troupeau
Il restait six moutons à peine.
Nul de nos chiens n'y renonça,
Et, comme ils se trouvaient en veine,
En moins d'un mois tout y passa[1].

[1] On devine que la critique du poëte s'adresse ici à l'administration russe, qui, pour remédier aux abus, n'a su, pendant longtemps, mieux faire que de multiplier les employés qui en vivent.

LIVRE SEPTIÈME.

I.

LA CALOMNIE.

De ses erreurs on est très-preste
A jeter les torts sur autrui :
« Si j'ai fait mal, dit-on, j'atteste
Que c'est tel ou tel qui m'a nui,
Et j'aurais mieux agi sans lui. »
A défaut des gens, c'est le diable
Qu'on accuse bien qu'innocent ;
Un fait le prouve dans ma fable,
Mais je pourrais en citer cent.

Dans un pays d'Asie, il était un brahmine
Dont le zèle dévot paraissait très-fervent ;
Mais la pieuse ardeur qui brillait sur sa mine
Dans la pratique, hélas! se démentait souvent.
(Par là, nous voyons qu'en Asie
Jusque dans les couvents s'étend l'hypocrisie!)

Mais, sans nous écarter, allons tout droit au fait :
Ajoutons seulement que tous les autres frères,
Véritablement saints, étaient de mœurs contraires,
Et que notre brahmine était seul imparfait.
Certain détail surtout le dégoûtait du cloître :
Le chef de la communauté
Était d'une sévérité
Qui, tous les jours, semblait s'accroître.
Malheur à qui manquait aux règles du couvent!
Et pourtant l'entêté brahmine
Se sentait en humeur de les frauder souvent.
Un jour maigre survient; le novice imagine
D'introduire, en secret, du gras dans sa cuisine.
Il se procure un œuf; puis, dès qu'il est minuit,
Il prend de la lumière aux tisons qu'il rapproche,
Tient l'œuf sur la chandelle, et voilà l'œuf qui cuit,
Comme un poulet cuit à la broche.
Il le couve des yeux, du succulent repas
Se repaît en idée, et, du chef voulant rire :
« Eh! vieux barbon, dit-il, tu ne m'y prendras pas!
L'œuf est fin régal, en tout cas,
Et ta règle a tort d'en médire! »

Mais tout à coup le chef arrive inattendu;
Il ouvre la cellule, et que voit-il?... ô honte!
Devant péché pareil il reste confondu,
Et sa voix fulminante en a demandé compte.
Le délit est là sous ses yeux;

Nier est impossible : « O vénérable père,
Dit alors le brahmine en pleurant de son mieux,
Accorde à mes péchés le pardon que j'espère.
Comment ai-je failli? Je n'en sais rien ; il faut
Que le diable ait voulu me trouver en défaut! »

Comme il parle, soudain, à sa vue étonnée,
Un petit diablotin sort de la cheminée.
« Fi! dit-il, c'est honteux! comment peut-on oser
Sans cesse, à tout propos, ainsi nous accuser?
Eh! le diable sur toi prendrait plutôt modèle!
C'est toi le premier, en effet,
Qui m'as appris comment on fait
Pour cuire un œuf à la chandelle! »

II.

LE PEIGNE.

Une maman pour son enfant
D'un beau peigne ayant fait emplette,
Le bambin, d'un air triomphant,
A toute heure du jour en fait son amusette.
Qu'il se démène au jeu, qu'il épèle au bureau,
Il a le peigne en main, pour caresser sans cesse

Ses beaux cheveux dorés, frisés comme un agneau,
Qui de la soie ont la souplesse.
Quel beau peigne! un pareil se chercherait en vain;
Jamais il n'égratigne et jamais ne s'arrête;
Il est léger, doux à la tête;
Bref, aux yeux de l'enfant, c'est un trésor divin.
Mais, un beau jour, par aventure,
Le joli peigne s'égara.
L'espiègle ayant au jeu brouillé sa chevelure,
On voulut le peigner; mais le bambin pleura,
Prétendant qu'on mettait sa tête à la torture.
« Où donc est mon beau peigne? Il le faut, je le veux! »
Chacun de le chercher; enfin on le retrouve.
Mais qu'a-t-il donc? Il tire, il brise les cheveux.
L'enfant exhale en cris la douleur qu'il éprouve.
« Méchant peigne! dit-il. — Mon ami, c'est sur toi
Que doit retomber ton injure;
Je suis le même, mais pourquoi
As-tu brouillé ta chevelure? »
L'enfant, dans son dépit, le prend, le jette à l'eau,
Poussant toujours des cris maussades,
Et le peigne devient un instrument nouveau
Pour la toilette des naïades.

Douce est toujours la vérité,
Tant que la conscience est nette;
Par ses accents le cœur flatté
A la suivre aisément se prête;

Mais il se trouve, un beau matin,
Que pour l'oreille elle est trop dure,
Quand, ainsi que l'enfant mutin,
On a brouillé sa chevelure.

III.

LES DEUX TONNEAUX.

Deux tonneaux, seuls et sans guide,
Suivaient, un jour, leur chemin;
L'un d'eux était creux et vide,
Et l'autre plein du liquide
Qui charme le genre humain.
Sans bruit, toujours en arrière,
Le dernier marchait au pas;
Mais l'autre, sur chaque ornière
Bondissant avec fracas,
Lançait des flots de poussière
Et faisait grand embarras.
Voyant l'énorme futaille
Sauter par bonds enragés,
Les passants vers la muraille
Prudemment s'étaient rangés.
Mais cette foule stupide,

Faisant fi du tonneau plein,
Admirait d'un œil avide
Les ébats du tonneau vide,
Qui pourtant ne valait rien.

Tel fait bruit de sa vaillance
Qui, très-souvent, n'a rien fait;
Tel est un héros parfait
Qui marche et passe en silence.
En soi cherchant son appui,
De tout temps le vrai grand homme
Laissa, de mots économe,
Ses hauts faits parler pour lui.

IV.

LE CHASSEUR.

Combien de fois, en mainte affaire,
On dit : « J'ai bien le temps; j'ai toute la saison? »
Mais, en pareil cas, on préfère
L'instinct de sa paresse aux lois de la raison.
Quelque affaire qu'on traite, il est toujours d'urgence,
Sans attendre à demain, de la faire aujourd'hui;

Et si, sans vous servir, l'occasion a fui,
Il faut s'en prendre à vous, sans accuser la chance.
Vous deviez être prêt à la saisir à temps,
Et ma fable dira ce que par là j'entends.

Portant à dos fusil, carnier et poudrière,
Certain chasseur, novice encor,
Suivi de son fidèle Hector,
Pour essayer sa chance, allait vers la clairière.
Ses voisins, ses parents, avant qu'il fût sorti,
Avaient été d'avis qu'il tînt son arme prête ;
Mais, pour n'en faire qu'à sa tête,
Sans charger son fusil notre homme était parti.
« Ah bah! se disait-il, on radote sans doute;
Le trajet que je fais pour moi n'est pas nouveau,
Et jamais le moindre moineau
Depuis que je suis né n'a paru sur la route.
Avant d'arriver jusqu'au bois,
Je dois marcher encore une heure,
Et, d'ici là, parbleu! je puis charger cent fois. »

A peine a-t-il quitté le seuil de sa demeure
(Comme si la Fortune eût voulu tout exprès
Narguer le chasseur au passage),
Arrivant près d'un lac, il voit sur le rivage,
Des troupes de canards se promenant au frais.
Notre homme, en abattant une demi-douzaine
D'un seul coup au hasard tiré,

Eût pu garnir sa table au moins une semaine,
S'il eût tenu plus tôt son fusil préparé.
Vite il se met à l'œuvre... Hélas! peine perdue!
Les canards pour tout voir ont un œil sans pareil;
Tandis que mon chasseur à charger s'évertue,
Un cri d'alarme à tous a pu donner l'éveil.
La troupe prend le large, et, volant à la file,
Va, par delà le bois, chercher plus sûr asile.
Tous aussitôt ont disparu.
Le chasseur en vain bat la plaine,
Et, tout le jour ayant couru,
Il n'a pas un moineau pour compenser sa peine.
Enfin, de fatigue excédé,
Bientôt par un orage il se voit inondé.
Mais l'indolent chasseur en rentrant, à la brune,
La gibecière vide et jusqu'aux os trempé,
Sans avouer qu'il s'est trompé,
Ne donne tort qu'à la Fortune.

V.

L'ENFANT ET LE SERPENT.

Voyant un corps qui frétille
Et sous l'herbe va rampant,

Un enfant pour une anguille
Prit, un jour, un gros serpent.
Il recule à l'instant même,
De tous ses membres tremblant,
Et, dans sa frayeur extrême,
Comme un linge il devient blanc.
Mais, calme et froid au contraire,
Le serpent lui dit : « Mon cher,
Si tu n'es moins téméraire,
Il pourra t'en coûter cher.
Le mal vient à la sourdine;
Ici Dieu sauva tes jours,
Mais apprends qu'il faut toujours
Voir avec qui l'on badine. »

VI

L'ANE ET LE PAYSAN.

Un manant, pour l'été, s'avisa d'engager
Un âne qu'il chargea des soins du potager.
Aux merles, aux moineaux, impertinente race,
Il devait, à toute heure, aller donner la chasse.
Notre âne, disons-le d'abord,
Était de mœurs irréprochables;

De rapine, de vol ou de délits semblables
On n'eût pu l'accuser sans se mettre en son tort.
Il eût rougi de prendre une feuille à son maître.
        Du reste, vigilant gardien,
Redouté des oiseaux, il surveillait si bien,
Que nul au potager n'osait plus reparaître.
Et pourtant, à jeûner déjà presque réduit,
Le manant de son fonds ne tirait nul produit.
Pour chasser les pillards, mon baudet, dans son zèle,
Sautant, caracolant, n'avait rien ménagé,
Et ses quatre pieds d'âne, en tombant comme grêle,
Dans les pauvres semis avaient tout saccagé.
        Voyant que l'animal le gruge,
        Le maître prend martin-bâton,
Et de coups sur son dos fait pleuvoir un déluge.
« De quoi se mêlait-il? C'est bien fait! dira-t-on.
« Fais ce que tu sais faire, » enseigne un vieux dicton. »

Notre âne avait-il tort? Je ne suis point son juge;
Son compte est bien réglé : qui paya ne doit rien.
Mais le maître, à son tour, aurait compte à nous rendre;
Je lui demanderai si, pour régir un bien,
        C'est un âne que l'on doit prendre.

VII.

L'ABEILLE ET LES MOUCHES.

Vers des pays nouveaux, pour voir choses nouvelles,
Des mouches, un beau jour, allaient porter leurs ailes.
Dans leur projet bien arrêté,
Nos touristes voulaient faire entrer une abeille.
Un perroquet bavard leur avait raconté
De ces climats lointains merveille sur merveille;
De plus, il était clair que du pays natal
Les gens ligués pour les exclure
A leur faim désormais refusaient tout régal.
« O honte! à leur lésine a-t-on rien vu d'égal?
C'est tous les jours nouvelle injure!
A table, un globe de cristal
Nous interdit la confiture;
Enfin des palais, pour changer,
Si nous fuyons tout indignées,
Dans la chaumière autre danger :
Nous y trouvons les araignées!
— Bon voyage! Pour moi, mes goûts sont différents,
Dit l'abeille, au pays est le bonheur suprême.
Mon miel m'y vaut l'accueil des grands;

Comme en ville, au village on m'aime.
Mais vous, courez, volez où bon vous semblera,
Toujours où vous irez même sort vous suivra.
Inutiles partout, du pays éloignées,
Vous verrez le mépris rabattre votre orgueil ;
Vous n'aurez pour vous faire accueil
Que la patte des araignées. »

Celui qui par d'heureux efforts
Peut être utile à sa patrie,
N'ira jamais sur d'autres bords,
Fils ingrat, dépenser sa vie.
Si l'oisif sans talents se plaît à voyager,
C'est que, loin du pays, sa honte est plus légère ;
Sa paresse a compris qu'un hôte passager
Ne doit point de travail à la terre étrangère [1].

[1] « Volontiers on fait cas de la terre étrangère,
Volontiers gens boiteux haïssent le logis, »

avait déjà dit la Fontaine à la nation la moins voyageuse du monde. Il faut avouer que Krilof était plus fondé que notre poëte à critiquer ce besoin de locomotion continue qui porte si souvent les touristes hors des frontières. On a dit spirituellement que les seigneurs russes passent tout leur temps à aller raconter à l'étranger combien on est heureux de vivre en Russie ; mais est-ce bien à nous de nous plaindre de cette fantaisie, puisqu'elle nous procure le plaisir de faire accueil à d'aimables hôtes qui viennent si libéralement dépenser leur fortune parmi nous ?

VIII.

LE VILLAGEOIS ET LE SERPENT.

Un jour d'hiver, un serpent
Près d'un villageois se glisse.
« Voisin, je suis sans malice,
Lui dit l'animal rampant.
A ton foyer plus de cause
Pour m'empêcher d'être admis ;
De grand cœur je te propose
De nous voir en bons amis.
Je suis tout autre, et la preuve,
Tu peux la voir par tes yeux :
Au printemps, j'ai fait peau neuve.
— Oui, dit l'autre, c'est au mieux;
Mais triple sot qui t'écoute
Et te croit bien corrigé ;
De peau tu changeas sans doute,
Mais ton cœur n'a point changé. »
Il dit, et, sans plus attendre,
Pour prévenir son dessein,
D'un coup de hache il va fendre
La tête à son bon voisin.

Vous qu'à bon droit on soupçonne,
Qui d'habit savez changer,
En vain d'un masque étranger
Vous couvrez votre personne;
Le traître vil et rampant
Est, malgré son air affable,
Traité comme en notre fable
Est traité notre serpent.

IX.

LA FOURMI VANITEUSE.

Une fourmi, dans sa cité,
Par sa force faisait merveille;
Les peuples de l'antiquité
En aucun lieu n'avaient cité
Exemple de vigueur pareille.
Un si petit individu
Portait, si l'on en croit son fidèle annaliste,
Deux forts grains d'orge à bras tendu.
Parmi ses qualités, dont longue était la liste,
La bravoure surtout brillait d'un noble éclat.
Paraissait-il un ver, sans lutte et sans débat,
La bête, en un clin d'œil, par elle était saignée;

On n'avait plus qu'elle en état
De marcher contre l'araignée!
Aussi se faisait-il grand bruit
De sa bouillante ardeur guerrière,
Et dans toute la fourmilière
On vantait ses exploits et le jour et la nuit.
Portée à tel excès, je crois que la louange
Est un poison; mais la fourmi
Avait pour elle un goût étrange,
Et jamais son orgueil n'en voulait à demi.
Prenant chacun au mot, elle aimait à tout croire.
La tête si bien lui tourna,
Qu'à la fin elle imagina
D'aller en ville, un jour, pour jouir de sa gloire.
Voilà donc qu'un matin, trouvant à se jucher
Sur un chariot de foin qui partait pour la foire,
La dame se pavane à côté du cocher,
Et le char triomphal, d'un pas lent et tranquille,
En pompeux appareil entre enfin dans la ville.
Mais quel revers pour son orgueil!
A l'entendre, la foule apprenant la nouvelle,
Comme l'on court au feu, doit accourir près d'elle;
Et nul vers la fourmi n'a daigné tourner l'œil!
Elle écoute... et n'entend rien dire.
On a bien d'autres soins! Pour se faire valoir,
Elle enlève une feuille et la tourne et la tire :
Mais nul n'a l'air encor de s'en apercevoir.
S'épuisant à prouver sa force et son adresse,

Elle se cambre, elle se dresse;
Soin superflu! Dans son dépit,
Auprès du chien Briffaut, qui gardait la voiture,
Elle s'en va gémir de sa mésaventure.
« Ah! dit-elle, sans contredit,
Ces habitants sont sotte engeance,
Sans yeux et sans intelligence.
Quoi! près d'eux mon talent n'obtient aucun crédit!
Pourtant quels tours j'ai faits! Ah! dans ma fourmilière
On me traite d'autre façon! »
Et notre sotte, un peu moins fière,
S'en va tout droit à la maison.

Tel, en faisant grand bruit de son ardeur guerrière,
Croit à la renommée être enfin parvenu,
Qui de tous est bien inconnu,
Quand il sort de sa fourmilière.

X.

L'OURS DANS LES FILETS.

Aux mailles d'un filet qu'on cachait avec soin
Un ours tomba. Souvent on ose
Narguer la mort quand elle est loin;

Dès qu'on la voit, c'est autre chose.
Notre ours sent qu'à mourir il n'est dispos ni prêt.
Certes, pour se tirer d'affaire,
Très-volontiers il combattrait;
Mais les filets sont là; que faire?
D'ailleurs, bâtons, fusils, chiens lancés dans les bois,
De tout côté lui font la guerre;
En conscience, il ne peut guère
Contre bêtes et gens lutter tout à la fois.
Michka veut se montrer du moins rusé compère;
Il dit à son chasseur : « Mon ami, contre moi
Tu ne peux alléguer aucun délit, j'espère;
Et, si tu veux ma tête, au moins dis-moi pourquoi.
Trompé par des propos, tu m'as pu méconnaître;
Les gens parfois sont si tranchants!
Crois-tu donc les ours bien méchants?
Ils sont, ma foi, bien loin de l'être!
Demande à mes voisins : ai-je eu jamais le tort
De toucher à quelque homme alors qu'il était mort?
— C'est vrai, dit le chasseur, et même ici j'avoue
Que ce respect des morts mérite qu'on t'en loue.
Mais, dis-moi, des vivants épargnes-tu les corps?
Non, sans pitié tu les mutiles :
Il vaudrait mieux manger les morts,
Et laisser les vivants tranquilles[1].

[1] La critique du poëte paraît ici s'attaquer à l'éternelle manie de certains zoïles attardés qui s'évertuent à prôner exclusivement le mérite des auteurs anciens, en s'acharnant, de parti pris, contre les auteurs vivants.

XI.

LE PETIT GARÇON ET LE VERMISSEAU.

Le traître espère en vain vivre heureux dans le crime :
Recherché par besoin, en secret méprisé,
Sous la main qui l'emploie il est souvent brisé,
Et de sa trahison il est toujours victime.

Au clos d'un villageois, un ver, pour tout l'été,
Réclamait les honneurs de l'hospitalité.
Il promettait de s'y conduire
Toujours avec sobriété,
Et vivrait près des fruits sans chercher à leur nuire.
Toute feuille fanée et touchant à sa fin
Suffirait amplement à contenter sa faim.
« Pourquoi, dit le manant, lui refuser asile?
Un ver qu'à peine on aperçoit
Ne saurait mettre ici mes arbres à l'étroit.
Un hôte si doux, si docile,
N'est point de trop dans un verger.
Pour deux ou trois feuilles qu'il ronge,
La belle affaire! plus j'y songe,
Moins je puis y voir grand danger. »

Bref, il consent. Le ver sur un arbre prend place,
Et, sous une feuille abrité,
Il y trouve, en tout temps, calme et sécurité;
Pluie ou vent, rien ne le tracasse;
Calmant son appétit, sans festins superflus,
Il vit fort à son aise et l'on n'en parle plus.

Cependant le soleil, fécondant la contrée,
A fait grossir les fruits mûris par sa chaleur.
Une pomme surtout, par ses rayons dorée,
De l'ambre transparent étalait la couleur.
Un petit gourmand entre mille
L'avait fort remarquée et s'en trouvait tenté.
Mais la cueillir est difficile :
Grimper veut trop d'agilité;
Pour secouer le tronc sa main est bien débile;
Qui pourra donc l'aider? « C'est moi! lui dit le ver.
Écoute un peu, l'ami : le maître, on me l'assure,
Ici va tout cueillir, car la récolte est mûre,
Et le fruit pour tous deux sera perdu, mon cher.
Pourtant je me fais fort d'aller cueillir la pomme,
Si du moins avec moi tu veux la partager.
Tu prendras presque tout; étant fort économe,
J'en aurai pour mes jours d'une miette à ronger. »

Tout va bien; le petit espiègle
Fait avec lui contrat en règle.
Le ver grimpe au pommier; il ronge avec ardeur,

Et la pomme a quitté la branche.
Le ver a réussi, mais qu'a-t-il en revanche?
La pomme tombe aux mains du petit maraudeur,
Qui sous sa dent seul l'expédie.
Puis, quand le ver enfin osa
Lui réclamer la part due à sa perfidie,
Sous son talon il l'écrasa.
Mais justice était faite, en somme :
Le ver périt avec la pomme.

XII.

L'ÉPI ET LA FLEUR.

Un épi dans les champs par le vent agité,
Au travers des vitraux d'une élégante serre
Voyait avec dépit sous son dôme de verre
Une fleur délicate abriter sa beauté.
Avec les moucherons pour désoler sa vie
L'épi voit conspirer les froids et les chaleurs,
Et, le sort de la rose irritant son envie,
A son maître, un beau jour, il conte ses douleurs :
« Des hommes voyez l'injustice!
Lui criait-il d'un air mutin.

Ce qui plaît à leurs yeux ou flatte leur caprice,
D'un bon accueil près d'eux en tout temps est certain.
Pour celui qui les sert de dons ils sont avares.
Au champ qui te nourrit tout ton bien-être est dû;
D'où vient donc que pour lui tes bienfaits sont si rares?
Du grain sur le sol répandu
Depuis qu'elle est dépositaire,
T'a-t-on vu donner à ma terre
Le soin que ses besoins ont toujours attendu?
Non, tu nous as laissés germer à l'aventure,
Croître sans aide et sans soutien;
Tu n'aimes que ces fleurs qui ne te donnent rien,
Ni richesse ni nourriture;
Et c'est nous qu'avare et méchant,
Tu veux ainsi réduire à croupir dans un champ,
Tandis que, sous un verre engraissant leur paresse,
Tu prodigues aux fleurs tes soins et ta tendresse.
Ah! si ton cœur reconnaissant
Nous accordait faveur égale,
Tes blés, dès l'an prochain, te rendant cent pour cent,
Par caravane iraient nourrir la capitale!
Réfléchis donc enfin; consens à nous bâtir
Une serre assez vaste où nous puissions grandir.
— Eh! mon ami, répond le maître,
N'as-tu pas vu que tous mes soins
Sont consacrés à tes besoins
Et n'ont pour but que ton bien-être?
De ronces j'ai purgé le sol qui t'a nourri,

Et j'ai rendu fécond ton sillon appauvri.
Mais à quoi bon ici te détailler mes peines?
Mon temps est précieux et tes clameurs sont vaines.
Que te sert d'exiger un inutile abri?
L'air et l'eau pour former ta séve nourricière,
C'est tout ce qu'il te faut : le reste serait vain,
Et, si j'écoutais ta prière,
Je n'aurais plus ni fleurs ni pain.

Que de gens on voit dans la vie,
Ouvriers, villageois, soldats,
Sur l'état du voisin jeter un œil d'envie!
Chacun maudit le sort, et l'on n'aperçoit pas
La raison qui le justifie.

XIII.

LE POURCEAU ET LE CHÊNE.

Au pied d'un chêne centenaire,
A plaisir un pourceau de glands s'était gorgé,
Et, roulant sur le sol, ainsi que d'ordinaire,
Il s'était, pour dormir, tout à l'aise allongé.
En s'éveillant il imagine

De fouiller du museau le sol de la racine.
« Mais l'arbre en va souffrir! dit un corbeau perché
Parmi les rameaux du vieux chêne.
Sur la racine, hélas! si ta dent se déchaîne,
Le tronc va périr desséché!
— Eh! laisse-le périr! dit le pourceau, qu'importe!
Faut-il donc, pour si peu, se tracasser ainsi?
Pour moi, qu'il crève ou non, la perte n'est pas forte.
Pourvu qu'on ait des glands, que j'en ramasse ici
Assez pour m'engraisser, voilà tout mon souci!
— A qui donc, dit le chêne, as-tu dû ton bien-être?
Si ton groin vers moi pouvait se redresser,
Tu verrais que ces glands qui te font engraisser,
Ingrat, c'est moi qui les fais naître! »

Aux arts, à la science un ignorant esprit,
En tout lieu fait ainsi la guerre;
C'est de leurs fruits qu'il se nourrit,
Mais le sot ne s'en souvient guère.

XIV.

LE CHAT ET LE ROSSIGNOL.

Un gros chat sous sa griffe attrape un rossignol;
De la patte d'abord légèrement il presse

Le pauvret gisant sur le sol,
Et l'on dirait qu'il le caresse.
« Mon ami, lui dit-il de sa plus douce voix,
Petit rossignol, ma chère âme,
Tu chantes à ravir, partout on le proclame,
Et tu fais le bonheur des habitants des bois.
Si j'en crois renard, mon compère,
Lorsque tu chantes ta chanson,
Ton harmonie est si légère,
Que le berger et la bergère
En perdent presque la raison.
Mais je voudrais aussi t'entendre;
Ne tremble pas ainsi, ne fais pas l'entêté.
Que crains-tu donc? En vérité,
Pour te manger, mon cher, j'ai bien le cœur trop tendre.
Chante un tout petit air, et tu pourras après
Voltiger à loisir au fond de tes forêts.
J'ai, comme toi, pour l'harmonie
Un goût tout à fait étonnant,
Et, quand ma journée est finie,
Je ne m'endors qu'en fredonnant. »

Malgré ses doux propos, la bête scélérate
Pressait de plus en plus le pauvret sous sa patte.
« Allons, répétait-il, chante un peu, je t'en prie. »
Mais notre virtuose, au lieu de chanter, crie.
« Quoi! c'était donc ainsi que tu charmais les bois?
Reprit le chat. Belle musique!

Qu'as-tu donc fait de cette voix
Si pure, si sonore, et qu'on disait unique?
Parbleu! pour me donner de tels charivaris,
De mes petits chatons j'ai bien assez des cris!
Mon oreille à tes chants pauvrement se régale;
Pour mon ventre ta chair sera meilleur morceau. »
Et, sans pitié, l'affreux bourreau
Le saisit, le croque et l'avale.

Faut-il pour être clair faire nouveaux efforts?
Je vous le dis tout bas : C'est en vain qu'on se flatte
De faire aux rossignols chanter de doux accords,
Quand le chat les tient sous la patte.

XV.

LES DEUX CHIENS.

Barbos, vieux chien de cour très-zélé pour son maître,
Vit le bichon Joujou, son ancien compagnon,
Qui, sous l'abri d'une fenêtre,
Reposait étendu sur un mol édredon.
Vers l'ami qui longtemps partagea sa misère,
Il se glisse en roulant des yeux tout attendris,

Et, comme pour fêter un frère,
Il s'agite et frétille avec de joyeux cris :
« Joujou, dit-il, le sort t'a-t-il été propice,
Depuis que le seigneur t'a pris dans ses salons?
Nos jeûnes, dans la cour, jadis étaient bien longs;
T'en souvient-il, ami? Que fais-tu du service?
— Mais, dit Joujou, j'aurais grand tort
De me plaindre toujours de la rigueur du sort.
Le maître me recherche et je fais son délice.
Tous les biens, quel que soit mon caprice exigeant,
Viennent ici charmer ma vie.
Ai-je soif, ai-je faim, dans des vases d'argent,
A toute heure du jour ma pitance est servie.
Tout mon temps en fête, en plaisir,
Près du maître gaîment se passe;
Enfin, du jeu si je me lasse,
Sur un moelleux divan je m'étends à loisir.
Mais toi, comment vis-tu? — Moi? dit le pauvre hère,
Le nez tristement allongé,
Et laissant comme un fouet pendre sa queue à terre.
Hélas! pour moi rien n'est changé!
Aujourd'hui comme alors j'essuie
Et le froid et la faim ; je garde la maison.
Je dors devant la haie, inondé par la pluie,
Et, si j'aboie à tort, j'ai des coups à foison.
Mais d'où te vient ta bonne aubaine,
A toi si chétif animal,
Quand, moi qui, nuit et jour, me donne tant de mal,

Le maître me regarde à peine?
Dans quel emploi sers-tu? — Moi! dit Joujou, servir!
Pour arriver belle manière!
Eh! mon cher, je marche à ravir
Sur mes deux pattes de derrière. »

Parmi nous que d'hommes de rien,
Pour réussir dans leur carrière,
N'ont qu'à marcher, comme mon chien,
Avec leurs pattes de derrière!

LIVRE HUITIÈME.

I.

LE PETIT CHAT ET LE SANSONNET.

Dans certaine maison vivait un sansonnet,
Mauvais chanteur, mais d'étoffe
A faire un grand philosophe.
Il s'était fait l'ami d'un tout petit minet,
Gentil chaton, d'humeur câline,
Modeste, tranquille et poli.
Le petit chat, un jour, fut laissé dans l'oubli,
Et sa table pâtit des torts de la cuisine :
Le pauvret souffre de la faim ;
Pensif, tournant la queue, il erre à l'aventure,
Et, du jeûne ennuyé, miaule et gémit sans fin.
Mon philosophe ailé, sur le mal qu'il endure,
Veut lui donner conseil : « Eh ! lui dit-il, mon cher,
A supporter la faim tu mets tout ton courage ;
Je te trouve bien bon ; lève le nez en l'air ;

Vois ce chardonneret suspendu dans sa cage ;
Ne peux-tu te donner le régal de sa chair ?
Mais non ; j'en étais sûr : monsieur a des scrupules !
— Dame ! la conscience !... — Eh ! mon cher, on voit bien
Que du monde tu ne sais rien.
Ce sont préjugés ridicules
Qu'une âme faible écoute et que tout esprit fort
Appelle avec raison sornettes et fadaises ;
La force en ce bas monde a pris toujours ses aises,
Et la faiblesse a toujours tort.
Cette façon d'agir est partout si commune,
Que je t'en vais citer mille preuves pour une... »
Et, raisonnant sans fin *et ab hoc et ab hac,*
De sa philosophie il vide à fond le sac.

Notre minet, las du régime,
Prête à ce beau discours un esprit attentif ;
Il ouvre la porte au captif,
Et tombe à belles dents sur la pauvre victime.
Mais ce friand régal l'a mis en appétit,
Loin qu'à sa faim il pût suffire,
Et le chaton, pour mieux s'instruire,
Sent qu'une autre leçon lui porterait profit.
« Merci, dit-il, tes tours sont fort bons à connaître ;
Tu m'as ouvert l'esprit. » Et le petit minet
Dans la cage du sansonnet
Va bel et bien croquer son maître.

II.

L'ARAIGNÉE ET L'ABEILLE.

A maint talent l'esprit futile
Peut applaudir tout à son gré;
Au talent je n'applaudirai
Que s'il sait faire une œuvre utile.

Un marchand porte, un jour, de la toile au marché;
On conçoit, sans que je le dise,
Que, nécessaire à tous, pareille marchandise
Devait facilement trouver son débouché.
Le marchand n'était point en peine;
Vers lui tous les passants se pressaient, hors d'haleine,
Heureux quand de son seuil ils avaient approché.
Une telle faveur si prestement gagnée,
D'un sentiment jaloux piquait une araignée.
Au marchand trop fêté pour souffler ses chalands,
A tout venant elle se vante
Qu'à son tour elle aura des produits excellents,
Le lendemain, à mettre en vente.

Sitôt dit, sitôt fait. Sous le toit du voisin,

Le long d'une croisée elle ouvre magasin.
En un instant la trame est faite;
Ayant tissé toute la nuit,
Sa patte a fait merveille et sa tâche est complète,
Même avant que le jour revienne en son réduit.
La dame alors s'assied, prend un orgueil comique,
Et, sans quitter d'un pas, trône dans sa boutique.
« Pour sûr, dit-elle, au point du jour,
Je vais voir accourir les chalands à mon tour. »

Mais quoi! le jour à peine a commencé de naître,
Qu'un grand coup de balai s'abat sur la fenêtre,
Et l'insecte méchant, sur le sol renversé,
Roule avec son tissu dans l'ordure enfoncé.
« Ah! dit avec dépit la jalouse araignée,
Voilà comme en ce monde on est récompensé!
Je le demande à tous, criait-elle indignée,
Qui donc avait raison? C'était moi, car enfin
Ma toile est plus légère et mon tissu plus fin!
— En cela tu dis vrai, lui répond une abeille.
Pour les yeux, j'en conviens, ton tissu fait merveille;
Mais, dis-moi, tient-il assez chaud
Pour vêtir les gens à la ville?
De ton talent le grand défaut
Est, tu le vois, d'être inutile. »

III.

LES ROSSIGNOLS EN CAGE.

Un habile oiseleur, au printemps, avait pris
Des rossignols dans un bocage.
Nos virtuoses, mis en cage,
Au lieu de sons joyeux, poussaient de tristes cris.
Captifs, ne pouvant plus aller, à l'étourdie,
Folâtrer à l'ombre des bois,
Ils n'avaient plus dès lors goût à la mélodie;
Ils voulaient chanter, mais leur voix
Sous le poids du chagrin paraissait engourdie.
Un d'entre eux, pauvre cœur blessé,
Des plus cuisants soucis paraissait oppressé :
Loin de lui, sa compagne aux bois était restée;
Il avait donc double raison
Pour sentir son âme attristée
Par les barreaux de sa prison.
D'un œil humide et triste il contemple la plaine:
Jour et nuit, sans tarir ses pleurs,
Il gémit, il soupire, il dort et mange à peine.

« Bien fou qui perd son temps à pleurer ses malheurs !
Se dit-il, un beau jour; à tout il est remède;
Toujours gémir n'avance à rien;
Le sage doit trouver moyen
De guérir ses chagrins, lorsqu'il se vient en aide.
Pour vivre plus heureux je saurai m'arranger;
On ne m'a pas pris, je suppose,
Que pour me voir boire et manger,
Et mon maître de moi veut sans doute autre chose.
Si je puis par mes chants exciter sa gaieté,
Un beau jour, il devra, je pense,
Pour me payer ma récompense,
Me mettre enfin en liberté ! »

Du troubadour ailé la voix pure et sonore
Se met à chanter le réveil
De la nature et de l'aurore,
Et l'éclat renaissant des rayons du soleil.
Qu'arriva-t-il? Il fut plus malheureux encore!
Son talent lui devint fatal.
Un beau matin, la main du maître,
Aux rossignols qui chantaient mal,
Ouvre la cage et la fenêtre.
Mais au divin chanteur nul soin ne réussit :
Il chante, il chante encore... hélas! peine perdue;
Plus sa voix prend d'ampleur, de charme et d'étendue,
Plus sa prison se rétrécit.

IV.

LE VILLAGEOIS ET LA BREBIS.

Accusée, un beau jour, d'un crime capital,
Une brebis encor novice,
Par certain villageois fut traînée en justice,
Maître renard alors siégeant au tribunal.
La chose est prise au vif; chaque preuve est pesée,
Tant notre juge y met d'ardeur:
Enquête au nom du demandeur,
Enquête au nom de l'accusée,
Rien n'y manque, et chacun devra, sans clabauder,
Devant juge et témoins s'expliquer et plaider.
Le plaignant dit : « A telle date,
Je vis qu'il me manquait deux poulets le matin.
Du massacre il restait comme indice certain
Quelques plumes, des os et le bout d'une patte.
La brebis seule était avec eux dans la cour.
— Moi, dit la brebis à son tour,
Pendant toute la nuit du crime,
J'ai dormi. Les voisins d'ailleurs
Sur moi vous feront tous les rapports les meilleurs.
De ma rapacité qui fut jamais victime?
L'honneur m'a toujours été cher,

Et, de plus, on sait que la chair
N'entre pour rien dans mon régime. »
Le renard lut l'arrêt qu'ici nous traduisons :
« Vu que toute brebis, dans la race animale,
Pour tromper et mentir n'eut jamais son égale,
A ces causes, nous refusons
De croire la brebis alléguant ses raisons.
Vu que, pendant la nuit aux poulets si fatale,
Ainsi qu'il est prouvé par des témoins nombreux,
Sur le lieu du massacre elle a couché près d'eux ;
Vu que chair de poulet est délicate et tendre,
Que la chance était belle à vouloir en goûter,
Et que dame brebis, qui prétend s'en défendre,
A telle occasion n'a pas dû résister ;
Nous renard, déclarant la cause bien jugée,
La condamnons à mort, pour purger le troupeau.
Sa chair au tribunal est, de droit, adjugée,
Et le plaignant aura la peau. »

V.

LES FUNÉRAILLES.

En Égypte, dit la légende,
Pour donner plus d'éclat au deuil,

On faisait suivre le cercueil
Par des pleureuses de commande.
Un richard très-connu s'acheminant un jour,
De cette courte vie à l'éternel séjour,
Au bruit des sanglots, dans la ville,
Par ces pleureuses escorté,
Vers son dernier et froid asile,
Pompeusement était porté.

Touché d'un désespoir qui paraissait sincère,
Un passant étranger crut que, sans contredit,
Il voyait des enfants pleurant la mort d'un père.
Des femmes aussitôt il s'approche et leur dit :
« Bien vive serait votre joie
Si ce mort renaissait ; je suis magicien ;
Vers vous c'est le ciel qui m'envoie,
Et vous verrez bientôt quel pouvoir est le mien.
Je sais l'art d'évoquer les âmes,
Et vais rendre la vie au mort.
— Notre père, criaient les femmes,
Prends donc pitié de notre sort ;
Nous te faisons une prière :
Que ce richard par ton secours
Vive encore au moins pour cinq jours,
Et qu'il soit de nouveau privé de la lumière.
Ce mort, de son vivant, n'a su faire aucun bien ;
S'il retourne dans sa demeure,
Il ne peut être utile à rien.

Tandis que derechef on nous paiera très-bien,
Si de nouveau tu veux qu'il meure. »

Que de riches ne voit-on pas
Sur qui pareil espoir repose!
Il n'est en eux que leur trépas
Qui soit utile à quelque chose.

VI.

L'OURS LABORIEUX.

A courber des arcs de collier[1]
Un manant se donnait grand'peine;
Un ours le voit, et, mis en veine,
Veut faire aussi pareil métier.
Mais par degrés un arc se plie,
Et, par malheur, l'ours l'ignorait.
Sans temps perdu, dans la forêt
Son industrie est établie;
Coudriers, bouleaux sous ses pas

[1] Dans les attelages, les Russes se servent d'un demi-cercle de bois qui surmonte le joug et fixe les bouts des brancards aux deux côtés du poitrail du cheval.

Craquent partout ; le bois en gronde
À plus d'une verste[1] à la ronde !
Pourtant le métier n'allait pas.
Voyant qu'en vain sa main se lasse,
L'ours va trouver le villageois.
« Voyons, mon cher, dis-moi, de grâce,
Pourquoi, si je courbe le bois,
Entre mes mains toujours il casse ?
Vraiment, voisin, je suis à bout ;
Dis-moi le mot de ta science.
— C'est ce qui te manque avant tout,
Compère, c'est.... la patience ! »

VII.

L'AUTEUR ET LE BRIGAND.

Devant le tribunal de la sombre demeure
Où Minos, tour à tour, juge tous les mortels,
        Le même jour, à la même heure,
        Comparaissaient deux criminels.
L'un était un brigand qui déjà, par sentence,

[1] La verste est une mesure itinéraire qui vaut un peu plus d'un kilomètre.

Pour avoir sur le grand chemin
Versé cent fois le sang humain,
Sur terre avait livré sa tête à la potence.
L'autre, écrivain fameux, jadis sapant les mœurs,
De la corruption propageait les racines,
Et de l'impiété ravivant les doctrines,
Par son poison subtil infectait tous les cœurs.
A la sirène enchanteresse
Sa muse empruntant ses attraits,
Ainsi qu'elle, avait su par des charmes secrets
Verser dans les esprits sa dangereuse ivresse.

Sans longs délais, sans vains discours,
Les juges sur les sombres rives
Ont des façons expéditives :
L'arrêt est prononcé, la justice a son cours.
Sous la voûte déjà l'on suspend et l'on monte
Par des chaînes de fer deux chaudières de fonte,
Et des deux criminels les corps y sont jetés.
Sous celui du brigand un grand bûcher s'élève;
Mégère y met le feu. Soudain, de tous côtés,
La flamme s'élançant à jets précipités,
La voûte des enfers en crève!
Quant à l'auteur fameux qui semblait protégé,
La sentence pour lui paraissait moins cruelle :
Le feu sous son corps ménagé
N'était d'abord qu'une étincelle;
Mais, petit à petit, le brasier, tous les jours,

Grandissait et prenait une force nouvelle.
Les siècles s'écoulant, le feu brûlait toujours,
Tandis que le brigand, sans avoir rien à craindre,
Avait vu son bûcher depuis longtemps s'éteindre.
L'auteur, sentant dès lors s'accroître son tourment,
Sans que pour ce cruel supplice
Il vît espoir d'allégement,
Des dieux dans son martyre accusait l'injustice.
« Dieux, dit-il, est-ce en vain que cent écrits divers
Ont rendu si fameux mon nom dans l'univers?
Ah! si par les écarts de ma libre pensée,
Votre sévérité fut jadis offensée,
D'un supplice sans trêve osez-vous m'en punir,
Tandis que ce brigand a vu ses maux finir? »
Sous ses sombres atours, de colère enflammée,
Tisiphone soudain apparaît à ses yeux.
Des serpents enlacés sifflent dans ses cheveux;
D'un fouet sanglant elle est armée.
« Malheureux! lui dit-elle, est-ce toi dont la voix
Ose insulter la Providence?
Laisse en paix ce brigand; plus coupable cent fois,
Dans ta comparaison tu mets trop d'impudence!
Crois-tu qu'à tes forfaits ses crimes soient égaux?
Si sa férocité souvent l'a fait maudire,
Si, sur terre, jadis il causa bien des maux,
Du moins, cessant de vivre, il a cessé de nuire.
Mais toi, lorsque tes os sont déjà tout pourris,
Est-il un jour, au ciel quand le soleil vient luire,

Qui n'éclaire un fléau créé par tes écrits?
Et, loin que leur poison faiblisse ou diminue,
Il prend de jour en jour une force inconnue.
Regarde! (Et la Furie, à travers les enfers,
A ses yeux effrayés découvrait l'univers.)
Vois ton œuvre, dit-elle, et compte les ravages
Qui sur le globe entier sont dus à tes ouvrages.
Vois ces fils corrompus, par ta voix entraînés,
Renier leurs parents à rougir condamnés.
Des pères indignés vois les douleurs amères,
Les pleurs du désespoir coulant des yeux des mères!
Qui donc a de leurs fils flétri le cœur? C'est toi!
Qui donc, affreux railleur, sans honte et sans scrupule,
En profanant l'hymen, le pouvoir et la foi,
Sur tous nos saints devoirs versa le ridicule?
Qui donc, du genre humain irritant les douleurs,
A ces liens sacrés imputa nos malheurs?
De la société qui rompit les barrières?
C'est toi! N'est-ce pas toi, discoureur effronté,
Qui décoras du nom de progrès des lumières
Les envahissements de l'incrédulité;
Toi qui, des passions, par d'adroits artifices,
          Déguisant les honteux effets,
          Fis des vertus de tous vos vices,
          Et de vos vertus des forfaits?
Tiens, regarde là-bas : il est une contrée
Qui voit par tes poisons sa raison égarée.
Des lois pour la régir le frein est impuissant;

Le meurtre et la discorde ont épuisé son sang.
Triomphe! puisqu'enfin tu vois tomber la foule
Au gouffre que ta main sous elle a su creuser!
Chaque goutte de sang, chaque larme qui coule
Prend une voix pour t'accuser!
Et tu viens de nos dieux provoquer la justice!
Ah! puisses-tu toujours, pour doubler ton supplice,
Voir les fléaux divers qui, lancés par tes mains,
Dans l'avenir encor fondront sur les humains!
Souffre, pour expier ta sinistre carrière;
Pour de pareils forfaits tes tourments sont trop doux! »
Elle dit, et son bras, frémissant de courroux,
A sur le criminel refermé la chaudière[1].

VIII.

LE CONSEIL DES RATS.

Un beau jour, le peuple des rats,
Prétendant par le monde être réputé brave,

[1] Nous ne nous rendons point solidaire de cette violente diatribe contre une de nos gloires les plus éclatantes. Nous aimons à croire que, malgré ses erreurs, l'apôtre de la tolérance universelle, l'ardent promoteur de tant de réformes si utiles et si humaines, le dévoué défenseur de tant d'innocents, trouvera moins de sévérité devant son vrai juge qu'il n'en trouve ici devant le Minos de la fable.

Malgré les intendants, les chattes et les chats,
Veut qu'on parle de lui du grenier à la cave.
Portiers et marmitons vont avoir du tracas!
Mais, pour mener à bien la chose,
Le peuple doit, sans différer,
Réunir un conseil où, par formelle clause,
Les rats à longue queue auront seuls droit d'entrer.
Le conseil de l'expérience
Sur ce point est très-décisif:
Seuls les rats bien pourvus méritent confiance,
Ayant corps plus agile et même esprit plus vif.
« Sottise! » direz-vous; mais n'a-t-on pas coutume,
Par un usage équivalent,
De juger chez nous du talent
Suivant la barbe et le costume?
Enfin, sur ce point contesté
Qu'on approuve ou non leur idée,
Sachons qu'à l'unanimité
La chose ainsi fut décidée.
Qu'un rat donc eût perdu le tout ou la moitié
De sa queue, un jour de bataille,
Stupide ou maladroit, n'étant qu'un rien qui vaille,
Il serait du conseil évincé sans pitié.

Tout bien délibéré, l'on annonce à l'avance
Qu'à tel jour fixé, vers la nuit,
Le conseil dans la cour s'assemblera sans bruit.
Dans le fond d'une huche, on ouvre la séance.

A peine est-on assis, qu'à l'insu du conseil,
Un gros rat écourté s'est glissé dans la place ;
Mais un jeune raton, froissé de son audace,
Au rat qui présidait s'en va donner l'éveil.
« Quoi ! dit le raton en colère,
Un rat sans queue effrontément
Siége avec nous, et l'on tolère
Cet affront fait au règlement !
Prends la parole, et qu'au plus vite
Il soit exclu ; les écourtés
Parmi nous sont fort peu goûtés :
Comme la peste on les évite.
Qui n'a pas su se protéger
Pourra-t-il être utile aux autres?
Il ne peut, au jour du danger,
Que nous perdre, nous et les nôtres.
— Pour moi, lui répond le vieux rat,
Tout ceci n'est point un mystère;
Mais chut ! mon cher, et point d'éclat,
Car cet intrus est mon compère. »

Je vois chez nous maint président
Se conduire ainsi d'habitude :
Nous fait-il un beau règlement,
Il est le premier qui l'élude.

IX.

LE MEUNIER.

Dans la digue, près d'un moulin,
L'eau s'était ouvert un passage.
Pris à temps, bien minime eût été le dommage ;
Mais le maître à chômer était toujours enclin.
« Voilà bien, disait-il, de quoi se mettre en peine! »
Pourtant l'eau fait nouveaux progrès,
Et bientôt coule à flots, élargissant sa veine.
« Meunier, lui criait-on, tu bâilleras après.
Il est temps, il est temps; il faut qu'on se secoue!
— A quoi bon? disait-il, à tout indifférent,
Faut-il donc l'Océan pour faire aller ma roue?
J'ai de l'eau pour la vie, et le mal n'est pas grand! »
Tandis qu'il dort, toujours tranquille,
L'eau par les trous coule à torrent,
Et tous les accidents surviennent à la file :
La meule ne va plus : le moulin chôme aussi.
Le meunier, pour le coup, s'agite, se démène,
Et, pour arrêter l'eau, se met en grand souci.
Mais voici bien une autre histoire!

Tandis que sur la digue il s'épuise en projets,
Notre meunier voit ses poulets
Qui sur la rive accouraient boire.
« Eh! dit-il, voilà du nouveau!
Ah! vauriens! ah! pendards! Quoi! tandis que je peste
A chercher les moyens de conserver mon eau,
Vous me buvez ce qui m'en reste! »
Et sur les maraudeurs il jette un soliveau.
Qu'y gagne-t-il? Le pauvre hère
Voit ses malheurs ainsi complets,
Et, sans eau comme sans poulets,
Va chez lui pleurer sa misère.

Certains seigneurs qu'on voit chez nous,
De ma fable sont les modèles;
Prodiguant l'or comme des fous,
Ils font grand train pour quelques sous,
Battent leurs gens pour des chandelles;
Puis ils croient avoir réussi
A réparer tous leurs dommages;
Mais c'est en épargnant ainsi
Qu'on fait crouler bien des ménages.

X.

L'AGNEAU DÉGUISÉ.

J'entends, chez nous, très-souvent dire :
« Que le monde, tant qu'il voudra,
Exerce sur moi sa satire,
Je me sais innocent et mon cœur m'absoudra. »
Non, ce n'est pas assez; par notre indifférence,
Nous pouvons à nous perdre encourager les gens;
Il faut pour notre honneur être plus exigeants,
Et conserver du bien jusques à l'apparence.
C'est vous, jeunes beautés, que je veux avertir :
Votre plus beau joyau, c'est votre renommée;
Elle est pareille en tout à la fleur embaumée
Que le printemps voit naître et qu'un rien peut flétrir.
En vain votre cœur pur garde son innocence,
Un mot imprudent, un regard
Peut souvent contre vous armer la médisance,
Et votre honneur alors doit courir grand hasard.
— Mais quoi! ne peut-on plus regarder ni sourire?
Me direz-vous. — Non, ce n'est pas
Ce que par là j'ai voulu dire.
Pourtant avec prudence observez tous vos pas ;

Un soin si scrupuleux doit toujours vous conduire
Qu'il ne laisse au méchant nul prétexte à vous nuire.
Pour tes compagnes et pour toi,
Annette, ma petite amie,
J'ai composé ma fable et je t'en fais l'envoi.
A peine entres-tu dans la vie,
Ma voix pour ton oreille est encore un vain bruit;
Mais grave mon conseil dans ta jeune mémoire;
Plus tard, il portera son fruit.
Écoute : d'un agneau l'on m'a conté l'histoire,
Et je veux, à mon tour, te la dire aujourd'hui.
De soins plus importants je te sais occupée,
Mais dans un petit coin va mettre ta poupée;
Mon récit sera court, n'en crains aucun ennui.

Un jeune agneau, simple et novice,
Ayant d'un loup trouvé la peau,
S'en revêtit, et, sans chercher malice,
Alla se pavaner au milieu du troupeau.
De son déguisement faisant ainsi parade,
Il ne voulait qu'être applaudi;
Mais les chiens vigilants, voyant notre étourdi,
Croient qu'un vrai loup chez eux vient faire une algarade;
Vers lui toute une meute, en hurlant, a bondi.
Les mâtins, sur son dos signalant leurs prouesses,
Avant que le pauvret fût à lui revenu,
Des pattes et des dents allaient le mettre en pièces;
Par bonheur, les bergers à temps l'ont reconnu.

Sauvé par eux, l'agneau s'en tire,
Mais sous la dent des chiens lorsque l'on a passé,
On sait que ce n'est pas pour rire!
Par tant d'assauts, meurtri, froissé,
Jusqu'au bercail notre insensé
Se traîne, et, depuis lors, dépérissant sans cesse,
Il voit, de jour en jour, augmenter sa faiblesse.
Il nous apprend qu'on perd beaucoup
A déguiser son caractère :
Quand on est agneau débonnaire,
Pourquoi vouloir paraître loup?

XI.

LE SERPENT ET LE PAYSAN.

Par imprudence, aux sots dictons
Gardons-nous bien de donner prise;
Selon les gens que nous hantons,
On nous recherche, on nous méprise.

Un mougik d'un serpent avait fait son ami;
Ce serpent-là n'était peut-être
Trompeur et fourbe qu'à demi;
Mais, simple commensal, il commandait en maître.

Le manant ne voyait, ne jurait que par lui.
Dès lors tous ses parents, ses amis du village,
Craignant de le hanter, fuyaient son voisinage,
Et notre bon compère en conçut de l'ennui.
« Mes amis, leur dit-il, excusez-moi, de grâce;
Pourquoi depuis longtemps évitez-vous mon seuil?
Ma femme vous fait-elle ici mauvais accueil,
Ou ne trouvez-vous plus ma cuisine assez grasse?
— Non pas, dit le voisin Matthieu,
Chacun de nous t'aime et t'estime.
Jamais (et sur ce point, mordieu!
Tout le village est unanime).
Jamais, compère, en aucun cas,
Tu ne nous as causé ni peine ni tracas.
Mais, parle franc, chez toi peut-on rester à l'aise?
Non : à peine assis, nous tremblons
Que ton ami, sous notre chaise;
Ne vienne mordre nos talons. »

XII.

LA MOUCHE ET L'ABEILLE.

Une mouche, au printemps, sur une fleur posée,
Mollement se berçait, au souffle du zéphyr,

Et, près d'elle, une abeille, occupant son loisir,
Allait, de fleur en fleur, aspirer la rosée.
« Ah! vraiment tu fais peine à voir,
Dit la mouche avec ironie.
Quel travail, du matin au soir!
Ta tâche n'est jamais finie.
Vois comme on vit chez nous! c'est un vrai paradis :
Quand aux bals, aux salons j'ai fait courte visite,
Dans les plaisirs je m'étourdis,
Et des affaires je suis quitte.
Je puis dire, sans vanité,
Qu'il n'est, dans toute la cité,
Palais de seigneur ou de riche
Qui de m'avoir ne soit flatté.
Là, de festins on n'est pas chiche!
Il faut m'y voir! Si, par hasard,
Pour un hymen, pour une fête,
Il est un banquet qui s'apprête,
Des premières j'en prends ma part.
Dans de beaux plats de porcelaine
J'ai toujours là friand régal,
Et j'y bois, pour me mettre en veine,
Des vins exquis dans du cristal.
Lorsqu'aux bonbons, aux confitures,
Avant tout autre j'ai goûté,
Chez les dames, en liberté,
Je vais courir les aventures.
A mainte beauté, tour à tour,

En voltigeant, je fais ma cour.
Près d'elle je folâtre et joue,
Me permettant plus d'un larcin,
Ou sur les roses de sa joue,
Ou sur la neige de son sein.
— Oui, je sais tout cela, lui répondit l'abeille ;
Mais pourtant, si j'en crois ce qu'on m'a raconté,
Ta présence en tout lieu n'a point faveur pareille :
De te voir aux banquets aucun n'est enchanté ;
Bien plus, à la maison dès qu'on te voit paraître,
C'est à qui te mettra dehors.
— Bon ! le grand mal ! c'est vrai peut-être ;
Mais, par la porte si je sors,
Je sais rentrer par la fenêtre. »

Tout impudent est notre maître ;
Les plus hardis sont les plus forts.

XIII.

LE VIEUX BALAI.

Un vieux balai sale et crotté,
Que la cuisine avait vu naître,
Un beau jour, aux honneurs porté,

Nettoyait les habits du maître.
(A des valets ivres peut-être
Il avait dû sa dignité.)
Avec une ardeur exemplaire,
Notre balai, d'orgueil gonflé,
Bat le frac du grand dignitaire,
Comme on aurait battu du blé.
Il prend grand mal ; mais, dans la crotte
Comme on l'avait toujours jeté,
Plus sur l'habit le balai frotte,
Plus l'habit est sale et crotté.

Qu'un crasse ignorant, un bélître,
Commente l'œuvre d'un savant,
On est bien sûr que maint chapitre
Sera moins clair qu'auparavant.

XIV.

L'AVARE ET LE GÉNIE.

Près d'un trésor, certain génie
Veillait, au fond d'un souterrain,
Quand du chef des démons un ordre souverain
Déclara tout à coup sa mission finie.

Les besoins d'un service urgent
Pour longtemps l'appelaient aux confins de la terre.
Or, on sait que d'un chef tout ordre est exigeant :
Il faut, bon gré mal gré, l'accomplir et se taire.
Le cas pour le génie est fort embarrassant;
Que deviendra son or s'il est longtemps absent?
Qui le gardera? Comment faire?
Payer des surveillants? dans quelque endroit voisin,
Pour le mettre en dépôt, bâtir un magasin?
Tous ces soins trop coûteux n'arrangent point l'affaire.
Laisser là les ducats, c'est les mettre en péril;
En répondre un seul jour serait chance peu sûre.
Les gens pour flairer l'or ayant le nez subtil,
Le trésor dans son trou doit courir aventure.
Il pense, il réfléchit... Le moyen est trouvé!
Le maître du domaine était un vieil avare;
L'or en main, il lui dit : « Maître, j'ai conservé
Jusqu'ici ce trésor; un ordre m'en sépare;
Pour de lointains pays je dois soudain partir,
Mais avec toi si fort mon amitié m'engage,
Que ma main, en partant, veut t'en laisser un gage.
Prends cet or : grâce à lui, tu peux te divertir;
Bois, mange, fais joyeuse vie;
Sur tout ce qui te plaît contente ton envie;
Mais, lorsque tu mourras, au suprême moment,
Fais-moi ton héritier par un bon testament,
C'est tout ce que je veux. Puissent les destinées
Te donner la santé pour de longues années! »

Il dit et part. Dix ans, puis dix autres passés,
Ayant au bout du monde achevé son office,
Notre démon revole aux lieux qu'il a laissés.
Que voit-il? ô bonheur! ou plutôt, ô justice!
Tenant en main la clef, près de son coffre-fort,
De misère et de faim son vieil avare est mort.
Tous les ducats sont là. Les prenant, il s'envole,
Joyeux d'avoir ainsi fait garder son trésor,
Sans dépenser même une obole.

Quand, souffrant la soif et la faim,
L'avare dépérit sur son or qu'il entasse,
A qui l'or reste-t-il enfin?
C'est le diable qui le ramasse [1].

XV.

LE COUCOU ET L'AIGLE.

L'aigle à certain coucou rempli de vanité,
D'un rossignol à la réforme,

[1] Il est assez piquant de retrouver cette même idée chez un de nos poëtes populaires, qui vraisemblablement n'a jamais lu Krilof.

Tirez profit de cette fable,
Vous tous qui rognez sur un liard :
Vous thésaurisez pour le diable. Pierre DUPONT.

Transmit, un jour, la dignité.
Tout fier de cet honneur, le coucou sur un orme
Va se percher, et veut aux habitants des bois,
Par de brillants accords, faire admirer sa voix.
Mais qu'est-ce à dire? Il chante, et soudain l'assemblée,
En riant de ses cris, au loin s'est envolée!
Le coucou dépité, près de l'aigle accourant,
Se plaint que les oiseaux insultent à son rang.
« Vengeance! criait-il, ta volonté suprême,
Au rang du rossignol m'a promu dans les bois,
Et, quand je chante, à l'instant même,
Chacun ose s'enfuir et rire de ma voix! »
L'aigle dit : « Mon ami, ton erreur est extrême;
Je suis roi, mais non dieu; je ne puis rien pour toi.
Quand d'être un rossignol le coucou se propose,
Je puis lui donner son emploi,
Mais son talent, c'est autre chose! »

XVI.

LE CAILLOU ET LE DIAMANT.

Un diamant perdu, gisant sur le pavé,
Par certain trafiquant avait été trouvé.
Notre homme dans la capitale
Va droit au souverain proposer son trésor,

Et, richement monté dans l'or,
Le joyau vient parer la couronne royale.
Certain caillou, jaloux d'un si brillant destin,
S'en mit la tête à la torture,
Et, voyant un manant passer sur le chemin :
« De grâce, ami, dit-il, prends-moi dans ta voiture;
Je voudrais bien savoir pourquoi
Toujours obscur, ici j'essuie,
En plein air, la grêle et la pluie,
Tandis qu'un diamant, un caillou comme moi,
Aura l'insigne honneur d'orner le front du roi!
Quel mérite lui vaut pareilles destinées?
C'est à n'y rien comprendre! Auprès de moi couché
Je l'ai vu sur le sol, pendant longues années.
C'est mon frère après tout, mon portrait tout craché.
Allons, prends-moi; qui sait? Je gage
Que, lorsqu'en ville on me verra,
A quelque chose on m'emploiera. »

Le villageois l'admet dans son lourd équipage,
Et le porte à la ville. Au rang qu'il a rêvé,
L'orgueilleux caillou, dans sa joie,
Croit à la fin être arrivé;
Ainsi qu'il a dit, on l'emploie,
Oui, mais qu'en fait-on? — Un pavé!

LIVRE NEUVIÈME.

I.

LE GOUJON.

Je ne suis point un grand prophète,
Mais, quand un papillon s'entête
A folâtrer, à voltiger,
En tournoyant près des chandelles,
Je dis que d'y brûler ses ailes
Notre imprudent court grand danger;
Et, par malheur, ma prophétie
Presque toujours se justifie.
Petit Grégoire, viens ici;
Cette leçon pourra t'instruire :
A l'enfant elle est bonne à dire,
Et peut servir à l'homme aussi.
« Quoi! la fable est déjà finie? »
Me diras-tu. — Non pas; attends :
Des préfaces j'ai la manie;

La fable viendra dans son temps.
C'est la morale. Allons, écoute...
Mais qu'as-tu donc? Bon! mes discours,
Qui tout à l'heure étaient trop courts,
Vont te sembler trop longs sans doute.
Que faire, enfant? J'avoue ici
Que même peur me tient aussi.
Prends patience, au moins; regarde :
Ton bon ami se fait bien vieux;
L'automne a des jours pluvieux,
Et la vieillesse est très-bavarde.
Je poursuis donc. Souvent on dit :
« Petite faute est bagatelle;
Pourquoi m'en accuser? Peut-elle
Jeter sur moi du discrédit? »
Ainsi s'excuse un cœur novice,
Et, l'imprudent! il ne voit pas
Qu'il fait ainsi le premier pas
Qui le conduit au précipice.
Simple habitude, notre erreur
Devient un vice dont l'empire
Sur nous s'exerce avec fureur,
Et, pour en guérir notre cœur,
Rien désormais ne peut suffire.
Je vais donc prouver à présent
Qu'à s'en fier trop à soi-même,
On court toujours péril extrême.
Pour rendre mon sujet plaisant,

La fable prendra la parole.
Sur le papier ma plume vole,
S'il faut t'instruire en t'amusant.

Des pècheurs, gens cruels, habitants d'un rivage
Dont le nom bien connu m'a pourtant échappé,
Portaient chez les poissons le deuil et le ravage.
Dans le fleuve, à l'abri sous un bord escarpé,
Certain goujon vivait tout près de leur village.
Très-vif et très-alerte, il savait plus d'un tour,
Et surtout n'était point timide.
Voit-il un hameçon, le goujon intrépide,
Ainsi qu'un vrai toton va tourner à l'entour;
Les pêcheurs contre lui pestent cent fois par jour.
Quand l'un d'eux, plein d'espoir, après sa longue attente,
Suit de l'œil le bouchon de sa ligne flottante,
Son cœur palpite : « Il mord! se dit-il, on le sent! »
La ligne enfonce, il la retire;
Que voit-il? Le ver est absent!
Des pêcheurs le goujon semble vouloir se rire.
Il va dépouiller l'hameçon,
Et, zeste! il a quitté la place.
Enfin, l'ennemi, quoi qu'il fasse,
De lui ne peut avoir raison.
« Écoute, lui dit un confrère,
Je crois qu'il peut t'en cuire. Es-tu donc à l'étroit?
Ne saurais-tu, moins téméraire,
Chercher pour vivre un autre endroit?

Pourquoi tourner près des amorces?
Quelque beau jour, si l'on t'y prend,
Je crains très-fort, à parler franc,
Qu'avec cette eau tu ne divorces.
Qui vit trop près de l'hameçon
N'est pas loin de la poêle à frire.
Aujourd'hui l'on est fanfaron,
Qu'est-on demain? Peut-on le dire? »
Mais les sots et les sourds entendent peu raison.
« Parbleu! dit l'entêté, j'ai bon œil, quoi qu'on dise.
Si les pêcheurs sont fins, moi, je le suis aussi;
Vouloir m'effrayer est sottise.
Suis bien cet hameçon; regarde celui-ci.
Un autre, un autre encore! Attention, compère!
La finesse est à jour. Tiens, vois comme on opère! »
Mon héros mord à l'hameçon,
Attrape un ver, puis deux... Mais enfin, au troisième,
Il reste pris! Bonne leçon.
Par son échec, on voit, je pense,
Qu'il vaut mieux à temps se ranger,
Que d'avoir toujours l'imprudence
De se tenir près du danger.

II.

LE LOUP ET LE SOURICEAU.

Une brebis novice, errant en liberté,
Par un loup qui rôdait fut au bois attirée.
Ne croyons point qu'il fût tenté
De donner l'hospitalité
A notre pauvrette égarée;
Mon glouton, dans un coin, se met à la croquer
De si bel appétit, que sous sa dent vorace
On entendait les os craquer.
Il s'en donne à cœur joie, et pourtant, quoi qu'il fasse,
Ne pouvant dévorer l'animal tout entier,
Pour son repas du soir il en garde un quartier.
Puis, sentant sa faim qui s'apaise,
Il se couche près du butin,
Se dorlote et souffle à son aise,
En digérant son gras festin.

Un souriceau du voisinage,
Par l'odeur attiré vers le régal friand,
Sous la mousse, sans bruit, se frayant un passage,
Prend un morceau, l'enlève et le porte en fuyant

Dans le tronc d'un vieil arbre où se tient son ménage.
Témoin de ce rapt indiscret,
Le loup soudain entre en furie;
Il fait de hurlements retentir la forêt,
Puis à tous les échos il crie :
« A la garde! tenez-le bien!
Il a pillé ma bergerie;
Ce qu'il emporte, c'est mon bien! »

Souvent, à la ville, on rencontre
Pareilles gens, et j'en ai vu :
On dérobe, un beau jour, la montre
De Clément, juge au doigt crochu ;
Sans songer que chacun regarde
Son coffre plein du bien d'autrui,
Contre l'autre voleur c'est lui
Qui s'en vient crier : « A la garde! »

III.

LE RICHARD ET LE POETE.

D'un richard en crédit accusant l'opulence,
Un poëte voulut, un jour,

En appeler au roi de la céleste cour.
Jupiter les convoque et les met en présence.
Mais, pâle, à jeun, maigre, abattu,
Pauvrement chaussé, mal vêtu,
Notre poëte au ciel fait bien triste figure.
L'autre, d'un riche habit étalant la parure,
Se prélasse dans l'or, et, d'orgueil tout bouffi,
En pompeux appareil vient répondre au défi.
« Roi des cieux, dont la main terrible ou débonnaire,
Sait dissiper la nue ou lancer le tonnerre,
Dit le poëte ému, prends mon sort en pitié!
Quel crime m'a ravi ta puissante amitié?
Depuis que je suis né, la fortune traîtresse
D'un injuste courroux accable ma jeunesse;
Je n'eus jamais, hélas! un coin pour me loger,
D'oreiller pour dormir, de cuiller pour manger.
Par le besoin pressé sans trêve,
Je n'ai rien possédé qu'en rêve;
Tandis que mon heureux rival,
Qui pour mérite a sa richesse,
Dans un brillant palais engraissant sa paresse,
Des mains de ses flatteurs reçoit l'encens banal
D'un culte sacrilége à tes honneurs égal.
— N'est-ce donc rien pour toi, répond le roi du monde,
De savoir qu'à jamais par l'écho répété,
Le son de ta lyre féconde
Charmera la postérité?
Ce richard ignorant que tu crois ton émule,

Pour ses derniers neveux dans l'ombre enseveli,
Expiant les honneurs d'un destin ridicule,
Doit même par ses fils être mis en oubli.
Pour seul bien tu voulus la gloire,
Mais à tes descendants tu vas la partager;
Au riche j'ai donné, sans flatter sa mémoire,
Des faux biens d'ici-bas l'usufruit passager.
S'il pouvait, dans son ignorance,
De ton sort et du tien peser la différence,
Il saurait que ma main qui t'a mieux protégé
Au-dessus du génie a placé l'opulence :
Tu verrais son dépit, et tu serais vengé!

IV.

LES DEUX MOUGIKS.

« Bonjour, mon cher Thaddée. — Eh! bonjour, cher Yégor[1]!
Comment vas-tu? Pas mal, j'espère?
— Hélas! je le vois bien, tu ne sais pas encor
Ce qui m'est arrivé, compère.
Le bon Dieu m'a bien éprouvé :
Ma cour[2] a brûlé tout entière,

[1] Le nom de Yégor répond en français à celui de Georges.

[2] Le paysan russe appelle *cour* (dvor) l'ensemble des bâtiments, grange, étable, écurie, cellier, hangar, disposés en carré long derrière l'*isba* ou chaumière qu'il habite.

Et me voilà sur le pavé!
— Bah! pas possible! au jeu c'est avoir pauvre chance!
— C'est vrai. Pour la Noël, chez moi l'on fit bombance.
(Le vin m'avait, ma foi, mis la tête à l'envers.)
Je sors, et vais donner au cheval sa pitance;
Paf! ma chandelle et moi, nous roulons de travers,
Et le feu prend! Il me dévore
Ma cour, mes grains et mon troupeau,
Si bien que je ne sais encore
Comment j'ai pu sauver ma peau...
Et toi, vieux?—Hélas! moi, je n'ai pas su mieux faire!
A mon tour, le bon Dieu ne m'a pas ménagé;
Tu le vois, de mon corps mes pieds ont pris congé;
C'est, à coup sûr, piteuse affaire,
Mais c'est miracle encor d'en avoir pu sauver
Les trois quarts de mes os, quand j'y devais crever.
A la Noël aussi, pour tirer de la bière,
Les amis ayant soif, je courus au cellier;
(Je m'étais, pour tout dire, arrosé le gosier;
Aussi, craignant le feu, j'allais là sans lumière.)
Le diable m'a si fort poussé dans l'escalier,
Qu'à présent me voilà cul-de-jatte, et qu'en somme
Je ne suis, depuis lors, que la moitié d'un homme.
— Où voyez-vous vraiment miracle en tout ceci?
Dit Ivan, leur voisin. Toi, si ta maison grille,
C'est ta faute, mon cher. Toi, c'est ta faute aussi,
Si tu te vois réduit à traîner la béquille.
Au buveur comme à l'ignorant,

Souvent fatale est la lumière ;
Mais leur danger est bien plus grand
Lorsqu'ils n'ont rien qui les éclaire. »

V.

LE PAROISSIEN.

Chaque homme est ainsi fait : soyez de ses amis,
Il vous proclame un beau génie ;
Tout autre en son estime est rarement admis,
Quels que soient de ses chants le charme et l'harmonie.
Refusant tout éloge au talent étranger,
S'il en sent la grandeur, il croira déroger.
Dussé-je à tels esprits ne point paraître affable,
Contre eux j'ai fait ce conte, à défaut d'une fable.

Dans un temple chrétien, un grand prédicateur,
Exhortant l'auditoire à la charité sainte,
Semblait de Platon [1] même atteindre la hauteur.
Sa parole limpide, en remplissant l'enceinte,

[1] Krilof désigne ici, non le philosophe grec, mais l'archimandrite Platon, mort en 1812, qui s'est rendu fameux chez les Moscovites dans l'éloquence sacrée.

De sa bouche coulait comme le plus doux miel.
On eût dit que sa voix, dans l'infini lancée,
Sans effort ravissant le cœur et la pensée,
Par une chaîne d'or les unissait au ciel;
Puis parfois son discours, devenu plus austère,
Frappait la vanité des grandeurs de la terre.
Le sermon est fini. L'auditoire enchanté
Semble en goûter encor les charmes,
Et jusqu'au haut du ciel, par l'extase emporté,
Reste encore un moment sans essuyer ses larmes.
On sort enfin du temple. « Oh! l'aimable talent!
Dit l'un; quelle onction! quel feu dans son langage!
— Comme sa voix au bien fortement vous engage!
Dit un autre au voisin à s'émouvoir trop lent.
Quoi! tu n'as point pleuré! Ta dureté nous froisse.
Tu n'y comprends donc rien?—Si fait, j'ai tout compris.
Si je n'ai pas pleuré, n'en soyez point surpris :
Je ne suis pas de la paroisse! »

VI.

LE LION, LE CHAMOIS ET LE RENARD.

Par les vallons et par les bois
Un lion s'acharnait à poursuivre un chamois.

Enfin il va l'atteindre, et déjà, dans sa joie,
Promettant à sa panse un opulent festin,
De ses yeux dévorants il déchire sa proie ;
Rien ne peut la sauver ; le succès est certain.
Mais, sur la route, un précipice
Ouvre devant leurs pas un trou vaste et profond.
Le chamois, comme un trait qui glisse,
Fend les airs, vole au gouffre, et le franchit d'un bond ;
Puis, de son ennemi bravant enfin l'atteinte,
Sur le rocher d'en face il se poste sans crainte.
Le lion, interdit d'abord,
S'arrête. Un sien ami l'a vu dans sa détresse.
C'est messire renard. « Quoi ! dit-il, toi si fort
Et si fameux par ton adresse,
C'est devant un chamois, un animal chétif,
Que tu retiens ainsi ton courage inactif !
Tu n'as qu'à le vouloir, tu vas faire un miracle.
Large sans doute est le ravin,
Mais qu'importe ! Pareil obstacle
Contre ta volonté s'opposerait en vain.
Tu sais, grand roi, que, d'habitude,
L'amitié dicte mes discours ;
Voudrais-je ainsi risquer tes jours,
Si je n'avais la certitude
Qu'à tes puissants efforts tout doit céder toujours ? »

Le lion, à ces mots, sent d'une ardeur nouvelle
Dans son sang généreux circuler l'étincelle.

Il saute à corps perdu vers l'abîme profond :
Vains efforts ! il y tombe et va mourir au fond.
Que fait l'ami du cœur pour lui prouver son zèle ?
Il descend prudemment les pentes du ravin ;
Voyant qu'auprès du roi doit cesser son service,
Et que tout beau discours désormais serait vain,
Pour lui rendre un dernier office,
Et pour mieux assurer son éternel repos,
Il passe, au fond du précipice,
Un mois à lui ronger les os.

VII.

LE PAYSAN ET LE CHEVAL.

Un bon villageois sur la terre
Semait l'avoine à pleine main.
Un cheval, jeune encor, posté sur le chemin,
Témoin de ce travail, s'en mettait en colère.
« A quoi bon, disait-il, porter l'avoine ici ?
Puis de l'homme on viendra vanter l'intelligence !
Est-il plus ridicule engeance ?
Pourquoi fouiller la terre ainsi ?
Il y cache l'avoine, et la voilà perdue !
A notre beau cheval bai-brun,

Ou bien plutôt à moi, cette avoine était due.
Si même au poulailler il l'avait répandue,
On lui pourrait encor trouver du sens commun.
La cacher est sans doute avarice sordide;
Mais voilà qu'il la jette en l'air!
Oh! pour le coup, il est bien clair
Que ce paysan est stupide! »

Ainsi parle notre entêté,
Et pourtant, lorsque vient l'automne,
Le villageois a récolté
Tous les grains mûris par l'été,
Et c'est au cheval qu'il les donne.

Quand mon jeune cheval a si mal raisonné,
Lecteur, il est certain que tu l'as condamné;
Mais, de l'antiquité jusqu'au siècle où nous sommes,
N'en est-il pas ainsi de la plupart des hommes?
Élevant vers le ciel leurs regards indiscrets,
Que de fois, dans leur impudence,
Sans savoir ses desseins secrets,
Ont-ils blâmé la Providence!

VIII.

L'ÉCUREUIL EN SERVICE.

A la cour du roi des forêts,
Un écureuil prit du service.
Comment? Pourquoi? Pour quel office?
Ce sont détails restés secrets.
Sans plus, il nous devra suffire
De savoir que du roi son soin était prisé;
Assurément, c'est assez dire,
Car plaire au roi lion n'est pas toujours aisé.
Pour ses gages on lui propose
Des noisettes plein un chariot.
(Je dis qu'on les promet; donner est autre chose.)
Le temps passe, et bientôt il n'en est soufflé mot.
La pauvre bête, à jeun, souffrait souvent martyre,
Et pourtant, malgré ses douleurs,
Devant le roi cachant ses pleurs,
Le ventre creux, il devait rire.
Dans le verger voisin, hélas! mon écureuil
Voit ses amis sur la coudrette
Passer et repasser, en cueillant la noisette,
Et, sans pouvoir bouger, les suit du coin de l'œil.

Là-bas, on croque, on croque ; à ce bruit qui l'invite,
Il fait un pas, puis deux, vers le friand jardin ;
Il regarde en arrière, il s'élance, et soudain
Le roi l'appelle et gronde : il faut rentrer bien vite!

L'âge arrivait. Le roi, de ses soins dégoûté,
Le met à la réforme, et, pour payer ses dettes,
Lui donne un plein chariot de noix et de noisettes.
C'étaient fruits merveilleux, d'exquise qualité,
Dans les bons crus cueillis par ordre ;
Mais le pauvre amateur de noix
N'avait plus de dents pour y mordre.

Qui donne à temps donne deux fois.

IX.

LES RASOIRS.

Dans le logis commun par le hasard conduit,
Près d'un de mes amis j'avais passé la nuit ;
Dès l'aube, ouvrant les yeux à peine,
Que vois-je? Mon ami semblait tout agité !
Pourtant, la veille encor, gais et d'humeur sereine,
Après avoir causé, le soir, en liberté,

Nous avions, sans souci, tous deux clos la paupière,
Et très-paisiblement dormi la nuit entière.
J'écoute : il était tout changé :
Poussant de petits cris, comme un homme en délire,
Il trépigne des pieds, il gémit, il soupire.
« Quel malheur t'a donc affligé?
Lui dis-je, ému. Cher camarade,
Serais-tu, par hasard, soudain tombé malade?
— Eh! non, ne prends aucun souci;
Je me rase. — Et c'est là ce qui t'agite ainsi? »
M'étant levé, devant la glace
Je vois alors mon étourneau
Faire si piteuse grimace,
Qu'on eût dit, à coup sûr, qu'il tremblait pour sa peau.
Du mal voyant la cause : « Eh! me pris-je à lui dire,
Rien d'étonnant; toi seul as causé ton martyre!
Vois, mon cher, ton rasoir n'est qu'un mauvais couteau,
Et tu ne peux ainsi qu'écorcher ton visage.
— Je le sais. Me tiens-tu pour si malavisé?
De rasoirs émoussés je fais toujours usage,
Et crains comme le feu tout rasoir aiguisé.
— Sottise! mon ami, tout vieux rasoir nous blesse;
Un rasoir repassé doit raser à ravir;
Mais c'est alors qu'avec adresse
Celui qui l'a sait s'en servir. »

Faut-il être plus clair? Je sais maint personnage,
Qui, sans nous avouer le motif qui l'engage,

Craignant les gens d'esprit et leurs malins propos,
Plus volontiers choisit des sots,
Pour en former son entourage[1].

X.

LE MARCHAND.

« André, viens vite, écoute un peu ;
Où diable es-tu fourré, compère?
Disait un oncle à son neveu.
Viens, tu vas m'admirer, j'espère.
Si comme moi tu vends, morbleu !
Tu feras vite ton affaire.
Je t'en fais juge : tu connais
Ce coupon de drap polonais
Qui, si longtemps dans ma boutique,
Déteint, moisi, semblait perdu?
Eh bien, il a trouvé pratique :
Pour drap anglais je l'ai vendu !
Regarde, mon cher, et confesse

[1] Un biographe prête ce travers à l'auteur de *Rolla*. Nous aurions peur de blesser trop de gens en invoquant cette allégation à l'appui de cet apologue assez bizarre.

Qu'on ne saurait plus aisément
Mettre cent ducats dans sa caisse.
A quelque nigaud, Dieu vraiment
Lui-même a donné mon adresse!
— Qui fut nigaud dans tout ceci?
Lui répond l'autre avec franchise.
Si fausse était la marchandise,
Vois : les ducats sont faux aussi. »

Qu'un marchand fraude les pratiques,
Rien d'étonnant : le fait est vieux ;
Mais, si moins bas que les boutiques
Nous voulions bien porter les yeux,
Nous verrions, dans les hautes sphères,
Gens à qui mieux mieux occupés
A traiter ainsi des affaires
Où les dupeurs se voient dupés.

XI.

LES CANONS ET LES VOILES.

Les canons d'un vaisseau, la tête à leurs sabords,
Cherchaient, un jour, dispute aux voiles,
Et, prenant à témoin les cieux et les étoiles,
A l'adverse partie imputaient tous les torts.

« O dieux! pouvions-nous nous attendre
A voir jusqu'à ce point pousser la vanité,
Qu'une toile chétive osât jamais prétendre
A l'emporter sur nous par son utilité!
Dans notre périlleux voyage,
Lorsque sur mer le vent soufflait,
Leur sein orgueilleux se gonflait
Pour leur donner les airs d'un puissant personnage,
Et toutes, fières comme un paon
Qui déploie en rond son plumage,
Se pavanaient sur l'Océan.
Leur train n'est que fanfaronnade;
C'est autre bruit quand nous lançons
Dans les combats la canonnade!
Sur toute mer où nous passons,
Par nous le vaisseau règne en maître;
Sur nos pas on voit la peur naître,
Et la mort est dans nos caissons.
Non, nous ne voulons plus naviguer avec elles!
Nous prenons tout sur nous, soin, fatigue et danger.
Viens, ô puissant Borée! apporte sur tes ailes
Les vents dévastateurs qui sauront nous venger. »
Soudain Borée accourt. Un horrible nuage
Couvre d'un voile obscur l'Océan courroucé,
Et, sous le souffle de l'orage,
Le flot monte en grondant et retombe affaissé.
La foudre éblouit l'œil et rend sourde l'oreille;
Sur la mer au chaos pareille

Borée avec fureur déchaînant ses fléaux,
Des voiles qu'il déchire emporte les lambeaux.
La tempête a cessé ; mais déjà, sans mâture,
Sans voiles, vain jouet des vagues et des vents,
Le vaisseau, comme un tronc, au sein des flots mouvants
Erre et dérive à l'aventure.
Vient alors l'ennemi ; sur l'équipage il fond.
Faisant feu de tout bord, sa mitraille est terrible ;
Le vaisseau, troué comme un crible,
Avec ses canons coule à fond.

Chacun sert à son poste où le devoir l'oblige ;
La force qui s'unit fait l'État triomphant :
Par ses canons s'il se défend,
C'est par ses lois qu'il se dirige.

XII.

LE SABRE.

Un bon sabre d'acier, encor bien affilé,
Délaissé parmi la ferraille,
Fut, un jour, avec elle, au bazar étalé.
Comme on n'en donnait rien qui vaille,

Pour quelques copecks[1] échangé,
A certain paysan il se vit adjugé.
A rêver grands projets nul mougik ne s'arrête :
Notre homme prend la lame, et, sans viser plus loin,
Cherche à l'utiliser pour le moindre besoin.
Il refait la poignée, et voilà l'arme prête.
Pour tresser des souliers[2], il taille, dans les bois,
L'écorce du tilleul en longs rubans étroits,
Fend des bûches, coupe des branches,
Façonne au jardin des poteaux,
Pour s'éclairer fait des copeaux[3],
Et pour ses haches fait des manches.
Si bien qu'après un an, le sabre tout usé
Servait pour chevaucher aux enfants du village.
Sous un banc où gisait cet outil méprisé,
Un hérisson blotti lui dit : « C'est grand dommage
De te voir déroger à des destins si beaux.
Si du sabre ce qu'on raconte
N'est point un vain récit, tu dois mourir de honte.
Vois à quoi l'on t'emploie : à tailler des copeaux,

[1] Le copeck est la centième partie du rouble et vaut à peu près quatre centimes.

[2] Les paysans russes ne portent guère d'autres chaussures que ces souliers qu'on nomme *lapti*, et qu'ils tressent eux-mêmes, ainsi que l'indique ici Krilof, avec des lanières étroites découpées dans l'écorce du bouleau.

[3] Ces copeaux de sapin, fichés dans une fente de la muraille ou au bout de la tige d'un trépied de fer, et renouvelés à chaque instant, sont à peu près le seul mode d'éclairage que connaisse le paysan russe.

A façonner des pieux! Toi, créé pour la guerre,
Te voilà l'instrument du jeu le plus vulgaire!
— Mais, dit le sabre, à qui le tort?
Dans la main d'un guerrier préparant la victoire,
Terrible, aux ennemis j'aurais porté la mort;
Et pourtant j'ai langui dans un travail sans gloire!
Mon destin fut obscur, mais l'ai-je pu choisir?
La main qui m'employait à m'avilir fut prompte.
Si mon maître ignorait à quoi j'ai pu servir,
A moi la peine, à lui la honte. »

XIII.

MIRON.

Dans certaine cité l'on garde la mémoire
D'un vieux richard nommé Miron.
Si je l'appelle ainsi, n'allez pourtant pas croire
Que, pour remplir mon vers, j'aurai créé son nom,
Car, ici, tout est de l'histoire.
A pareil nom pourquoi donner l'impunité?
Pour que l'on s'en souvienne, il faut qu'il soit cité.
Le bruit courait qu'en mainte armoire
Il avait des trésors cachés à la maison.
Les voisins de crier; ils avaient bien raison,

Car les gens ajoutaient encore
Que jamais cet homme au cœur sec
Aux pauvres que la faim dévore
N'avait donné même un copeck.
Qu'il soit avare ou non, l'homme veut qu'on l'honore.
Miron, pour conquérir l'opinion des gens,
Fait annoncer qu'à certaine heure,
Les samedis, dans sa demeure,
Il doit distribuer la soupe aux indigents.
Les passants donc, voyant la porte non fermée,
Disaient : « Ce pauvre coffre, il doit être épuisé ! »
Amis, ne craignez rien ; Miron est très-rusé :
Miron lâche, au jour dit, une meute affamée ;
Les pauvres, vers son seuil accourant par troupeau,
Du régal annoncé ne voient point la fumée,
— Et s'en vont, tout heureux d'avoir sauvé leur peau.
Mais Miron pour la foule est un saint qu'on révère.
« Ce Miron, dit chacun, peut-on trop l'admirer ?
Ses chiens ont, il est vrai, l'abord un peu sévère,
Et chez lui fort à l'aise on ne peut guère entrer ;
Mais ses richesses sont les nôtres ;
S'il sait si bien accaparer,
C'est pour donner son or aux autres. »

Les grands, dans leurs palais où trône leur orgueil,
Nous gardent, je le sais, assez mauvais accueil ;
Le visiteur chassé doit-il accuser l'hôte ?
Non ; qu'on s'en prenne aux chiens qui jappent sur le seuil ;
Quant à tous nos Mirons, ce n'est jamais leur faute.

XIV.

LE HIBOU ET L'ANE.

Parti pour un très-long voyage,
Un âne aveugle errait, sans guide et sans appui,
Au fond d'une forêt sauvage,
Et la nuit s'étendait si sombre autour de lui
Qu'un autre, avec des yeux, n'eût pas vu davantage.
Bref, dans d'épais taillis le touriste insensé
Finit par se trouver si fort embarrassé,
Qu'il lui fallait peut-être une journée entière
Rester sans avancer ni marcher en arrière.
Un hibou, par hasard, tout près de là passait;
A s'offrir pour guide il s'empresse.
Or, un hibou, chacun le sait,
Du regard peut percer la nuit la plus épaisse.
Sur le chemin obscur se trouvaient, tour à tour,
Monts, ravins, fossés, précipices;
Mais tout, grâce à ses bons offices,
Était franchi comme en plein jour.
Le matin, nul danger n'apparaît sur la route;
Mais quitter un tel guide était cruel sans doute;
L'âne n'y peut songer. D'un ton assez pressant,

Il l'invite à poursuivre, et le hibou consent.
Brûlant d'une ardeur sans égale,
Mon baudet veut dès lors parcourir l'univers.
Le hibou, d'un seigneur se donnant les grands airs,
Sur son dos aussitôt s'installe,
Et l'on part. Le voyage est-il heureux? Non pas.
A peine à l'horizon l'aube est-elle apparue,
Que le hibou, perdant la vue,
Fait chopper l'âne à chaque pas.
Pourtant notre entêté, dans sa cervelle étroite,
N'en voulait point démordre; en aveugle il guidait
A travers les dangers son aveugle baudet.
« Gare! lui criait-il, une mare est à droite!
(Or, point de mare à droite; à gauche était un trou.)
A gauche, encore à gauche, et prends garde à la butte! »
Paf! mon baudet et mon hibou
Dans un ravin font la culbute.

Qu'un écervelé guide un fou,
Il doit s'attendre à même chute.

LIVRE DIXIÈME.

I.

LE CHIEN ET LE CHEVAL.

Un chien, d'une maison champêtre
Serviteur hargneux mais zélé,
Avec le cheval de son maître
Eut, un beau jour, un démêlé.
« Le voilà, ce seigneur, ce prince,
Lui dit Barbos, comme il passait.
Pour moi la perte serait mince,
Si de la cour on le chassait!
Mais, après tout, que sait-il faire?
Porter les gens et labourer;
Voyez un peu la belle affaire!
Il ose à moi se comparer!
Mais vraiment l'audace est trop forte,
Car enfin, moi, sans nul repos,
Le jour, je garde les troupeaux,
Et, la nuit, je garde la porte.

— Oui, dit le cheval, ta raison
Sans doute de justesse est pleine ;
Mais, si pourtant, chaque saison,
Je n'allais labourer en plaine,
Tu n'aurais, la chose est certaine,
Rien à garder à la maison.

II.

LE LOUP ET LE CHAT.

Un loup, d'un bois voisin s'enfuyant au plus vite,
Courait à travers un hameau.
Le galant, à coup sûr, n'allait pas en visite ;
Près de perdre la vie, il tremblait pour sa peau,
Les chiens et les chasseurs étant à sa poursuite.
Tout en courant, mon loup cherchait, du coin de l'œil,
Un toit hospitalier qui pût lui faire accueil.
Par malheur, au verrou toute porte était close.
Soudain il aperçoit un chat
Qui, tranquille, et d'un air béat,
Sur un mur d'enclos se repose.
« Vaska, mon bon Vaska, dis-moi, sans trop tarder,
Si, dans l'affreux péril où mon malheur m'expose,
Tu connais un mougik qui soit prêt à m'aider.

Entends-tu les abois de la meute en furie
Et les sons effrayants du cor?
C'est après moi qu'on court, et contre moi qu'on crie!
— Stéphane, dit le chat, peut te sauver encor;
Va vite l'en prier : c'est, dit-on, un cœur d'or.
— Oui, sans doute; mais chez Stéphane
J'ai pris, l'autre jour, un mouton.
— Eh bien, tu peux alors te risquer chez Demiane.
— Non pas! J'ai pris son bouc; il m'en veut fort, dit-on,
Et j'ai peur de quelque chicane.
— Va donc trouver Ivan, dont voici la maison.
— Ivan! mais avec lui je crains une entrevue.
Pour certaine brebis qu'il n'a jamais revue,
Vers le printemps dernier, il m'a cherché raison.
— Ça va mal! Mais chez Klime on t'ouvrira, je pense.
— Hélas! chez Klime, un jour, j'ai mis en pièce un veau,
Mon bon Vaska. — Qu'entends-je? Eh! voilà du nouveau!
Chez ceux que tu pillas tu viens chercher défense!
Tu les crois donc bien sots? Penses-tu qu'ils soient prêts
A te prêter secours contre leurs intérêts?
Non certe, et c'est bien fait! ne t'en prends qu'à toi-même;
De tes délits solde les frais :
On récolte ce que l'on sème. »

III.

LE BERGER GOURMAND.

Le berger Seva, pour un maître,
Dans les champs gardait les troupeaux;
Par malheur, chaque jour, ses moutons les plus beaux
(On ne savait comment) venaient à disparaître.
Notre homme, avec des airs touchants,
A tout venant contait ses peines,
Disant qu'un loup vorace, apparu dans les champs,
Croquait les brebis par douzaines.
« Rien d'étonnant, ma foi, disait tout le canton,
Brebis et loups jamais n'ont fait très-bon ménage. »
Et, pour guetter le loup, chacun veille au village.
« Mais comment se fait-il, parfois se disait-on,
Que Seva dans sa soupe ait toujours du mouton?
Son potage est bien gras, et tous les jours, sans faute,
Nous voyons son gruau flanqué d'une entre-côte. »
Rien d'étonnant encor : s'il savait s'héberger,
C'est qu'il avait jadis servi dans les cuisines;
Chassé, plus tard, pour ses rapines,
De retour au village, il s'était fait berger.
Les vaillants du pays dans les forêts voisines
Cherchant toujours le loup, couraient pour l'égorger.

Mais du loup dans les bois la trace est invisible;
Le loup n'avait rien fait : la suite le prouva.
Des amis trop zélés l'erreur était risible ;
Qui croquait tout? C'était Seva!

IV.

LES DEUX SOURIS.

« O ma sœur, sais-tu l'aventure?
Disait une souris sur le pont d'un vaisseau.
L'eau dans le bâtiment s'est fait une ouverture,
Et j'en avais, en bas, déjà jusqu'au museau.
(Or, notez que ses pieds étaient mouillés à peine.)
Pour arrêter le mal je me démène en vain.
Rien d'étonnant; le capitaine,
Ivre-mort, reste au lit, pour y cuver son vin;
De son côté, l'équipage
Ne s'occupe à rien du tout.
L'un dort, l'autre fait tapage,
Et le désordre est partout.
Je me suis presque enrouée
A leur crier d'accourir,
Que, la cale étant trouée,
Le bâtiment va périr.

« Courir? où donc? » Et tous se bouchaient les oreilles,
Comme si, pour mon bon plaisir,
Je venais débiter sornettes sans pareilles.
Pourtant le mal est très-profond;
Si l'on n'y veille, avant une heure,
Le vaisseau va couler à fond.
Mais avec eux faut-il qu'on meure?
Allons, ma sœur, de ce vaisseau
Sauvons-nous, avant la déroute;
Gagnons la terre, à travers l'eau :
Le rivage est prochain sans doute. »

Et soudain, d'un commun effort,
Nos deux souris aventurières,
Du pont franchissant les barrières,
S'élancent dans la mer, pour y trouver la mort.
Quant au vaisseau, rentrant aux mers de la patrie,
Grâce à son chef habile, il put, sans avarie,
Une heure après, toucher au port.

Mais j'entends le lecteur me dire :
« Expliquez-vous alors sur ce chef aviné,
Ces matelots oisifs, cette eau dans le navire. »
La trouée était faible et le dégât borné;
La chose en un clin d'œil avait été finie;
Quant au reste, lecteur, tu l'auras deviné :
C'était... c'était la calomnie.

V.

LES LOUPS ET LES BREBIS.

Pendant longtemps chez les brebis
Les loups ayant fait grand ravage,
Les chefs des animaux, en commun réunis,
Prétendaient réprimer un abus si sauvage.
On résolut enfin d'élire un comité
Qui rendrait, par décret, la paix à la prairie.
Et pourtant il advint que, lorsqu'on eut voté,
Les loups dans ce conseil formaient majorité.
Mais il est de bons loups, soit dit sans flatterie ;
On en a vu plus d'un enfin
Rôder près de la bergerie
Assez innocemment... quand il n'avait plus faim.
Dès lors de tout conseil pourquoi donc les exclure?
Protégeons les brebis, c'est fort bien, mais pourtant
Il ne faut pas aux loups faire la loi trop dure.
Pour discuter en paix ce sujet important,
Au fond d'une forêt on place l'assemblée.
On délibère, on juge, et, tout point éclairci,
Nos députés votent d'emblée
Pour la loi qu'on formule ainsi :

« Sitôt qu'un loup aura, par outrage ou sévice,
Lésé moutons, brebis, et membres d'un troupeau,
Le plaignant doit soudain, le prenant à la peau,
Sans égard pour son rang, le traîner en justice. »

Parfaite était la loi : s'en servit-on beaucoup?
Je vois toujours avec surprise
Que, quand on dit : « Prenez le loup! »
Par le loup la brebis est prise.

VI.

LA CASCADE ET LA SOURCE.

Sur le flanc d'un rocher précipitant sa course,
Une cascade au loin roulait avec fracas,
Tandis qu'au pied du mont dormait une humble source
Qu'en son étroit bassin l'œil n'apercevait pas.
Mais de la source salutaire
Où l'on puisait force et santé,
Les vertus, en tout lieu sur terre,
Avaient grande célébrité.
« Ah! lui dit la cascade, il est vraiment bizarre
De voir la foule ainsi chercher ton eau si rare!
Pour admirer mes bonds qu'on la voie accourir,

Passe encor, mais quelle ressource
A tous ces visiteurs ton eau peut-elle offrir?
— Tu ne fais que les étourdir,
Moi, je les guéris, » dit la source.

VII.

LE LION ET SES COURTISANS.

Le roi des animaux, sur le déclin des ans,
N'ayant pour reposer qu'une couche assez dure,
Où son corps languissant souffrait de la froidure,
Fit, un jour, près de lui venir ses courtisans.
C'étaient les ours, les loups, hauts seigneurs de l'empire,
Gens chaudement vêtus, fourrés de poils soyeux.
« Mes amis, dit-il, je suis vieux,
Et sur un lit si dur je souffre le martyre.
Sans donc que riche ou pauvre en soit en rien lésé,
Si vous m'alliez chercher des toisons dans la plaine,
J'aurais couche plus molle et sommeil plus aisé.
— Illustre souverain, ne te mets point en peine;
Il n'est, pour sûr, aucun troupeau
Qui, lorsque tu veux bien lui demander sa laine,
Ne soit encor ravi de te donner sa peau.

Manquons-nous donc ici d'animaux à fourrure?
Chamois, chèvres et daims sont assez peu grevés;
Quand de quelques toisons on les aura privés,
Beau mal! Ils n'en auront que plus légère allure! »

Soudain à mettre en œuvre un si sage conseil
Chacun des courtisans s'empresse.
Fier d'avoir des amis d'un dévouement pareil,
Le roi ne sait comment leur prouver sa tendresse.
A quoi vient aboutir ce zèle prétendu?
On tombe sur le pauvre et le pauvre est tondu,
Et nos gens bien fourrés, de leur laine assez chiches,
Ne cèdent pas un poil de leurs toisons si riches.
Mais, avec eux, leurs bons amis,
Qui se trouvaient sur leur passage,
Dans les profits sont tous admis,
Quand des tributs on fait partage;
Et, durant la froide saison,
Nos grands seigneurs ont, à foison,
Des oreillers pour leur ménage.

VIII.

LA QUEUE DU RENARD.

Par une nuit d'hiver, sortant de sa tanière
Pour laper le coup du matin,

Certain renard vint, en voisin,
Par un trou, boire à la rivière.
Il gelait fort; le sire était très-peu fûté;
Des glaçons par mégarde, en rasant la surface,
Il engagea sa queue, et le froid dans la glace
De ses poils qui traînaient fixa l'extrémité.
Le mal n'était pas grand sans doute;
Si, pour sauver sa queue, en tirant par degrés,
Il eût fait abandon des poils aventurés,
Sans craindre les chasseurs, il eût repris sa route.
Mais quoi! gâter sa queue! Il n'y pouvait songer;
Sa queue aux crins dorés, sa fourrure ondoyante,
Au poil si doux et si léger!
Non pas : mieux vaut qu'il patiente.
Les gens dorment encore, il n'est aucun danger;
Puis le dégel viendra peut-être,
Et sa queue hors du trou sortira sans effort.
Il attend... il attend... Il gèle encor plus fort.
Il regarde... et le jour déjà commence à naître.
De peur mon renard presque fou
S'agite alors et se démène.
Vains efforts! rien ne peut le dégager du trou!
Vient à passer un loup qui courait par la plaine.
« Frère, ami, sauve-moi! Je n'ai plus qu'à mourir! »
Le loup soudain, voyant sa peine,
S'arrête et vient le secourir.
Mais, le sauvant à sa manière,
Il lui coupe tout net la queue au ras du dos;

Et mon sot, écourté, retourne à sa tanière,
Heureux avec sa peau d'avoir sauvé ses os.

Éclaircissons ma fable, en mettant l'homme en jeu :
J'ai vu maint sot qui, de sa nuque
Pour ne pas perdre un seul cheveu,
S'est réduit à porter perruque.

IX.

LES DEUX ÉCOLIERS.

« Sais-tu, Simon, après la classe,
Comme un troupeau fuit son berger,
Courons aux champs; faisons main basse
Sur tous les marrons du verger.
— Fœda, les marrons sont pour d'autres,
L'arbre est haut, nul de nous aux branches n'atteindrait,
Et, pour y grimper, il faudrait
Bien d'autres forces que les nôtres!
Adieu donc les marrons! — Quelle idée! et pourquoi?
Vraiment, mon cher, la peur t'abuse.
Quand la force n'est pas pour soi,
On y supplée avec la ruse.
Attends! j'ai tout prévu : jusqu'aux branches du bas
Pour grimper, cher petit compère,

Le dos courbé, tu m'aideras ;
Le reste ira tout seul, j'espère.
Ah! les marrons vont voir beau jeu!
Jusqu'à la gorge il faut en prendre ! »

Mais la classe a cessé. Brûlant d'un nouveau feu,
Nos gourmands au jardin volent sans plus attendre.
Simon, tout essoufflé, de sueur est trempé,
Fœda sur son dos monte ; il grimpe... il est grimpé.
Sur le sommet de l'arbre il s'installe à son aise,
Et, comme un rat dans un buffet,
Jusqu'à ce que sa faim s'apaise,
Il cueille et mange tout, dans un calme parfait.
Mais Simon, du régal n'ayant que les amorces,
En se léchant la bouche, errait aux environs,
Et Fœda, croquant les marrons,
Jetait à l'autre les écorces.

J'ai vu bien des Fœdas. Quand jusqu'aux hauts emplois
Leurs amis les poussant engraissaient leurs familles,
Des parvenus d'hier les amis d'autrefois
N'avaient toujours que les coquilles.

X.

LES TROIS MOUGIKS.

Trois mougiks, attardés, par une nuit obscure,
Venaient dans un hameau remiser leur voiture.
Nos gens à Pétersbourg ayant vendu leur bois,
S'étaient bien amusés pour compenser leur peine,
Et gaiement au village ils rentraient tous les trois.
Tout bon mougik dort mal s'il n'a la panse pleine;
Nos gens donc tout d'abord avaient dû s'occuper
De courir le hameau pour quêter un souper.
Mais on sait qu'au hameau les ressources sont maigres :
Quelques croûtes de pain, une soupe aux choux aigres [1],
Plus un plat de gruau [2], déjà fort entamé,
C'est tout ce qu'on offrit à leur ventre affamé.
Ah! certe, à Pétersbourg, c'était autre bombance!
Mais chut! on n'en dit mot, puisqu'on n'y pouvait rien.
Après tout, peu vaut mieux que rien,
Et se coucher à jeun, se peut-il qu'on y pense!

[1] Il s'agit ici du potage populaire que les Russes appellent *tchi*, et qui se compose de choux aigres, de viande grasse et d'épices bouillis ensemble.

[2] Le gruau de sarrasin est la principale nourriture du paysan russe.

Nos mougiks, se signant trois fois,
Autour du gruau prennent place.
Mais, trouvant la pitance un peu maigre pour trois,
L'un d'eux, le plus rusé, faisait triste grimace,
Et paraissait tramer quelque projet sournois.
(Qui n'est pas le plus fort a ruse toujours prête.)
« Frères, dit le malin, vous connaissez Thomas?
— Oui. — Le recrutement va lui raser la tête[1].
— Bah! quel recrutement? — Parbleu! je ne mens pas!
— On a donc du nouveau? — Oui, le Chinois s'obstine
A ne point nous payer un fort tribut de thé,
Et notre Père[2] a décrété
Qu'on ferait la guerre à la Chine! »
Dès lors, nos deux mougiks, pensifs et sérieux,
Veulent tout discuter, juger à qui mieux mieux,
Car, par malheur, nos deux mazettes
Savaient lire, et parfois parcouraient les gazettes.
Quel plan faut-il tracer? Qui nommer général?
Grave est le cas! Pour sauver la patrie,
On délibère, on discute et l'on crie,
Et notre fin matois ne s'en trouvait pas mal.
Tandis que des États le destin se balance,
Voyant chaque mougik au débat occupé,
Le drôle au plat fouille en silence :
Soupe et gruau, tout est lapé.

[1] Les mougiks portent toujours les cheveux longs retombant sur le cou, et les recrues sont rasées à la titus dès leur entrée au service.

[2] C'est le nom par lequel les hommes du peuple désignent ordinairement l'empereur, en Russie.

On entend pérorer maint bavard ridicule
Sur tout fait étranger qui le touche assez peu.
Il voit très-bien la Chine en feu,
Et ne voit pas son toit qui brûle.

XI.

L'ÉCUREUIL ET LE MERLE.

C'était la fête du hameau;
La foule, à chaque instant accrue,
Sous la fenêtre du château
Se pressait à flots dans la rue.
Manants, bourgeois, seigneurs, entassés sur le seuil,
Suivaient d'un œil charmé les tours d'un écureuil.
A vrai dire, il faisait merveille :
Dans un cylindre à jour, courant et revenant,
Sa patte agile allait trottinant, trottinant,
Et sa queue en cerceau, venant battre l'oreille.
Semblait un tourbillon qui va toujours tournant.
Sur un bouleau voisin, un merle assez caustique
Paraissait moins pressé d'admirer tous ses tours.
« Mon vieux, dit-il, dans ta boutique
Peut-on du moins savoir ce que tu fais? — Je cours !

Ah! mon ami, quel dur métier!
Je suis d'un grand seigneur le principal courrier.
Tout le jour je sue à la peine,
Sans rien boire et sans rien manger;
Et toi-même, tu peux juger,
Si j'ai le temps de prendre haleine! »
Ce disant, l'écureuil, au risque d'en mourir,
De plus belle, à l'instant, se remet à courir,
Le merle en s'envolant lui dit : « C'est vrai peut-être;
Pour moi le fait est clair : tu cours,
Tu cours, tu cours, tu cours toujours,
Mais sans bouger de ta fenêtre. »

Maint faiseur qu'on voit se débattre
Par les affaires assailli,
Se trémousse et se met en quatre,
Et chacun en reste ébahi ;
Le jour, la nuit, on l'entend geindre ;
Il fait beaucoup, mais fait-il bien?
Son travail n'aboutit à rien :
C'est l'écureuil dans son cylindre.

XII.

LE COUCOU ET LE COQ.

« Que ta voix, mon cher coq, est brillante et sonore!
— Et toi, mon cher coucou, mon orgueil, mon soleil,
Que de charme et que d'art dans ton chant que j'adore!
Nos bois des alentours n'ont point chanteur pareil;
Qui t'entendrait cent ans voudrait t'entendre encore!
Et toi donc, mon beau coq, j'en jure ici ma foi,
Si tu te tais, j'attends, toujours tendant l'oreille;
Je meurs, et ne reviens à moi
Que lorsque ton chant me réveille.
Ah çà! mais où prend-on de ces voix-là, dis-nous?
Quelle prestesse et quelle aisance!
Quels sons purs, éclatants et doux!
Chez vous autres, je crois, c'est un don de naissance!
Tu dois mille talents au ciel qui t'a gâté,
Mais ta voix... ta voix, c'est tout dire!
Va, leur rossignol si vanté,
Près de toi n'est qu'un pauvre sire!
— Merci, compère, à mon avis,
Et c'est l'avis aussi du public qui t'admire,
Tu passes dans tes champs l'oiseau du paradis! »

Un moineau les entend et leur dit : « Camarades,
Pourquoi vous enrouer à pousser de tels cris,
En vous comblant tous deux de compliments si fades?
Vos chants n'en sont pas moins d'affreux charivaris! »

Sans honte et sans pudeur quand un flatteur vous loue,
D'éloges mutuels il sait qu'il fait un troc :
A vanter le coucou lorsque le coq s'enroue,
C'est pour que le coucou vante, à son tour, le coq.

XIII.

LE GRAND SEIGNEUR.

Un grand seigneur, nous dit l'antiquité,
Sans courtisans avait, un jour, quitté
Son beau palais et son riche domaine,
Pour visiter la rive souterraine
Du sombre empire où Pluton tient sa cour;
Ou, pour parler en langue plus humaine,
Un grand seigneur vint à mourir, un jour.
Devant le juge il alla comparaître,
Ainsi qu'il est aux enfers ordonné :
« Quel est ton rang? quel pays t'a vu naitre?

— J'étais satrape ; en Perse je suis né.
Je fus toujours de santé si débile,
Que je n'ai pu m'occuper un moment,
Laissant aux mains d'un secrétaire habile
Le soin actif de mon gouvernement.
— Mais qu'as-tu fait? — Donnant ma signature,
Tout à loisir, j'ai bu, dormi, mangé.
— Au paradis va tout droit! — Mal jugé!
Sans nul respect s'écrie alors Mercure.
— Non, pas si mal, dit Éaque, on voit bien,
A parler franc, que tu n'y comprends rien.
L'ignores-tu? de son vivant, ce prince
N'était qu'un sot, et, si de son pouvoir
Il eût usé, sur sa pauvre province
Que de malheurs on aurait vus pleuvoir!
Aurais-tu pu, témoin de ces alarmes,
Pour réparer les maux que j'ai prédits,
De tant de gens aller sécher les larmes?
Notre homme donc, et point ne m'en dédis,
N'ayant rien fait, a droit au paradis. »

Je vis hier, à la séance,
Certain juge, tout en dormant,
De Thémis tenir la balance :
Il doit avoir assurément
Le paradis pour récompense.

XIV.

LE VILLAGEOIS ET LE CHIEN.

Économe parfait, propriétaire aisé,
Un villageois, prenant un chien à son service,
Avait été pourtant assez malavisé
Pour en exiger triple office :
Garder le seuil de la maison,
Cuire au four le pain du ménage,
Puis au verger, dans la saison,
Donner ses soins à l'arrosage.
« A d'autres! direz-vous, lecteur,
Vous radotez de belle sorte!
Que votre chien garde la porte,
On le conçoit; mais, cher auteur,
Vit-on jamais la gent canine
Arroser au jardin ou chauffer la cuisine?
— Lecteur, ai-je affirmé que Barbos l'avait fait?
Non. J'ai dit qu'il le devait faire :
L'intention n'est point le fait ;
C'est tout en cela qu'est l'affaire. »
Cumulant trois emplois, tout d'abord notre chien,
Voulut toucher aussi somme trois fois plus forte.

Puisque Barbos s'en trouvait bien,
Qu'un autre en fût lésé, qu'importe!

Tout bien conclu, le lendemain,
Pour s'égayer un peu, se promener et boire,
Le maître, rassuré, se rendait à la foire.
Le soir, de son logis il reprend le chemin
Et chez lui fait sa ronde. O mécompte effroyable!
Pas de pain! Le verger n'était point arrosé,
Et tout dans le grenier était dévalisé!
Il jette, il brise tout, jure, se donne au diable;
Versant l'injure à flots sur l'indigne animal,
En vain il cherche à le confondre;
Barbos à tout reproche, avec sang-froid égal,
Avait toujours mot à répondre:
S'il gardait la maison, n'en pouvant pas bouger,
Il ne pouvait dès lors arroser le verger;
S'il allait au verger, comment pourrait-il cuire?
Enfin, pour dernière raison,
S'il cuisait, on peut en induire
Qu'il ne gardait pas la maison[1].

[1] Il est aisé de voir que notre poëte s'élève ici contre l'abus du cumul des places si fréquent en Russie... et ailleurs.

XV.

LE BROCHET PUNI.

Les hôtes d'un étang, victimes d'un brochet,
S'étant plaints que pour eux la vie était trop dure,
Il fut fait par justice enquête et procédure.
Les preuves des délits qu'au monstre on reprochait
Pouvaient remplir une voiture.
Pourtant au tribunal le brochet assassin
Est, par ménagement, porté dans un bassin.
Pour juges on admit, sans trop choisir peut-être,
Cinq ou six animaux qu'aux champs on voyait paître
Dans les archives retrouvés,
Leurs noms nous ont été, par bonheur, conservés :
C'étaient deux maigres haridelles,
Deux ou trois boucs cornus, plus un âne bâté.
Pour donner aux débats des lumières nouvelles,
On nomma procureur un renard très-fûté.
Le bruit courait partout (voyez la calomnie!)
Que, grâces aux bons soins du brochet accusé,
Sa table de poissons était toujours garnie.
Juger selon son cœur n'est pas toujours aisé;
Maint juge l'eût voulu, mais, ici, l'indulgence

S'accordant assez mal avec les faits cités,
La sévérité seule était dès lors d'urgence.
Que faire en pareil cas? Les faits sont discutés;
On prépare un arrêt : pour punir le coupable
D'un supplice honteux aux pervers redoutable,
Chacun voulait qu'il fût pendu!
— Eh quoi! dit le renard, tribunal vénérable!
Le pendre! A tel coquin autre supplice est dû!
Il faut, pour le punir, une peine imprévue
Qui saisisse d'effroi tous ceux qui l'auront vue :
Noyons-le! — C'est très-bien!... » s'écrie avec transports,
Des juges indulgents la troupe routinière.
Et l'on prend le coupable au corps
Pour le jeter.... à la rivière!

XVI.

L'ANE A LA CLOCHETTE.

Un villageois avait un âne merveilleux,
Si bon, si beau, selon son maître,
Que pareil baudet sous les cieux
Sans doute était encore à naître.
Mais, craignant qu'il ne se perdît,
Si, par hasard, au bois il fuyait en cachette,

Notre homme, un beau jour, lui pendit
Sous la mâchoire une clochette.
Mon baudet, tout à coup d'un sot orgueil gonflé,
Se pavane, s'admire et se croit d'autre race.
(Des cordons de nos gens en place
Devant lui sans nul doute on avait trop parlé.)
Il fait le grand seigneur; sa dignité l'enivre.
Était-il heureux? Non, car enfin, quoi qu'il fît,
Il avait des honneurs sans en tirer profit;
Mais, soit dit en passant, cette façon de vivre
A plus d'un employé donne un exemple à suivre.
Notre âne, à parler franc, n'était point si parfait
Qu'il n'eût, dans le passé, commis plus d'un méfait;
Mais, jusqu'à la clochette, enclin à la rapine,
Il avait fait toujours ses coups à la sourdine.
Tout restait impuni : si dans le potager,
Dans le seigle ou l'avoine il entrait d'aventure,
En silence, à loisir, il y prenait pâture,
Et sortait bien repu, sans craindre aucun danger,
A présent, c'est une autre histoire!
Que monseigneur ait soif ou faim,
Sitôt qu'au potager il court manger ou boire,
La clochette est en branle et fait un bruit sans fin.
L'oreille est avertie et tout œil le regarde.
Le maître, à bon droit soupçonneux,
Sitôt qu'au potager mon baudet se hasarde,
D'un énorme gourdin lui fait sentir les nœuds.
Le voisin même, aux moindres fautes

Que dénonce le clocheton,
Prenant en main martin-bâton,
Lui caresse, à son tour, les côtes ;
Et monseigneur, sans nul repos,
Pourchassé, battu par ses hôtes,
N'avait, l'hiver venu, que la peau sur les os.

Chez nous, parmi les gens en place,
Souvent bien des fripons se voient ainsi déçus.
Tant que leur grade obscur les laisse inaperçus,
Leur rapine à nos yeux peut bien cacher sa trace;
Mais, dès qu'on les élève en honneurs, en crédit,
La clochette, à grand bruit, les dénonce et nous dit
Qu'il est temps enfin qu'on les chasse.

TABLE.